

L'esprit qui oscillait

Un coup de baguette, et les livres sont écrits, le cinéma tourne, la plume dessine, le théâtre joue. C'est fort simple. Magicien. Ce mot facilite les choses. Inutile de mettre notre œuvre à l'étude. Tout cela s'est fait tout seul.

Jean Cocteau – La difficulté d'être

Pascale Jeanne Morisseau

(Ce manuscrit, achevé en mars 2003, a été rédigé lors de la création du troisième volet de la trilogie de l'âme sœur)

Je ferai un monde pour toi

« Je ferai un monde pour toi ». Un type avait marqué ça sur la vitre d'un abri de bus. Ca marquait le point de départ de toute l'histoire. Le bus est arrivé. Je suis monté à bord. A ce stade, je ne voulais absolument plus souffrir.

- « Et ça marchait ? Je veux dire, est-ce qu'une simple décision mentale suffisait à produire cet effet ? ».
- « Et bien, ça dépendait des jours. Le plus souvent, mon esprit oscillait entre deux pôles : l'abandon et la présence. J'évoluais tantôt dans un monde absurde, inhumain, sans gloire, et tantôt dans la pleine chaleur de la plénitude et le rayonnement de mes frères ».
- « Ne pouvais-tu pas choisir ? ».
- « Mes pulsions de mort me rattrapaient toujours ».

C'était fatiguant, à la fin, cet esprit las, cette volonté à plat de ce type qui ne voulait rien et qui n'aimait personne. La nature, elle, ne changeait pas. Bien sûr, il y avait les saisons, mais, les oiseaux, eux, continuaient de voler, les arbres d'être verts et feuillus, tandis que le sale type que j'étais, incapable de croire plus avant en l'amour, restait sur le carreau, tout congestionné, à deux doigts de rendre tout son passé. Cyclothymique à faire pâlir, il tombait, se relevait après moult contorsions, mettait hasardeusement un pied devant l'autre, puis, soudainement saisi et extasié par la beauté du monde alentour, marchait le nez en l'air, heureux, fier et confiant en la vie, pour venir s'étaler de nouveau, quelques mètres plus loin, recommençant, jusqu'au ridicule affiché, le même acte manqué du faire pour défaire. Et ce type-là, qui marchait sans rien voir, c'était moi. Ce fut l'autre point de départ : je voulais que ça cesse.

J'ai commencé par me mettre une fille dans le cœur, une seule, pour englober la multitude. Elle devint l'image générique à l'amour parfait. J'avais l'intuition aiguë de son existence. Selon mes théories, le cœur devait idéalement être assez grand pour contenir tous les frères et les sœurs. Me faire embrasser l'univers, c'était son job à l'âme sœur. J'espérais simplement que, cette fois-ci, ce serait la bonne. Je veux dire, que je ne m'étais pas trompé de fille comme la fois passée.

J'ai commencé à regarder en et autour de moi, et me mis à observer cet esprit lunatique, qui faisait de moi, tout à la fois, un roi et un paumé. Au début, il me fallut perdre la vigilance de celui qui s'observe. Mes réactions manquaient tout simplement de spontanéité. Je jouais au type heureux que la vie comble, et je mentais, un peu comme la fille qui sent qu'on la prend en photo et balance un sourire charmeur autour d'elle, comme pour faire croire qu'elle est intemporellement souriante. Mais, je sonnais faux là où je ne faisais que prétendre, et, comme l'amour de la vérité traque le mensonge, je m'évertuais à virer la couche de vernis qui me prévenait d'être vrai, absolument authentique.

Ecrire est venu plus tard. Il m'apparaissait nécessaire de noter les expériences que j'allais vivre. Sans l'écriture, témoin de ma concentration, il me semblait que je ne saisis que partiellement les rouages de la mélancolie et les paliers qu'il fallait franchir pour finalement atteindre les sommets de sa propre gloire. C'était une image forte, ça, « sa propre gloire », et dans mon cas, presque anachronique. Noyé dans les affres de la dépréciation, je n'aurais jamais pu, ne serait-ce qu'en imagination, en arriver là, je veux dire : au sommet de ma gloire. Au lieu de ça, j'avais dans la vie, en aveugle, comme dans un labyrinthe, et ma solitude m'oppressait horriblement. Je n'avais pas choisi le côté ermite (j'avais même mis des années avant de comprendre que ça ne prenait pas de h, un ermite), mais, revenant sur mon passé, je contemplais avec un malaise grandissant l'ennui que j'avais éprouvé en société, et la déception amère que l'amitié m'avait maintes fois apportée

sous ses formes inachevées. Non, les gens n'étaient pas finis, de même que je n'étais pas fini moi-même, et c'était là la raison pour laquelle il m'était difficile d'éprouver des édens de perfection, car tel idéal ne semblait tout simplement pas être de ce monde. En tout cas, l'absolu épanouissement m'évitait soigneusement. Pourtant, j'avais bien noté que la quête du bonheur constituait le moteur du monde, et que celui-ci pouvait fort bien surgir dès lors que l'on poussait les portes de l'amour, sans calcul, tout nu, sans volonté propre. Pour moi, même si ces convictions, basées sur l'intuition (qui sent plus qu'elle ne sait), ne brillaient qu'en des sphères intellectuelles, ça ne faisait aucun doute : l'amour faisait la beauté, et la beauté, la perfection. Tuer la volonté propre était la seule chose à faire pour permettre à l'être profond le développement, l'amplitude et l'envol définitif.

Le rejet, le silence ou l'exil

Dans la vie, comme rien n'était jamais à sa place, j'avais appris à me débrouiller seul. Je ne développais aucune fierté d'être à ce point autodidacte. Ca n'était pas un choix. Il y avait, de plus, une multitude de personnes dont j'aurais aimé faire la connaissance, mais, comme aucune d'entre elles ne répondait jamais à mes avances, j'avais dû apprendre à endosser les refus, et même à blinder une philosophie du rejet ou de l'échec, comme le propre d'une stratégie inversée. Je pratiquais l'auto-flagellation avec des pensées du genre : « Tout est de ma faute », ou encore : « C'est moi qui ne comprend rien au monde », pour ne plus avoir à souffrir du rejet, du silence, ou de l'exil.

- « Mais que leur voulais-tu à ces personnes ? Qu'avaient-elles de plus que toi ? ».
- « Je voulais m'associer, nous mélanger, qu'on fasse l'œuvre ensemble ».
- « Et, c'est tout ? ».
- « Je crois, oui ».
- « Arturio, arrête ton char, tu veux ? Moi, je sais la raison pour laquelle tu voulais te rapprocher d'eux : tu voulais qu'on t'aime ».
- « Je voulais exister ».
- « Et tu pensais vraiment que les autres te donneraient la consistance qu'il te manquait ? ».
- « La confiance ».
- « Et l'amour. Quand ils enfilaient leurs habits de lumière, on eut dit qu'ils ne souffraient jamais ».
- « Je le croyais ».
- « Mais tout le monde souffre, Arturio. Tu rêves d'un monde sans souffrance, mais ça n'existe pas, ça, un monde sans souffrance ».
- « Si, je sais que ça existe ».
- « Alors, si tu en es sûr, tu dois, dès aujourd'hui, abandonner l'idée d'être aimé, car ta quête n'est pas compatible avec ce désir ».
- « Ce besoin ».
- « Un conseil, l'ami : choisis toujours le désir au besoin, c'est plus sain. Tu saisis la nuance ? ».
- « Vaguement. C'est, je sens le chemin qu'il me reste à accomplir ».
- « Mais sans te couper du monde pour autant, tu piges ? ».

J'étais tout entier et naïf dans l'évidence du cœur qui s'ouvre pour ne pas se fermer, cela effrayait, et mon humanité, caressant l'utopie d'un monde meilleur, passait sans doute pour de la folie pure. Mes yeux se tournaient vers l'orient, ou le ciel, ou les anges, ou l'Afrique, bref, je m'embarquais dans n'importe quelle destination imaginaire pourvu que le rêve d'une communauté s'y révélât en mouvement, même illusoire. Je vomissais les valeurs d'une civilisation occidentale, imbue d'elle-

même, malade d'individualisme, corrompue, jusqu'à l'os, par l'argent et le pouvoir. Là, l'humanité était en perte d'elle-même. La souffrance battait son plein, sans qu'il n'y paraisse. La misère régnait dans les foyers des cœurs indifférents. En ces temps de solitude perverse, où la télévision remplaçait la parole ou le livre, les gens ne communiquaient pas beaucoup, voyez-vous, et ne s'enquéraient que rarement du sort de l'autre. La seule notion de partage semblait saugrenue. Donner, c'était se mettre en position de faiblesse. Il semblait plus facile et gratifiant de prendre.

Alors, parmi le lot de ces âmes perdues, jaillissaient, par endroit, comme des îlots de force. Des hommes et des femmes porteurs de vie, fédéraient l'espoir tout autour d'eux. Je reconnaissais leur énergie, et désirais les approcher. La lumière, comme une aura, était sur eux, et c'était en cela qu'ils me fascinaient. Leur gloire terrestre me laissait parfaitement indifférent. Malheureusement, force était de constater qu'aucune de ces tentatives d'approches ne générait en les personnes, dont je désirais me trouver proche, le désir de me connaître. Tous semblaient unanimes sur ce point. Le silence qui s'ensuivait, aussi dur et compact qu'un bloc de granit, m'apparaissait des fois si suspect, que je sentais, en mon for intérieur, qu'il se pouvait que ce fût tout le contraire, et mon cœur battait la chamade avec cette pensée folle : « Oui, ils m'attendent en fait ! », mais, comme je ne voyais rien, rien ne se passait jamais, ou tout me passait toujours à côté. Ce qui revenait absolument au même.

- « Est-ce à dire que tu étais encore trop dans la mouise ? ».
- « Oui, j'étais aveugle. J'aimais et je n'aimais pas. Mon esprit oscillait, c'est le sujet que nous traitons, n'est-ce pas ? Alors, tantôt je me sentais aimé, et tantôt abandonné. J'étais jaloux, en fait ».
- « Tu veux dire que tu n'aimais pas qu'on fasse l'éloge de l'autre... ».
- « Plutôt que le mien, oui. Ca me semblait injuste. Je me sentais délaissé. Ca me blessait. Pourtant... ».
- « Pourtant, tu aimais l'autre ? ».
- « Oui, je crois très sincèrement que je l'aimais. C'est d'ailleurs ça qui me sauvait toujours. Je l'aimais ».
- « Même si tu es en train de me dire que tu ne désirais ardemment qu'une seule chose, au final totalement égocentrique : que sonne ton heure de gloire ».
- « Oui, je le voulais, et non, je pensais que je ne la méritais pas ».
- « Ton humilité, Arturio, manque de transparence ».
- « Pourquoi crois-tu que je me traite de pauvre type ? ».
- « Je n'aime pas quand tu le fais. Cela relève du masochisme ».
- « J'ai toutes les tendances : schizo, maso, parano... ».
- « Et cyclo ».
- « Merde... Je ne m'en sortira donc jamais ? ».
- « Te bile pas, Arturio. Les changements se font en toi. Tout se passe à des niveaux subtils ».
- « Je me trouve plutôt grossier ».
- « Arrête la dépréciation ».
- « Je dois aller au fond, faire face. Ca fait mal ».
- « Mais, tu appelles le changement. Tu fais ce qu'il faut, je t'assure. Je ne vois pas pourquoi tu te martyrises de la sorte ».
- « Tout est de ma faute : le silence, le rejet, l'exil... ».
- « Tu apprends. Etre doux et indulgent envers toi-même, c'est le devenir envers les autres. C'est ça qui te blesse le plus, n'est-ce pas ?, quand tu sens que tu ne les aimes pas pour ce qu'ils sont, mais pour l'amour que tu aimerais qu'ils te donnent, qu'ils soient là pour toi quand tu as besoin d'eux ».

- « Oui, mais, en même temps, j'irais à l'autre bout du monde pour qu'ils ne manquent de rien ».
- « S'ils te le demandaient ».
- « Oui, s'ils me le demandaient ».
- « Mais, dis-moi, Arturio, que vois-tu quand ils se laissent pénétrer par ta vue du dedans ? ».
- « Tu veux parler de ceux qui ne savent pas ? ».
- « Précisément ».
- « Je vois qu'ils souffrent et n'ont aucune envie d'endurer la souffrance d'un autre. Leur fardeau est trop lourd. Ils ne peuvent pas le faire. Ils pensent qu'ils y passeraient trop de temps, du temps précieux qui leur manquerait en propre pour faire leurs choses précieuses ».
- « Alors ? ».
- « Qu'on me donne les moyens de m'améliorer, et je les aiderais pleinement ».
- « C'est exactement ce que nous faisons, mais cesse cette attente. Transforme, Arturio. Aime, sans compter, sans plus de désir pour toi-même ».

Du fait que j'agissais toujours sur le coup d'une impulsion, toujours, forcément, précédée d'une émotion forte, je devais leur faire peur, ou n'avais pas atteint les degrés de connaissance suffisante pour faire partie de leur monde d'initiés. Mais, en même temps, il me semblait absurde d'agir sous le coup de l'ennui ou du code empesé des conventions. Ca ne rimait pas à grand chose, et il était bon et sain d'agir sous le coup d'une sorte d'émotion presque instinctive. En conséquence, je m'obstinais. Sans le comprendre, toujours immergé dans ma logique d'atteindre au but de la grande fraternité vraie, je désarmais. Même mes cartes postales étaient exaltées. Mon approche était intense, absolument passionnée, et résolument déraisonnée. Ils me faisaient sentir que le simple fait d'envoyer une carte postale relevait d'une folie... Qui le faisait ? Qui remerciait ? Qui développait la charmante et désuète attention à l'égard de l'autre ? Les dernières statistiques faisaient état d'un terrible bilan : quatre pour quarante. Il faut croire que ça ne me dérangeait pas beaucoup qu'on me prenne pour un con.

Je n'avais pas les ailes

Chemin faisant, je sentais, plus que je ne percevais distinctement, les deux vitesses du monde. Dans un cas, c'était voir les choses telles qu'elles nous apparaissaient. Ce qui constituait, toujours et selon moi, la manière conventionnelle. Dans l'autre, c'était voir à travers les choses, et comprendre que tout était en soi, que le décor de nos vies n'était qu'une illusion. C'était là la perception des anges. Celle de l'autre monde, mais j'allais y revenir.

Quand j'en venais à vouloir expliquer ces phénomènes de l'occulte, je me trouvais comme paralysé, ne sachant plus rien, ou ayant tout oublié. La page restait blanche. Je n'y croyais peut-être pas assez. Et c'était d'ailleurs là le problème majeur. Si j'avais su, si j'avais été sûr de moi, je n'aurais plus eu besoin d'écrire. Mes souhaits eurent été comblés, dans une sorte de bonheur séduisant et permanent. Mais, à cette seconde, j'étais au regret de devoir écrire que je n'aimais pas ma vie. La solitude me rendait fou. Il manquait, selon moi, cette grande notion de partage qui rend heureuse la famille nombreuse. En l'état, je me sentais bien trop préoccupé par moi-même, pour parvenir à me mélanger à la nature généreuse, et en général, par trop centré sur mes propres expériences pour imaginer une fusion magique avec l'autre. Ma lassitude l'emportait. Sans l'âme sœur qui me ferait rire et comprendre le sens ou la valeur de mon existence, j'avais envie de pleurer. Rien ne m'enthousiasmait plus. J'avais perdu l'innocence. Je n'avais pas les ailes, je n'étais pas la toile du cerf-volant qui se tendait dans le ciel bleu, que l'enfant s'évertuait, tout autant qu'il s'émerveillait, à faire et voir monter dans les airs. Non, mon esprit négatif changeait tout en

manque. La toile se froissait pour venir s'écraser au sol, toute grise, elle encore si fière dans l'azur du ciel. J'avais cette lourdeur dans l'âme, littéralement une pesanteur, qui s'étendait à mon corps et à tous mes membres. Rien ne valait la peine d'être vécu. Tout était perdu d'avance. En résultat, je faisais les choses qui s'imposaient à moi comme étant nécessaires ou agréables, mais, sans joie et sans y croire, un peu par réflexe consensuel. Dans cet éclairage, le silence de ma tombe se justifiait largement. Je n'avais que ce que je méritais.

Je détestais me voir dans ces états de négation de la beauté de la vie. C'était l'été, ma saison favorite. Le ciel était bleu, les visages plus ouverts et lumineux qu'à l'ordinaire. Chacun cherchait la fraîcheur où il pensait pouvoir la trouver. Il fallait être fou pour refuser de voir et d'entendre la poésie du monde : le vent dans les arbres, le vert dans le bleu, la quiétude des chemins ombragés, le chant des oiseaux... Devant le spectacle magique qu'offrait la nature, il me semblait parfois qu'il n'y avait qu'un tout petit pas à franchir pour éprouver à jamais, dans un sentiment de gratitude éternelle, presque un don du ciel, la caresse et la senteur de l'air, et pourquoi pas, la bonté des hommes. Cette petite joie naïve m'échappait toujours pour ne refaire surface que quand le cœur s'ouvrait à nouveau dans le rire, l'espoir ou la présence chaleureuse de l'autre, d'un qu'on aimait et qui nous aimait et qu'on avait plaisir à retrouver, un plaisir simple, immédiat, sincère, également partagé.

La femme que j'avais mis dans mon cœur

Elle s'appelait Raphaëlle, cette femme que j'avais mis dans mon cœur. Blonde, élancée, aux grands yeux bleus, Raphaëlle avait une peau blanche et claire, et des traits d'une douceur qui laissait transparaître la lumière de son âme. Le temps s'arrêtait en sa présence. Elle avait ce drôle de pouvoir, et, comme Jenny des vagues de Virginia, aurait pu lâcher : « Je vous éblouis : je vous fait croire que l'instant présent contient tout », pour s'en expliquer auprès de moi, ou s'en excuser. Elle posa ses yeux mouillés de tendresse sur moi. La scène me revenait, me semblait-il, avec plus de précision, ou l'avais-je rêvé, nous avions fait l'amour. Elle s'était offerte à moi. J'avais mouillé son sexe avec ma langue, l'avais pris dans ma bouche, plusieurs fois pénétré son vagin. J'aimais bien. Je pouvais être plus lent, plus sensuel dans mes mouvements, me fit-elle saisir sans prononcer un seul mot, dans ce doux sourire de la femme qui aime, quand elle aime. Elle n'existait pas à l'extérieur de mon propre désir, et ne faisait rien pour elle-même (cela pour situer son degré de compassion et l'affection qu'elle semblait éprouver à mon égard). Disons qu'elle disparut devant l'appétence de mon propre désir, pour se donner, s'offrir, s'abandonner à mes fantasmes de fou jeune homme. Elle était la mère bienveillante, attentive, j'étais l'enfant curieux, insouciant, dans sa soif égoïste de découvrir et d'épancher ses sens.

Je gardais longtemps dans la mémoire la saveur de cette nuit d'amour en moi. Sa peau douce, ses caresses et ses baisers firent bientôt de Raphaëlle l'icône parfaite, un exemple de maîtrise émotionnelle totale sur le sensible. Elle avait disparu, mais je restais persuadé qu'elle me reviendrait. Elle était dans ma voie. Elle était LA VOIE. Son éloignement me signifiait que, trop fier, je n'étais tout simplement pas prêt à la recevoir. En attendant son retour, je la faisais vivre là, au fond de mon cœur. Elle nourrissait le besoin que j'avais d'aimer. Elle devenait l'objet de ma passion capricieuse, vivant sous le sable, comme un mutant, en manque de chaleur et de lumière.

Son humanité m'avait particulièrement ému, touchant quelques zones sensibles inhabituelles, jusqu'alors méconnues de moi, comme l'attouchement d'un corps au-delà du corps lui-même, foulant la perspective d'une terre d'ingénuité et de plaisirs comblés. La douceur aimante, dont je ne semblais rien connaître, était le chemin à suivre. Ce soir-là, Raphaëlle me prodigua une bonté si éloquente qu'il devint parfaitement inconcevable qu'un tel être puisse un jour vouloir me

blessé d'une quelconque façon. Le danger n'était pas tant à l'extérieur qu'en moi-même, comme, par exemple, ma colère, ma propre insécurité, et l'intolérance que je développais à l'égard de la faiblesse et de la prétendue inconsistance d'autrui. Je jugeais, j'excluais. Je n'étais pas meilleur, mais bien pire.

- « A cause de ton lancer de pierres ? ».
- « Je me sentais supérieur, je crois, irrésistiblement ».
- « Et là, tu te sens comment ? Nul, je parie ? ».
- « Oui, en quelque sorte. Tous mes défauts m'apparaissent, comme sous l'effet déformant d'une loupe grossissante. Ça m'angoisse beaucoup de voir à quel point je ne fais pas le poids avec mes rêves ».
- « Tu veux parler de cette différence qu'il y a entre dire et faire ? ».
- « Je voulais la fluidité pour mon âme, et pour mon amour. Je ne trouvais que lourdeur et blocages. Ça la faisait disparaître ».

Les descriptions du pire

Je réalisais deux choses : d'abord, que, sans la légèreté de l'humour, je ne disposais d'aucun pouvoir magique capable de faire réapparaître Raphaëlle dans ma vie, et, ensuite, que, dans le désir égoïste que j'avais de trouver ma putain d'âme sœur, je me fermais à l'autre, tous les autres en fait, et ça n'était évidemment pas la voie que de réagir ainsi. Je considérais le danger d'une passion exclusive qui révélait l'étrange paradoxe de l'amour unique sur lequel reposait tout espoir de bonheur édénique. Ça faisait comme ça, pour le mettre cru : plus on le désirait, plus on lui fermait sa porte. Alors, peu à peu, à force d'aligner les défaites et les refus que j'essuyais, chaque étape m'apparut comme nécessaire au lâcher prise définitif, contribuant, sous la presque chair des expériences qui s'offraient à chacun, à l'ouverture tant espérée de l'être profond. Le spirituel devait s'unir au charnel, et la douceur à la rigueur. C'était dans l'ordre des choses. Tout s'unifierait en son milieu. Peut-être, un jour. Oui, un jour, certainement, mais pas maintenant.

La sexualité jouait assurément un rôle. J'essayais en vain d'y voir plus clair. Il me semblait que, passé un certain stade dans l'accomplissement de l'être, le sexe n'était permis qu'avec la promesse, promesse qui, dans mon cas, disparaissait sans cesse sur la base que je n'étais pas prêt. Certains tabous me semblaient, néanmoins, à proscrire d'urgence. Satisfaire sa libido, c'était l'acte survie, sans lequel le mot « plaisir » eut autant d'à-propos que le mot « pluie » en plein cœur du désert. Réprimer ses pulsions sexuelles revenait à nager à contre-courant de soi-même et dépenser une énergie folle à feindre la détente. Celui qui lisait dans les âmes, le faisait à travers ce corps, cette preuve tangible de l'existence humaine, qui tantôt irradiait, toute sensualité dehors, tantôt exprimait l'exaspération et le rejet de lui-même à l'état d'enveloppe corporelle. Il me vint cette idée toute simple, un raccourci d'équivalences complexes, comme quoi faire jouir son sexe, c'était prouver qu'on honorait l'humanité toute entière.

Restait, justement, ce corps à occuper du soir au matin, et du matin au soir. Je me sentis si inutile aujourd'hui que je manquai de détruire ces notes, intolérable legs d'un esprit fulminant et aliéné. Je me retins à grand peine, décelant la colère qui détruit ce qu'on aime. Je n'aurais su dire pourquoi, mais il me semblait que mon témoignage était précieux. Ces descriptions du pire, ressenties dans la solitude et l'ennui, qui les rapporterait autrement ? Qui dirait ces choses essentielles, éprouvées de tous, ces insomnies de l'aube, ces moments de doute, à la croisée des chemins, quand il s'agit précisément de faire un choix entre « devoir » et « vouloir », ou entre « être » et « rêver » ? J'entrevois que ce voyage vers la lumière que j'avais entamé, presque en dépit du bon sens, me ferait quitter les ténèbres où souffrait mon âme. Ça valait la peine, même si

je continuais, perdu dans ma nuit paranoïaque, de ne rien voir, de ne plus croire aux mouvements des âmes de la fraternité, qui calmaient mes douleurs. Il était faux de penser, en dépit des apparences, que j'étais dans l'exil ou l'abandon. Personne ne m'abandonnait jamais, à l'exception de la confiance que j'avais en moi, en l'homme ou en dieu. Mais, j'avais pu noter que mes amis restaient mes amis, et qu'il était même tout à fait possible que cette liste, que je croyais restrictive, s'allongeat à mon insu. L'amère solitude, que j'éprouvais parfois dans ma sombre dépression mentale, m'empêchait de voir ces mêmes amis dissimulés derrière le décor d'un arbre ou d'un muret de jardin. Ma tristesse seule m'isolait de tout et de tous. Je broyais du noir, et glissais distrait sur le nuage sombre de mes pensées, sans jamais voir mes copains se moquer gentiment de moi, ni rire de ma cécité. « Vos amis sont cachés », me dit un jour une fille alors que je marchais dans la rue en direction de la gare. « Ils vous font une blague ». « Je sais », avais-je alors promptement répondu à la fille que la scène amusait. J'avais, en effet, conscience, de leur présence joyeuse et clandestine dans mon dos. C'était le genre de blagues dont dieu raffolait. Il aimait me laisser avec cette illusion que j'étais seul, en dépit de l'armée d'anges invisibles qu'il plaçait tout autour de moi, pour ne pas dire en moi. Ca faisait partie des enseignements ésotériques qui visaient à me faire atteindre les plus hauts degrés de la perfection. Un jour, je les sentirais. Un jour, j'en serais. Un jour, je serais sûr de moi. Et même si, pour l'heure, je ne voyais pas grand chose, et passais beaucoup de temps à me plaindre, je jure qu'il était des moments où, quand j'écoutais très attentivement les signaux que captait mon cœur, je pouvais entendre des rires. Et c'était fou la quantité de choses que je savais quand je m'autorisais à ne plus avoir peur.

Une blessure bête à pleurer

L'été, tout paraissait plus joyeux, plus serein dans les apparences, mais j'avais bien noté que rien ne changeait fondamentalement : le râleur restait le râleur, l'égoïste, celui qui gâchait toujours le plaisir de l'autre, et le mendiant ou celui qui n'avait rien, celui qui mendiait ou qui n'avait rien. Et celui qui oubliait de donner pensant qu'il avait peu par rapport à celui qui n'avait rien, celui qui ne donnait jamais rien. Quand j'ouvrais un œil sur ces dysharmonies du monde, j'avais deux réactions : l'une était de m'amuser de l'absurdité des données, l'autre de pleurer abondamment sur la souffrance humaine. J'avais même, pendant un temps, imaginé que je disposais, en tant qu'artiste rare, de vertus thérapeutiques permettant d'alléger le fardeau de la peine de celui qui avait mal. Seulement, je n'aimais pas assez, alors c'était vraiment être prétentieux que de penser ça. Disons que la souffrance de l'autre me rappelait la mienne que je connaissais bien. Je pensais toujours avoir une ou deux longueurs d'avance sur le sujet. C'est vrai, j'avais souffert, tant et si bien que j'avais tout refoulé. L'enfance, l'adolescence, et le reste, mon entrée dans la vie... je ne me souvenais plus de rien. Je me mis, presque instinctivement, à transfigurer l'expérience maussade et spleenétique que m'inspirait la vie, et sublimai très tôt mon chaos dans une expression parallèle et artistique, mais sans en avoir alors les ailes, ni les moyens, ni l'environnement favorable propre à épanouir ce genre de vocation. Je la niais donc, et cette impression de mauvais départ, je la gardais toute ma vie, comme une amertume, une blessure bête à pleurer. Je ne m'étendrai pas sur ce chapitre, mais je me mis à jouer le rôle de quelqu'un qui n'était pas moi. Comme c'était brutal, et que j'étais faible, je m'endurcis, par peur et pour me protéger du monde extérieur qui me demandait d'être ce que je n'étais pas. Sans le savoir, c'est alors que je me coupai du monde. Il ne semblait pas anormal de vivre dans le repli de soi, puisque des tas de gens le faisaient. Evidemment, ça était totalement, mais je n'en savais rien. D'autre part, personne ne m'avait jamais rien dit sur ce sujet, ou alors, je ne m'en souviens plus. Qu'on me pardonne. Quand on me demandait comment j'allais, je répondais toujours que j'allais bien, que les choses étaient en train de bouger dans le bon sens. Je ne laissais rien paraître de ma détresse, si bien que la frustration se changea bientôt en colère. Je traversais ma période punk avec succès. J'étais en phase avec mon époque, du moins un certain courant qui se voulait

indépendant. Ca tombait bien puisque ma musique n'était pas commerciale. Je me mis donc en marge du système. On ne mélangeait pas torchons et serviettes. Je me pris au sérieux et finis par mal tourner par excès d'arrogance.

- « Dis-moi, Arturio, cette période ne correspond-elle pas au moment où tu devais travailler pour gagner ta vie ? »
- « Si, c'était horrible. Cette époque fut probablement la plus sombre et la plus désespérée de toute mon existence. J'ai cru que j'allais devenir fou. Mon cœur était plein de haine. J'étais coupé en deux. La musique devint un vrai défouloir, et se répandait comme un cri incompressible. J'étais totalement hors système, et me maintenir loin de ce que j'aimais, me rendait neurasthénique, l'autre versant de la colère ».
- « Ca me semble être une réaction plutôt normale, Arturio. En tant que poète, tu ne pouvais pas composer, ni créer sans avoir l'espace, ni la liberté d'être ce que tu étais vraiment ».
- « Oui, peut-être, mais à cette période, ça se voyait moins, à cause du cri et de la facilité de création dans laquelle je me vautrais souvent. Je sentais que j'étais génial ».
- « Et, alors ? ».
- « Il y eut de bons moments, mais qu'on me pardonne ».

Un jour, j'ai craqué dans une piscine. Je me souviens d'avoir pleuré abondamment, sans plus pouvoir m'arrêter : ma peine était devenue tout simplement trop immense. Il devait bien y avoir une sortie. N'ayant plus le choix, je me tournai vers dieu. Le punk changea progressivement son énergie en celle du poète, et la pratique de la spiritualité me prit tout mon temps. Cet apprentissage de l'autre dura plusieurs années. C'est à cette période que je découvris l'empathie, la condition sine qua non à l'humilité. C'était finalement assez bon de se sentir relié aux autres, de ne plus me voir comme un monstre incompris, puisqu'il apparaissait de façon très évidente que tout le monde souffrait des mêmes maux. Il y en avait, parmi nous, de plus sensibles, c'était tout ce qui nous différenciait les uns des autres. Je tentais, par la méditation, de lâcher cet esprit obsédé de sa propre importance. Il y avait un truc là à comprendre qui pouvait bien constituer le but de la vie. C'était du moins ce que je me disais. Ma connaissance n'était pas livresque, ni intellectuelle. Il s'agissait d'autre chose. Je le sentais. Et ce voyage intérieur, ultime lâcher prise d'avec moi-même, me mènerait, à terme, j'en étais sûr, au cœur de l'amour.

- « Tu savais pour la sœur ? ».
- « Je la sentais. J'allais vers elle, mais j'étais encore dans son ventre ».

Il me tardait d'approcher et pénétrer le grand cœur de joie où l'on ne sentait plus rien, ni ne voyait plus rien que la beauté. Il me semblait que j'y entrais effectivement, mais par intermittence seulement. Dans ces instants magiques et suspendus, tout devenait clair. Le monde extérieur fonctionnait comme la trame sophistiquée de précieux enseignements délivrés aux hommes. Chaque chose était à sa place, découlait du passé, ou des vies passées, et répondait à une volonté supérieure. C'était juste comme ça. Et ce tissu de destinées, enchevêtrées les unes dans les autres, proposait, pour chacun, un sens caché, ésotérique, propre à le rendre libre. C'était ce que je nommais l'envers du décor. Tout concourait à devenir celui qu'on était vraiment et accéder à cet espace où l'on ne souffrait plus. A d'autres moments, tout se brouillait, et je ne voyais plus rien que la peine où me livrait ma solitude.

Les fleurs, le bouquet, tout était en soi

Il était tard. Je voulais qu'elle soit fière de moi, elle qui m'aimait, moi qui ne m'aimait pas. Je n'étais pas calme dans mes actions, et la pression que je me mettais était trop forte. Je voulais

toucher au but le plus rapidement possible, je piétinais les fleurs et m'étonnais qu'on ne m'offrât toujours pas de bouquet. Je voulais tout à l'extérieur sans comprendre que tout se passait d'abord à l'intérieur. Les fleurs, le bouquet, tout était en soi. Règle numéro un : brûler l'impatience, la jalousie, et l'envie, comme autant de démons intérieurs qui s'incarnaient dans le monde sensible sous la forme de cibles jamais atteintes, toujours convoitées, puis seulement alors viendraient la paix, l'amour inconditionnel et la transparence de l'âme. Mais, d'abord, s'offrir le bouquet, comme on l'offrirait amoureusement à l'autre.

Sur la plage, au loin, je voyais le terre-plein d'où plongeaient quelques hommes dans une mare de boue. La mer me semblait haute à l'endroit où je me trouvais, à tel point que je ne pensai pas pouvoir passer en raison du niveau de l'eau. Puis, tout s'arrangeait, comme dans un rêve. La mer se retirait. Je longeais la plage. Les jeunes types continuaient de plonger dans la boue. Ils en ressortaient le corps et le vêtement maculés du liquide brunâtre, jusqu'à leurs paupières qu'ils tentaient d'ouvrir, révélant ainsi l'ivoire inquiétant de l'œil, flanqué de son iris de couleur. Je regardais le spectacle de ces garçons de la fange, moi, témoin clean, qui ne faisait que passer, et me demandais quel étrange dessein pouvait bien les absorber à ce point ?

Marcher, dans ce beau paradis, c'était tout ce que je faisais, attentif aux bruits et aux visions que me livrait, toujours pleine et généreuse, la nature bleue et verte. Spectateur passif et lénifié, je jouissais de la meilleure place. J'avais désactivé la touche affect et décidé de ne plus rien attendre. C'était facile ici, et le repos mérité. On n'offre pas son œuvre, ni son aspiration secrète, à la personne élue de son cœur sans avoir le sentiment confus, fondé ou non, d'avoir tout donné sans compter. Question : si mon but avoué était de gagner l'affection de Raphaëlle, avait-elle besoin de ces preuves extérieures, les livres, les images, et les musiques qu'elle m'avait inspirés, pour se sentir touchée à son tour ? Elle semblait si indifférente à ces démonstrations matérielles, que je m'interrogeais sur l'utilité réelle d'une telle mascarade. Certes, le ridicule ne tuait pas, mais, son mutisme répété m'exhortait à penser que j'avais peut-être dépassé la borne. Puisqu'il m'apparaissait de plus en plus clairement que tout était manifestation de l'être profond, si Raphaëlle m'aimait, c'était d'abord mon âme dont elle était éprise, pas la matière animée, stimulée et générée par son entremise, dans le monde matériel.

Il y avait les grands et les petits magiciens. Les grands, génies ou guérisseurs, étaient ceux qui, n'ayant jamais su faire que ça (donner, créer), le faisaient dans l'outrance devenue maîtrise, comme un acte naturel, mais vital et obligé, capable de donner un sens à l'existence, et de soulager ou d'accompagner dans la peine, transcendant ainsi les limites de l'humain, délivrant aux hommes le témoignage, la preuve tangible de leur passage dans ce monde-ci, comme dans ce monde-là. Ils faisaient ça sans réfléchir, cette action de grâce, ce don royal, juste par nécessité, appelés par une force qu'ils nommaient intuition, mission, ou inspiration divine. Ils étaient possédés par la pensée d'aller toujours plus haut ou plus loin, c'est pourquoi l'œuvre avait parfois le pouvoir de guérir. Alors, on pleurait abondamment ou se sentait remué en profondeur, sans jamais comprendre vraiment ce qui se passait. Qu'importe au fond, le pourquoi, le comment, ces alchimistes exotériques ne savaient faire que ça et le feraient jusqu'au crépuscule de leur vie, jusqu'au basculement de leur corps dans la mort. Seule l'âme perdurait. L'esprit, comme une flamme flambeau, venait alors se loger en les petits magiciens, qui, touchés par la grâce des maîtres, faisaient, à leur tour, et à leur façon, fructifier le trésor ainsi concédé. Cette ronde constituait la musique du monde, cette chose qui refusait de mourir, qui renaissait, se transmettait, se logeait dans les vivants, les odeurs, les arbres, ou les rêves. Cette vision de la mort n'était pas triste. Certainement, Raphaëlle n'était pas sans savoir que, par exemple, dans ce monde-là, dieu recyclait les âmes de ce monde-ci, ou encore qu'il n'y avait pas mission terrestre plus élevée que de sauver l'âme de son amour présumé. Sous cet angle, il devenait inconcevable qu'elle refusât le dialogue avec l'âme esseulée, inaccomplie que j'étais, ou repoussât l'amour et la

caresse d'un frère. Elle ne pouvait tout simplement pas dire non à ce frère de l'âme, à moins d'être elle-même blindée et verrouillée dans un égocentrisme froid, et je savais qu'elle n'était pas comme ça. Je l'avais compris à la profondeur de son regard. Elle était vraie.

- « Et toi, Arturio ? Comment tu étais ? ».
- « J'étais candide et naïf. Je croyais en l'homme. Sa nature était bonne. Son salut était dans la dévotion à l'autre. Je mettais des cierges dans les églises, et priais pour obtenir la fragile transmission de l'amour ».
- « Quel amour ? ».
- « L'amour de l'autre ».
- « De l'autre ou de tous les autres ? ».
- « Un amour inconditionnel que l'homme développerait à l'égard de l'humanité, pour ne pas dire de dieu. De toute façon, l'un et l'autre revenait au même ».
- « Ils étaient indissociables ? ».
- « Totalement indissociables. L'homme sans dieu n'était qu'un petit con ».
- « Un petit con sans chemise ».
- « Sans chemise et sans pantalon ».
- « Justement, toi, tu étais comment ? ».
- « Pudique ».
- « Sensuel ? ».
- « Refoulé ».
- « Sexuel ? ».
- « Refoulé ».
- « Au bac ? ».
- « Mention passable. 5 en philo ».
- « Bah, Arturio, qu'as-tu branlé ? ».
- « J'ai pris le commentaire de texte pour éviter de délirer sur le thème : « L'amour est-il raisonnable ». J'aurais pu avoir zéro tellement ça m'était facile de partir sur ce genre de délires ».
- « Penses-tu vraiment, avec le recul, que tu aies bien fait de t'abstenir ? ».
- « Je pense que j'ai trop pensé, mais j'ai eu mon bac du premier coup. Cela dit, j'ai tendance à garder ma chemise ».
- « Alors, le cul te manque ? ».
- « Oui, ça m'est très difficile de vivre sans ce regard qui m'émeut au tréfonds de mon âme ».

Je cherche le paradis

« Je veux me perfectionner », pensait l'âme malade. « Pour être aimé, je dois aimer, et ça n'est pas épouser une petite parcelle, mais embrasser l'ensemble des parties, l'univers, adorer la création toute entière ». Pour ce faire, il me fallait comprendre tous les rouages intérieurs qui faisaient de moi un menteur, un chien, un perdant paranoïaque pour transformer ma peur en courage, ma sueur froide en sang chaud, ma faiblesse en armure et ma parole en art pur. Je devais triompher du vide. L'amour était la seule réponse à l'adversité, la clef unique qui allait ouvrir toutes mes portes. Et quand je sentais la frousse faire battre mon cœur, me mouiller la chemise, je devais trouver la hardiesse nécessaire pour maîtriser l'action, et marquer ainsi mon territoire avec fierté, du moins fermeté. Même maladroit, je n'avais toujours fait qu'aimer. Elle reconnaîtrait cette pureté qui était la mienne, mon don sans attente, cette volonté que j'avais à me rendre meilleur...

- « Et ton impatience, ton désespoir, Arturo, va-t-elle également les reconnaître ? Ton esprit balancier qui ne cesse d'osciller entre enfer du pire et éden des hauteurs, va-t-elle l'embrasser aussi ? ».
- « Elle va peut-être vouloir me sauver ».
- « Pense à ce que tu aimerais lui donner ».

Bien sûr, je voulais l'aimer toute ma vie, la chérir, la séduire et la re-séduire, comme au premier jour, quand j'avais senti la joie d'être en sa présence, son corps qui bougeait en cadence, et que j'avais eu cette première pensée naïve, spontanée, tellement je me trouvais ému de danser à ses côtés : « T'es jolie ». Depuis ce premier déclic, je l'avais trouvée belle. L'absence embellit, dit-on. Mais, très honnêtement, comment aurais-je été capable d'oublier cette femme qui dansait à mes côtés, si vraie, si entière dans sa simple et magnifique humanité de femme qui dansait à mes côtés ? Cette présence qui faisait que je me sentais moins seul, et moins perdu, comme heureux d'être en vie, rempli de l'énergie infrangible qui faisait dire : « Je veux ! », là où je ne voulais plus rien.

Quel était donc ce passage ? Il y avait des jours, comme aujourd'hui, où tout était merveilleux, et d'autres où la liberté était une contrainte, où l'on voulait mourir pour ne plus jamais renaître. Je me disais : « Et si je m'en foutais ? Si je ne faisais que passer dans le décor d'un monde où rien n'existe pour n'en retenir que la paix, le rire, la sérénité et le désir ? ». Je continuais : « Ne plus souffrir. Quel beau rêve ! ». Etais-je ironique, cynique, quand je pensais ainsi ? « Je cherche le paradis », je l'avais dit, j'étais à bout, ce à quoi on m'avait dit : « Et bien, bon courage ! ». « La souffrance est nécessaire pour tout », avait-on précisé. Je m'en souviens très bien, ce jour-là, ma terre avait tremblé. Mais, je m'obstinais dans ma quête utopique : « Pourquoi pas ? Pourquoi non ? ». Je savais que l'éden existait, et même que je le trouverai au-dedans de moi, avec la conscience que le moi en question n'existait justement pas. Je le savais, mais je n'en étais jamais assez certain, c'est pourquoi je continuais de souffrir.

Quand je me voyais sur les photos, ça m'excitait. Plus que les poissons, plus que la mer, plus que les bâtiments, mon image, la voir là, sur papier, ou en mouvement, m'excitait, parce que, pour une fois, j'avais existé dans les yeux d'un autre, et que ce moment n'existait déjà plus. Puis, je rougissais à l'idée de m'aimer plus que les poissons, la mer ou les bâtiments, plus que les autres enfin. Avec le temps, j'avais mieux cerné le phénomène. Ca n'était pas que j'étais foncièrement mégalomanie, mais quand je voyais cette projection de moi-même via l'imaginaire et la sensibilité d'un autre, je me trouvais bizarre. Je n'aurais pas su définir en quoi je me trouvais bizarre, mais des questions s'ensuivaient sur la perception qu'on pouvait bien avoir de moi. Pour être très honnête, dans bien des situations, j'aurais préféré ne pas être, ou être invisible, ou disparaître quand il fallait dire bonjour pour la première fois, et des fois, pour la deuxième fois, et des fois, pour la troisième fois, et ainsi de suite. J'étais affreusement timide et facilement impressionnable. De plus, j'étais sauvage. J'avais, par exemple, noté que pour avoir la paix, je n'avais qu'à dire que je n'allais pas bien. Je ne le faisais pas exprès, mais personne ne courrait jamais après quelqu'un qui n'allait pas bien. Et c'était vrai, je l'avais maintes fois vérifié dans ma vie. Par moment, parce que j'avais besoin de présence, je faisais comme si j'allais bien, mais rien ne collait jamais quand je voulais que ça colle. Ca se voyait quand je faisais semblant, ou que j'avais des désirs bizarres. Par bizarres, je veux dire concupiscent. Enfin, les anges, eux, n'étaient jamais dupes. Ils voyaient tout, et spécialement quand je pleurais en secret. Ca me fascinait le contrôle qu'ils semblaient avoir sur leurs émotions. Je me sentais loin de tout ça et restais avec mes questions existentielles dont je connaissais déjà secrètement toutes les réponses : « Pouvait-on m'aimer là, sous cette forme imparfaite ? Et à défaut de perfection plastique, pouvait-on parler de beauté intérieure ? ».

- « T'es con ou quoi ? ».

- « Ce que je veux dire c'est que je percevais quelque chose en moi, bien sûr, comme une sorte de lumière, ou de rayonnement qui me traversait par moment, mais cela était-il visible ou perceptible à l'autre ? Je veux parler de ces forces qui appelaient le désir vrai ».
- « Moi, en tout cas, je vois tout ».

« Voudrait-on m'aimer, là ? M'aimerait-on, là ? Ce cœur-là, logé dans ce corps-là, souhaiterait-on un jour le prendre contre soi, pour la vie, comme, ça, dans une union étroite et un contentement mutuel ? ».

- « Mais, oui, Arturo, ne t'en fais pas là-dessus. Quelqu'un t'attend, qui veut t'emmener au bout du monde. Ca aussi, tu le sais, non ? ».
- « Je me souviens du temps où je me voyais comme un lion de troisième classe ».
- « Non, ça n'est pas exactement ça. Dans les faits, on disait de toi que tu étais un lion. Mais, toi, tu te visualisais en vieille carpe d'eau douce, même pas mangeable, et tu disais : « Un lion, oui, peut-être, mais alors un lion de troisième catégorie ». Il y a encore tellement de doutes et de larmes en toi, avant que tu ne comprennes que tu es tous les animaux à la fois, et que la hiérarchie ne naît que dans la tête de l'homme parano du danger... ».
- « Je n'aime pas le poisson. Je veux dire, en manger ».
- « Oui, mais, ton rêve, cette nuit, tu t'en souviens, tu as caressé de petits poissons dorés ? ».
- « Golden fish ! ».
- « Et tu as pensé : Phoebe, la petite sœur de... ».
- « L'attrape-cœur ».
- « Et ton cœur était rempli, éperdu de tendresse à ton réveil ».
- « Ils étaient si jolis. Ils se laissaient caresser, sans peur ».
- « Ils avaient confiance en toi. Ca ne me surprend pas, mais, dis-moi, Arturo, ça fait quoi d'être un poisson ? ».

Hein, tu le savais bien, que la matière était du vide ?

L'écriture, c'était bizarre, mais, à mesure que le temps passait, mes émotions se fluidifiaient. Les mots me libéraient. Je n'avais rien à dire de précis, mais les pensées s'éclaircissaient, et le stylo donnait corps à quelque chose qui n'existait pas encore. En tout cas, pas avant que je ne l'écrive, pas avant qu'elle ne le lise. Je voulais des caresses pour son âme. Je me disais : « J'arriverai à la toucher, la faire pleurer d'émotion. Quand elle me lirait, là, soudain, reconnaissant quelques pensées secrètes, elle ne pourrait que pleurer les larmes de l'amour ». Je voulais qu'elle soit fière de moi, qu'elle puisse dire : « Arturo est l'amour de ma vie. Je suis fière de lui ». Puis, je me ressaisissais. Si le questionnement était signe de bonne santé pour moi, alors j'étais sur le point de battre un record de longue vie : « C'était mon but, ça ? La séduire avec du vide ? », parce que je le savais bien que la matière était du vide ! « Hein, tu le savais bien, que la matière était du vide ? ». Je croyais l'entendre, l'autre, celui qui savait tout. Puis, je re-basculais, de l'autre côté, dans le sens de l'amour, mais avec prudence : « Peut-être que mes pensées seraient les siennes ? Peut-être que ce serait comme de danser avec elle ? Il n'y aurait plus la colère des premiers temps où je doutais de tout ». Je me ragaillardissais dans cette pensée affectueuse d'un amour que nous aurions éprouvé l'un pour l'autre. J'imaginais pouvoir écrire des plages et des plages de sérénité où elle se rallierait intimement à la chaleur de mon soleil. Des pages et des pages pleines de « oui » à la vie, où le temps agirait comme une respiration. Je me disais : « J'atteindrai, pour elle, des états de légèreté tels que le reste de la vie se vivrait sans effort. Je ne chercherai plus à la voir, la rencontrer à tous prix ». Je l'oublierai tant et si bien qu'elle serait là. Ce serait cela la perfection, ne

plus rien attendre du tout et laisser venir à soi l'inimaginable, la folie inconcevable, parce que j'aurais disparu, que je ne serais plus que particules dans l'air, et pensées fluidiques...

- « Ne le prends pas mal, mais ça n'est peut-être pas pour tout de suite, Arturio. Tu me sembles assez loin de pouvoir écrire des pages et des pages de sérénité pour elle. Je ne doute pas de ton amour, mais toi, tu n'arrêtes pas de douter. Sans cesse, il te faut des preuves extérieures, et tu te perds dans ton système plus que tu ne la trouves ».
- « Je sais bien, au fond, que tu as raison. Je veux toujours, par exemple, lui offrir des fleurs, alors je ne viens jamais à elle les mains vides. Derrière cette matière, que je veux lui donner, se cache un bouquet de roses. C'est ma façon à moi de lui dire je t'aime ».
- « Peut-être, mais c'est ton amour qui compte. Il est immatériel, tu n'es pas sans savoir, et ta présence n'a pas son équivalent, parce que tu es vivant. Ta matière témoignera de ton passage quand tu seras mort, mais elle, elle te veut probablement vivant. Vivant et libre comme l'air ».

Elle le savait cela, que je n'avais rien à dire, rien à offrir, que du vide qui n'existait qu'à partir du moment où je lui collais un nom dessus, et encore... J'oubliais le nom, qui n'avait, de toute façon, pas plus d'existence que le reste. Il me semblait, par exemple, que quand j'oubliais de dire le mot « solitude », je ne me sentais plus seul, ne le serai plus jamais. Dès que je désactivais l'affect, je respirais plus léger. J'étais différent et si semblable à tous, à toi, à ça, à tout ça. Le silence se faisait après le bruit, comme le soleil après l'orage. Le cycle était immuable, et j'oubliais de m'appesantir sur ma pauvre personne, en me disant que je n'étais rien d'autre qu'un bout de rêve, un rien, un vide. Quand je traversais ces périodes d'extrême détachement lucide, je comprenais confusément que ce monde-ci n'était qu'illusion, un peu de temps, d'espace, de pensées en mouvement, un néant, comme un océan de vies. Il semblait absurde de se prendre la tête. Je pris donc la ferme intention de ne faire désormais que ce qu'il y aurait à faire, sans glisser, sans tomber, sans plus me faire mal. J'assurerai une sorte de service minimum, et avancerai avec confiance vers demain. Je serai guidé. « Ah, les anges ! », je pensais.

C'était aller à l'envers. Je n'allais plus vers l'amour dans l'espoir de la rencontre, mais j'allais vers le détachement qui me remplirait d'amour vrai. La passion m'avait meurtri. Les clichés de l'amour fou, fulgurant, exclusif, me paraissaient débiles. J'avais déifié, adoré, adulé à l'excès. J'en avais fait un monde de cet autre qui m'échappait toujours. Pourtant, je peux le jurer aujourd'hui : il n'y avait rien de plus beau, ni de plus grand au monde, dans le répertoire des émotions humaines, que ce cœur qui s'ouvrait et le murmure de ce prénom, que l'on prononçait entre soi et soi, de celle qu'on aimait, et ses bras prêts à décrocher la lune pour l'amour de cette belle. « Raphaëlle, Raphaëlle... Viens à moi ».

Je me ressaisissais, enfin, je m'arrêtais et repartais exactement dans la direction opposée : « Non, Arturio, tu ne dois pas tomber dans ce piège qui te tend les bras ». Et j'y retombais irrémédiablement, comme si, contre cet amour-là, il n'y avait rien à faire. Mes yeux se mouillaient, mon cœur enflait d'abondance à l'idée de partager avec elle les choses les plus simples de la vie, l'émotion d'être à deux, dans l'étrangeté magique de l'amour. Ca n'était peut-être qu'un rêve, qu'un fantasme à la gomme, mais moi, je le désirais ce ciel azuré immense dans mon cœur. Mon sexe en redemandait de ce mélange du genre « fait l'un pour l'autre », et franchement, je peux le dire aujourd'hui, que c'était horrible, voire impossible à réaliser, cette équation d'aimer à cœur ouvert sans ne plus attendre, ni espérer l'amour.

Autant prendre une voiture et rouler toute la nuit, sans penser à rien. L'amour, sous cette forme-là, aliénait. On finissait par le payer, et l'addition s'avérait salée. Et puis, il y avait la phase de doute où l'on oscillait entre : « Oui, elle m'aime », et : « Non, c'est impossible ! ». Et de ça, j'en avais assez. Je voulais vider ma tête de tous ces : « N'est-ce-pas qu'elle m'aime ? Hein, que je n'ai

pas rêvé ? Est-ce qu'il lui arrive de penser à moi ? Quelquefois ? Souvent ? Tout le temps ? A ce propos, est-ce que je pers mon temps ? ». Pour m'assurer une sorte de protection divine, je priais. Ça n'était pas plus brillant : « Seigneur, peux-tu m'indiquer la méthode, le moyen le plus sûr pour décrocher de cette obsession ? S'il te plaît, mon doux Seigneur, s'il te plaît, aide-moi, à la trouver, ou à l'oublier ». Je me disais aussi parfois que, pour osciller autant, je ne devais pas l'aimer vraiment. Non, décidément, rien ne valait cette tête vide qui se nourrissait de l'instant présent, tout simple, que dieu voulait bien lui accorder.

Que ça tombe pour laver l'air

Ce soir-là, Georges passa à la maison. Le temps était à l'orage. Lui, voulait « que ça tombe, pour laver l'air », avait-il précisé. J'ai servi l'apéritif, et nous avons parlé de tout, de rien – ses vacances, son boulot, pour finir, glorieux, et comme à l'accoutumée, sur le chapitre de l'âme sœur. Le concert n'était prévu qu'à neuf heures. Ça nous laissait un peu de temps. Il insista pour voir mes aquarelles. La série des fleurs l'impressionna. Il aimait particulièrement le tournesol vert. « Si tu l'avais eu en plus grand... », il ouvra alors ses bras pour marquer l'amplitude qu'il imaginait pour la peinture de ses rêves, « je te l'achèterais ». Il voulait dire à l'huile, et sur une grande toile. Mais, Georges, savait bien que je ne me mettrais jamais à la peinture à l'huile sans avoir l'atelier et les moyens qui allaient avec. Cet épisode me fit plaisir cependant et me conforta dans la pensée que tout était en devenir. La peinture faisait partie du décor.

Nous allâmes gaiement. Le concert était très beau. En sortant, je trouvais Georges vraiment bizarre. Il me faisait l'effet d'un type qui aurait regardé le soleil un peu trop longtemps. Non, ça ne lui disait rien d'aller boire un dernier verre. Il préférait se recueillir, et garder ses émotions intactes. Il prit rapidement congé, je respectai sa décision. C'est alors que la fille s'approcha de moi. Elle était avec son Jules. Comme ils étaient ensemble, je ne lui avais pas prêté plus d'attention que ça (en rédigeant ces notes, je trouve l'argument qui consiste à ne pas faire cas d'une personne sous prétexte qu'elle est en couple, plutôt minable, et même carrément douteux. Il y avait des fois où je me faisais franchement honte, comme un type qui viendrait finalement à avouer sa misogynie). Ils avaient vu le spectacle. Elle dit : « Nous habitons à deux pas d'ici. Voulez-vous vous joindre à nous pour un dernier verre ? Rien de plus triste que de se retrouver seul après un concert sans pouvoir échanger ses impressions, vous ne trouvez pas ? ». C'était l'évidence même, et j'acceptai l'invitation avec une certaine joie. Je n'avais rien d'autre à faire, et ça tombait bien. L'appartement, situé au rez-de-chaussée d'un immeuble de trois étages, était petit mais propre, la causerie neutre. Le type allait et venait. Il semblait de plus en plus nerveux et ne prêtait pas beaucoup d'attention à la conversation quelque peu surfaite que la fille entretenait avec moi. Elle insista pour me raccompagner. Une fois dehors, elle m'entraîna à une dizaine de mètres du seuil de l'immeuble et murmura : « Tu sais, j'ai fait pleins de trucs avant lui... ». Elle montrait la porte d'entrée de l'immeuble avec une sorte de dédain. Puis, elle m'attira à elle par le revers de ma veste. C'est à cette seconde que je la vis vraiment. Ses traits étaient délicats. Ses cheveux avaient la couleur du henné et étaient rassemblés en un chignon passablement désordonné. Elle portait une jupe noire qui descendait sur ses pieds. Elle approcha sa bouche de la mienne, et nous nous embrassâmes doucement pendant d'intenses minutes. Je me souviens, j'avais la main logée sous son polo noir. Sa peau était très douce, je la devinais très blanche à cet endroit du corps. Finalement, elle dégagea son étreinte, essuya ses lèvres et me fit comprendre qu'elle avait savouré notre baiser. Coupable, je regardais machinalement en direction de l'immeuble, et vis l'ombre du Jules passer derrière la porte vitrée du bâtiment. Il avait l'air furieux. J'écrivis mon adresse à la hâte sur un bout de papier que je fourrai précipitamment dans la main de la fille. Ainsi, si elle souhaitait continuer l'investigation, elle pouvait me rejoindre chez moi. Mon cœur battait fort. J'étais très excité. Elle ne fût pas longue à venir me retrouver. Nous restâmes dans l'obscurité de

la chambre tout le temps de sa présence. Nos deux corps nus, pressés l'un contre l'autre, ondulaient lentement, tandis que nous nous embrassions. Je m'apercevais, avec effroi, que j'avais oublié son nom, évoqué pourtant chez elle, et il me semblait vraiment déplacé de le lui demander à cet instant. Ça me manquait pourtant de ne pouvoir l'appeler de son prénom dans le moment fort. J'hésitais entre Libourne, et Limousine. Limousine, quand nous avons joui. Libourne, quand elle partie. Ce qu'elle a fait très vite après l'orgasme. J'étais sûr, à cet instant précis, de ne jamais plus la revoir.

« Arturio Maurizio, tu es un gigolo ». Ça me faisait rire et moins rire. Rire, parce que Limours m'avait libéré de mon obsession de Raphaëlle, l'âme sœur disparue et son étreinte de fée. Moins rire parce que j'étais confus, sans plus savoir où j'en étais. Mon rêve s'était effondré. Moi, le chevalier ardent, tout entier dévoué à ma belle, j'étais devenu impur en un rien de temps, et me sentais indigne du lien sacré que dieu avait délibérément tissé entre nos deux cœurs. Il avait fallu qu'une seule donzelle passât à ma portée pour que j'en vins à donner mon âme au diable. Le dégoût de moi-même me prenait à la gorge. J'avais trompé Raphaëlle, terni le souvenir radieux de notre nuit d'amour dans sa lumière jaune pâle. J'avais tout perdu pour la faiblesse de ce désir fugitif éprouvé pour une femme inconnue, de passage, dont je ne connaissais même pas le nom. Mon amour était faillible, ce que l'épisode Livourne avait largement révélé. Je n'étais donc pas fiable, et cette pensée me faisait mal. Je me sentais minable, en même temps, je comprenais qu'un désir profond s'était exprimé, devenant concret, moi qui vivais dans le rêve ou l'imagination, et cet aspect me semblait plutôt positif. Une femme m'avait désiré au point de vouloir faire l'amour avec moi, et nous avons donc procédé au plus grand des échanges d'impressions qui puisse exister entre deux êtres. J'avais mêlé mon corps à la chair d'une femme. Quelque chose avait bougé dans ma vie, au rythme de la valse de ces deux corps ondulant dans le noir. Cependant, mon infidélité me dérangeait, et contribuait grandement à ma propre dépréciation. Parallèlement, je pensais à toutes ces histoires de sexe que je n'avais jamais consommées par le passé. Ces échanges avortés m'avaient laissé un goût de fer dans la bouche. Je n'avais plus cherché l'aventure tant l'échec était chaque fois plus cuisant. « Soit, plutôt que de voir mourir les personnes que j'avais étreintes, j'attendrai », m'étais-je dit.

Pour vivre ma culpabilité du mieux possible, je tentais de justifier mon acte, et en dressais la liste des points positifs : je n'avais pas réprimé ma pulsion, ni n'avais d'ailleurs éprouvé de quelconque répulsion. Je me disais que l'expérience faisait le chemin, et le balisait. J'avais prié pour me libérer d'une obsession un peu trop envahissante, et ma requête avait été entendue. Et puis d'ailleurs, pour Raphaëlle, je ne savais plus vraiment. Les couleurs et les contours s'étaient brouillés. Elle n'était peut-être qu'un rêve, une image générique que j'avais composée pour contrer le sentiment écrasant de ma solitude, et l'absurdité qu'il y avait à vivre sa vie lesté d'un cœur sec, et sans amour. Ça faisait longtemps que j'espérais, et peut-être pressentais, le dénouement final. Ce temps entre elle et moi expliquait en partie l'obsession qui secouait douloureusement mon âme. Je partais le lendemain et m'efforçais de ne plus penser à rien. J'allais profiter de l'isolement de la maison de campagne pour remettre mes perceptions et mes pensées à l'heure. L'expérience devait reposer tranquillement, jusqu'à se décanter d'elle-même.

Je travaille trop des méninges

« Beaucoup de moutarde, dans le hot-dog. Ça réveille ». Le jeune type de la station essence me regarda d'un drôle d'air. Ça n'était pas commun de manger un hot-dog à huit heures du matin. J'étais flapi. Il fallait que je mange quelque chose de consistant pour tenir le coup et raffermir mon énergie. Les cafés n'y faisaient rien. « Recentrage obligé », pensai-je. « Je travaille trop des méninges ». Georges avait bien essayé de me le faire entendre, mais, comment dire, là, la situation

avait empiré, du fait de la fille. A mesure que le temps passait, l'image des deux corps mélangés s'estompait, et l'icône de Raphaëlle refaisait surface. Son empreinte à elle était plus forte, et je m'en trouvais soulagé. Il y avait comme un halo de sagesse qui illuminait l'image du souvenir que j'avais d'elle. Je lui demandais, instamment, et par la pensée, de bien vouloir me pardonner pour la peine que j'avais pu lui causer en manquant à ce point de constance à l'égard de mon amour pour elle. Puis, comme la face cachée de la lune, des reproches jaillissaient de l'ombre : la colère m'agitait comme un démon. Mon petit ego, en proie à ses éternels éternuements de l'esprit, me faisait mal. « Pourquoi me laissait-elle dans ma solitude ? », si elle m'aimait, comme je sentais qu'elle m'aimait. « Étais-je le seul à la désirer ? ». « Si elle voulait de moi, pourquoi me repousser ? ». Je restais dans mon obstination de mec buté, qui ne comprend rien à ce qui le dépasse. Puis, Limours passait en filigrane dans ma tête, déposant un voile sur mes yeux, et je comprenais mieux, même si cette pensée m'était franchement intolérable, l'absence de Raphaëlle. Cet épisode désastreux avait révélé ma nature infidèle et inconstante : j'allais là où l'on faisait que ma queue se dressait. Quelle sorte de crédibilité pouvais-je donc avoir à ses yeux ? Je tournais toutes ces pensées dans ma tête pendant que je parcourais toute la distance kilométrique que je mettais délibérément entre elle et moi. J'avais imaginé que l'éloignement géographique m'aiderait à me libérer de son emprise, et me retrouvais, dans les faits, à balancer entre le souvenir de deux femmes, deux pôles, deux épaules, deux antipodes de femme. J'avais la nostalgie de ce vieux rêve d'âme sœur, capable de réunir le cœur et le sexe ensemble, en même temps, la sensation d'harakiri de la dispersion éprouvée dans l'aventure avec Limours me bouleversait. Mon esprit me faisait l'effet d'être contenu dans un yo-yo, et j'avais des tas de haut-le-cœur. Je me sentais bizarre et honteux. J'avais tout gâché, et réalisais, avec effroi, que je venais, par mon action inconsidérée, de me rendre coupable d'un double adultère, car, ça me revenait, j'avais baisé la femme de Jules. Merde, décidément, le sale type que j'étais me dégoûtait.

J'étais frappé par mon manque de quiétude. L'obsession de l'être aimé, s'il se démultipliait ou s'incarnait dans d'autres corps, n'avait, dans ce cas, plus rien de candide ni d'excessivement romanesque. La superposition des visages et des sensations physiques créait une perturbation affective qui m'obligeait à passer du souvenir que j'avais d'une femme à celui d'une autre femme. Je me sentais perdu. La culpabilité, née de ce chaos, tuait l'amour, pour preuve, la tendresse profonde, que j'avais éprouvée jusqu'alors pour Raphaëlle, s'était évanouie. La honte que j'avais de moi-même avait, elle, pris toute la place.

Homme ou femme, qui veut partager ma couche ce soir ?

J'arrivai à temps pour le voir. Le soleil plongeait dans les arbres, là-bas, dans le lointain, de l'autre côté de l'estuaire. La radio déversa alors le flot d'une chanson triste que j'aimais, et je me mis à pleurer, sans pouvoir m'arrêter. Je pleurais sur l'amour-lumière que j'avais saboté et la confusion de mon âme. Je devais tout effacer, le dessin à la craie de ce petit cœur criblé de flèches sur le tableau noir du ciel de mes fantasmes. Les images de Livourne devaient disparaître, et moi renaître dans la confiance d'un amour indestructible et pacifiant. Cette nuit-là, je m'endormis rapidement, la tête vide, incapable de pensées concrètes. Je devais être exténué ou trop saoul. Je dormis treize heures consécutives.

Plus je m'efforçais de faire le vide et plus des choses me revenaient. J'allais à des séances d'expression corporelle qui visaient à ouvrir le corps. Ces cours avaient un succès fou et rassemblaient bon nombre de personnes, d'horizons et d'âges différents. Ils étaient assurés par une jeune femme dont tous louaient le charisme et la puissance. Elle était elle-même secondée par un groupe de jeunes femmes, toutes brunes et belles (au sens sensuel), que je ne cessais, d'ailleurs, de confondre. J'étais curieux de découvrir ces enseignements sur le corps. C'était nouveau pour

moi, ayant jusqu'alors plutôt orienté mes recherches vers le spirituel. Les philosophies orientales avaient exercé sur moi une réelle fascination, ainsi que les pratiques méditatives supposées conduire à la maîtrise totale de l'esprit. Mais, ici, les défenseurs du corps faisaient davantage d'adeptes, même si toutes ces techniques, hautes en énergie, visaient, en fait, à libérer l'âme par les fluides. Des miracles se produisaient au contact de cette femme : celui dont le rêve était de danser, dansait. Celui qui souffrait de ne pas savoir chanter, chantait. Ce genre de choses arrivaient fréquemment sous son influence. Ce faisant, je gardais contact avec mes anciens guides, pour la bonne raison qu'il ne faut jamais rompre les liens avec ceux qui vous ont aidé au préalable. Ce jeune moine bouddhiste, par exemple, était dans le vrai, et même au cœur de ma problématique fondamentale, quand il me disait, placide : « Ton problème, Arturio, c'est que tu es trop attaché à ton objet ». Je méditais longtemps sur ce thème. Comme ce serait merveilleux d'être à ce point rempli d'amour que j'en vienne à abandonner mes anciens schémas, attente, colère et passion, devenues totalement superflues et même délicieusement obsolètes. Je devais inverser le processus, à savoir, me détacher de l'objet du désir pour obtenir l'objet lui-même.

La présence des autres me stimulait. Tous ces gens étaient réunis dans un même but. L'énergie développée était énorme, et même intolérable pour certains, qui déclaraient parfois forfaits avant même le début de la séance : « Ils ne pouvaient pas pour l'instant. C'était encore trop tôt. Ils allaient revenir, c'était sûr ». Un large sourire éclairait leur visage. La fraternité affichée et sincère du groupe les avait touchés. Ils n'étaient tout simplement pas prêts à vivre le mélange ou l'échange avec l'autre, mais ça viendrait, en son temps.

Ce soir-là, je discutais avec l'une des jeunes femmes qui encadraient l'enseignante. La belle asiatique, aux dents blanches, me regarda, étonnée de m'entendre dire : « Je suis surpris de voir à quel point tout est enseignement », ce à quoi, elle répondit du tac au tac, dans un rire nacré et cristallin : « Oui, et moi, par exemple, je suis votre belle sœur !! », ce qui provoqua, chez nous, une hilarité presque anachronique.

« Homme ou femme, qui veut partager ma couche ce soir ? », lança le guide à l'assemblée. J'aurais bien aimé, je dois l'avouer, me retrouver dans le même lit que cette sur-femme, mais comme je ne cessais de l'amalgamer aux autres naïdes, il me sembla vraiment plus prudent de m'abstenir. C'était presque devenu un rituel, à la fin de chaque cours, cette question de la couche du maître en partage. Chaque fois, cependant, le même scénario se répétait invariablement : l'assemblée restait muette, dans un silence presque gêné, si bien qu'elle se retrouvait souvent seule. Son pouvoir effrayait, au point de paralyser la libido de ses adeptes. C'était, en réalité, je le compris plus tard, sa méthode infallible pour la réveiller. En proposant ouvertement qu'on fasse l'amour avec elle, elle mettait en perspective et déboulonnait un tabou de taille : le maître ne baise pas avec ses élèves. Pourtant, son magnétisme était tel qu'il éveillait forcément des pulsions profondes, inconscientes et inassouviées, chez les disciples. Du moins, ce possible à vivre posait la problématique même du désir, un désir rendu naturel et accessible à tous. Et cette simple question du partage de la couche du maître provoquait, par l'essence même de la réponse implicite qu'elle suscitait, la montée de sève qui libérait l'être de ses entraves émotionnelles et substantielles. C'était le rôle du guide que de libérer son élève de ses peurs. Raphaëlle, je le sentais, n'était pas pour ces méthodes. Elle opposait des forces contraires à ce désir volage qui, même à l'état de fantasme ou de simple thème de réflexion, avait le pouvoir de me détourner d'elle. Je me sentais toujours un peu ému de reconnaître dans la vie et les rencontres un petit quelque chose qui brillait pour moi, comme une fille qui me regarde et me trouble sensuellement me faisant croire à l'éventualité d'un coup de foudre réciproque. Souvent, je m'apercevais que j'avais été victime d'une illusion. La chose agréable n'était pas pour moi, mais j'aimais le clin d'œil et la douceur qui naissait du fantasme un peu idiot d'une fille, très belle, assise à mes côtés, pressant sa longue jambe aux muscles bien galbés contre la mienne, comme s'il se fût agi d'un

accident. Mais, ce genre de péripéties n'étaient jamais pour moi que du fantasme, abonné que j'étais, à l'imperfection et au faillible générés par l'absence de ma chère âme sœur, que rien ni personne au monde, à part Raphaëlle, ne sauraient combler parfaitement. J'étais, bien sûr, libre de me laisser tenter, c'était même très sain de se frotter à l'autre de façon presque animale, mais je savais aussi que cela reviendrait à me trahir en profondeur, et me tromper de voie, ça, ça me faisait pleurer.

Le sexe était l'autre place du cœur

Naturel et authenticité, j'avais souvent confondu ces deux notions. A mes yeux, le naturel était vrai, et le vrai était naturel. Le mensonge finissait toujours par se révéler et nuire à celui qui en usait pour parvenir à ses propres fins. La notion d'authenticité ne renvoyait presque jamais à la nature instinctive. Je comprenais confusément quelque chose qui me déroutait. J'avais menti. Le spirituel, encouragé par une lecture et interprétation restrictives des textes religieux, avait pris le pas sur le sensuel. Je m'étais trahi. N'aspirant qu'au salut de mon âme, j'avais totalement négligé, voire diabolisé, mon corps, et m'étais subrepticement déconnecté de la matière, refoulant mes pulsions, dénigrant la chair. Je m'étais fait mal. Mon corps s'était bridé, dans la peur de l'autre, de moi, de l'abîme où me jetait l'effroi de la sexualité, pulsions de vie et de mort mélangées, terribles. Le désir naturel que j'avais de l'autre, devenait coupable, obsessionnel, malade. Je l'ensevelissais bien plus que je ne le libérais. Les animaux me semblaient bien mieux lotis que les hommes. Il n'était pas question pour eux ni de bien, ni de mal. La concupiscence, le désir coupable, la tentation de la chair, ils s'en foutaient. Ils le faisaient, quand ça se trouvait, c'était tout.

- « Et Raphaëlle, dans tout ça ? ».
- « Raphaëlle est très sexe, seulement, elle n'a pas envie de s'encombrer d'un type inconstant, et chiant qui n'assume pas ses pulsions animales. C'est la mort des couples, ça, tu comprends ? Au bout d'un moment, ils ne baisent plus, tellement ils s'ennuient. Alors, ils vont voir ailleurs. Et la merde recommence ».
- « S'aiment-ils seulement ? ».
- « La vraie question étant : aiment-ils vraiment ? ».

J'étais le seul abruti à courir dans le parc aujourd'hui. J'avais décidé de réagir et de sortir du piège, décidément trop facile, de la torpeur, même, et surtout par ce froid. La lumière était jaune et belle. Je profitais du temps sec pour rétablir l'équilibre de mes sens. Pendant une bonne vingtaine de minutes, je tâchais d'éliminer toutes mes toxines, et il y en avait beaucoup. Donner un coup de fouet à mon corps, c'était donner un gros coup de pied à mon âme. J'avais envie de mordre la vie à pleines dents. A tout prix, me sentir vivant. Je voulais prendre soin de mon corps, siège des passions, de toutes les passions. On pouvait me prendre pour un fou, ça m'était bien égal, parce que, moi, je n'avais jamais été aussi heureux de toute mon existence, et que je savais quelque chose qui faisait la révolution dans ma vie : le sexe était l'autre place du cœur. C'était une notion que tout le monde pouvait sentir, du moins par instant. La connaissance de cette énergie spéciale, donnée à l'être humain, était intuitive, presque atavique. Je laissais tomber le bandeau de mes yeux.

Si le corps était véhicule et fluides, alors, d'où pouvaient bien provenir les tensions ? D'un blocage, d'un arrêt psychique et inconscient. Quand les portes secrètes étaient fermées, le corps verrouillé, le rapport entre les mondes intérieur et extérieur ne fonctionnait plus convenablement. L'angoisse, et le sentiment d'oppression venaient de là. En découlaient l'enfermement, l'isolement et le refus de l'autre ou du monde à l'extérieur de soi. Ça ne respirait plus. Le rejet du corps brouillait le message des sens. De même qu'un nez bouché passait à côté d'une grande partie de la

grandeur de la fleur, la vie perdait de son sens, et le jardin d'abondance, l'abondance. La beauté ne trouvait plus aucun moyen de se transmettre, ni de s'échanger. Tout devenait laid et sans attrait. L'amour se changeait peu à peu en haine. Refuser au corps la jouissance à laquelle il aspirait naturellement, c'était accepter, et même vouloir, mourir à petit feu. Aujourd'hui, la porte de la vieille dame resta fermée. Elle ne voulut voir personne, pas même la femme du jardin qui venait s'enquérir de ses nouvelles. « Au moins, elle n'est pas morte... », l'entendis-je me dire en partant. « Je reviendrai », ajouta-t-elle. Je vis qu'elle ne pouvait à peine marcher elle-même.

La mer, l'amour, la mort et la résurrection

Je profitais d'une météo clémente pour passer un maximum de mon temps à l'extérieur. Ainsi, je me promenais des heures le long de la plage, face à la mer. « Je vous laisse la paix. Je vous donne ma paix », avait dit le Christ au dernier soir. Ces paroles m'avaient toujours paru des plus énigmatiques, mais je me disais, en mon for intérieur, qu'il devait bien en rester quelque chose au fond de moi. J'avais cette commande que Gaël m'avait faite où je devais écrire « un poème sur la mer, l'amour, la mort et la résurrection... ». Il avait également précisé que je pouvais bien écrire n'importe quoi du moment que j'écrive pour son projet. Il aimait ma poésie et s'était procuré tous mes écrits, qu'il citait très fréquemment. Ca me faisait rougir. En présence de tierces personnes, il m'arrivait de dire n'importe quoi tellement ça me confondait qu'on puisse croire à ce point en moi.

J'écrivis le poème, assis sur le sable d'or d'une plage à l'horizon infini, face à un océan calme et sauvage. Je n'avais plus la musique de Gaël en tête. Il me l'avait remise la veille de mon départ pour, m'avait-il dit, « guider l'inspiration ». Je partis donc de rien pour écrire « Quand cessent les pleurs », de rien de moins que l'océan et la plage de sable immenses, mon cœur perdu au milieu de nulle part.

L'Atlantique est gris
 Plat comme un désert
 Océan de vie
 Pour des vents contraires
 Je m'assoies ici,
 Contemple la mer
 Quand le soleil luit
 Son cœur est bleu-vert

Cette terre est ronde
 Je la vois convexe
 Et chaque seconde
 Me rend plus complexe
 Toi dans l'autre monde
 Tu m'aimes en duplex
 Je capte tes ondes
 Quand bande ton sexe

Fais que je te vois
 Je veux libérer
 Ce qui fait de toi
 Pour l'éternité
 Le livre et la loi
 De l'immensité
 Que la lumière soit
 Ma sensualité

Ouvre-moi les yeux

Et fais-moi entendre
Que le but du jeu
Est de désapprendre
Que tu es mon dieu
Que tu es à prendre
Prie que j'aïlle mieux
Qu'on aïlle s'étendre

La plage de sable
Les oiseaux frondeurs
Nos cœurs à l'étable
A l'abri des peurs
Chantons-nous la fable
Qui dit qu'un bonheur
Renaît sous le sable
Quand cessent les pleurs

De retour à la maison, je collai la poésie à la musique de Gaël en l'espace de quelques écoutes. C'était un jeu d'enfant. Tout coïncidait parfaitement. Ça tombait bien, parce que j'étais exténué. La déprime me slapait la face sans que je puisse réagir. J'avais beaucoup roulé. La lassitude s'était éprise de mon cœur. Je me sentais à nouveau seul et confus. D'un coup, je ne savais plus par rapport à l'écriture, et ce soi-disant talent des mots. L'artiste pathétique n'avait fait, tout au long de sa vie, que décliner, jusqu'à la nausée, les mêmes thèmes obsessionnels et immuables, comme autant de questions pénibles restant chaque fois sans réponse : l'amour, la mer, la mort et la résurrection... Oui, en effet.

La quête de l'éden ne m'est venue que plus tard. Je veux dire, avant n'était que prémices et attouchements inconscients. Mais, le rêve d'une humanité superbe et vivant dans l'harmonie du céleste dans le jardin de sa création ne m'était jamais apparu. Dans l'impossibilité que j'étais d'imaginer la potentialité d'une telle chimère, un paradis livré à l'humain d'en bas, je n'y avais tout simplement pas songé. Je l'avais rêvé, certes, mais je n'avais pas pensé qu'une telle chose puisse cohabiter avec la matière, et le temps et l'espace. Il me semblait qu'ici-bas, rien d'aussi extraordinaire ne pourrait jamais se produire. C'était vraiment mépriser la matière, et son créateur que de penser ainsi, mais, à moins d'atteindre un détachement total de cette dernière, la souffrance semblait nécessaire à chaque pas. Chaque jour. Chaque nuit. La solitude, tangible, palpable, et toute grise, était mon lot. Je n'avais rien inventé : c'était là, tout le monde pouvait la voir, comme moi. Je n'avais aucun choix, la création était ma seule survie. De fait, l'artiste en moi rentrait en lui-même, comme en hibernation, et exprimait, tendu d'espoir, les choses que quelqu'un dans la plénitude de l'amour n'aurait jamais pu dire. J'avais été choisi pour cela. Aller profond, défaire les nœuds, aider à vivre dans les moments les plus sombres de l'existence. Apprendre la patience, la bonté et la générosité, et dire la marche à suivre pour trouver la clef du salut et la réponse à l'énigme à la con posée par la vie. Chaque jour, chaque nuit, je l'attendais, le rêve. Je les espérais, les aïles. J'attendais Raphaëlle. Je criais son nom, sans le bruit.

Dans chacun de mes textes, je le sentais pourtant, j'avais touché l'instant d'éternité, et comprenais confusément que tout et tous revenaient au même, à l'unique, que je nommais « matrice ». Êtres et matières constituaient un tout, dieu, vivant en chaque chose. Lui, l'éternel, s'incarnait, prenait forme et habitait l'ensemble de sa création, quand nous autres, humains, atteints de cécité, ne connaissions que le règne de l'éphémère, ignorants de l'omniprésence de dieu, et donc prisonniers tristes et impuissants du cycle de la vie et de la mort. Dans ce règne-ci, tout était parabole et métaphore, à la fois de la perfection, soit symboliquement l'omnipotence de dieu, présent notamment dans la nature et la force de vie, et de l'imperfection, soit la destruction allégorique du jardin par l'homme, la pulsion de mort. Mais, la mort et la vie, au royaume de l'éternel, étaient des notions tellement obsolètes, que ça le faisait marrer, lui.

Les formes, jamais abouties, jamais parfaites, se renouvelaient sans cesse, c'était le mouvement naturel des choses dans ce règne-ci, d'être en perpétuel devenir. L'art illustrait ce point. L'art était d'ailleurs la seule nature que l'homme fût capable de s'inventer. Il était à la fois passé, présent, et futur. Futur, parce qu'il était souvent visionnaire et prophétique. Il parlait déjà de demain sur la base d'un pressentiment, d'une sourde intuition, stimulés par des forces occultes que certains nommaient « obscures ». Nous y répondions. Nous savions sans savoir, et nous allions plus loin. Un fil invisible nous tirait vers l'avant, vers demain. Serions-nous, cependant, un jour assez fort pour briser la fatalité du mécanisme et changer le cours de, je veux dire transfigurer, nos vies ? Je croyais en la force d'amour qui traversait l'humain et transcendait ses limites, même si j'étais incapable de la voir à chaque instant. Je n'étais pas dieu, il est vrai. Et personne ne l'était, ou alors, nous l'étions tous, et cette pensée-là, quand je la tenais fermement, me faisait totalement triper de bonheur. J'aimais à le voir vivant dans toute chose, et tout être. Ca me rassurait considérablement de le savoir là. J'avais un rôle à jouer. Oser bouger, quand tout portait à rester immobile et statique. C'était comme de prendre la parole dans un grand amphithéâtre rempli de sourds et muets.

J'aimais l'ivresse et adorais planer

Alors, oui, il me fallait abandonner, au plus tôt, les mécanismes destructeurs, de mort. La passion, bien sûr, la haine, la déprime, le doute, l'avidité, la colère, l'égoïsme, tous les petits poisons rongeurs et amateurs de ma flore vitale, mais aussi toutes les choses extérieures propres à me détruire ou empêcher les signaux de se manifester convenablement à ma compréhension, brouillant subrepticement la perception positive de mes sens, mes rêves ou mon sommeil. Dans cette catégorie, l'alcool et l'herbe, même utilisés en tant que palliatifs à l'isolement, me posaient problème. J'aimais l'ivresse et adorais planer, mais il me semblait que ces sensations de bien-être, bien trop rares dans ma vie, avaient besoin de l'artifice du vin ou d'un joint pour qu'il me fût donné de les expérimenter dans le réel. C'était un peu triste, mais la solitude me poussait à me trouver d'autres amis, m'inventer des présences ou me donner l'illusion d'une vie plus douce ou plus riche. Je sentais ma volonté et mon énergie à m'opposer aux forces d'en bas, se réduire à néant, mes bonnes intentions se liquéfier sous l'influence de la grande fumée bleue ou du funeste nectar de mort. Les expériences, les rencontres avec l'autre eurent été de meilleurs vecteurs de vie, mais cela supposait une ouverture au monde à laquelle je n'étais pas encore préparé. Comme j'étais timide, je buvais beaucoup dans les soirées. J'avais d'ailleurs noté que je n'étais pas le seul. J'aimais la faille de celui qui buvait. Il était souvent beaucoup plus sensible que les autres. Plus fou.

- « Mais ton rapport à l'alcool et aux autres a changé depuis ? »
- « Oui : j'ai toujours une bonne raison de faire la fête à présent ».
- « Quelque chose à fêter ? ».
- « Oui ».
- « Comme le fait que tu te détaches d'elle ? ».
- « En continuant de l'aimer, oui ».
- « En l'aimant plus ? ».
- « Oui ».
- « Au point que tu te fous de savoir si tu l'as rêvée ou non ? ».
- « Oui ».
- « Au point que tu ne désires même plus la rencontrer ? ».
- « Oui ».

- « Tu es bourré ?, Arturio ».
- « Oui ».
- « Belle démonstration. C'est ça la classe ».
- « Oui ».

Pendant les sessions artistiques de travail introspectif, Gaël carburait à la vodka. Sans la grande bouteille de 75 cl, il ne se sentait pas tranquille, avec, au ventre, la peur constante de manquer. Je n'aimais pas la vodka, ni, d'ailleurs, les autres alcools forts, mais je reconnaissais, comme mienne, l'angoisse de l'absence, impossible à combler sans nul autre expédient. Et puis, il y avait toujours, en demi-teinte, une douleur sourde, ancienne, à oublier, ou évacuer, que l'alcool anesthésiait sensiblement. J'avais cette même sorte d'avidité en amour. Me retrouver seul, dans l'abandon, sans une âme à mes côtés avec qui partager joies et peines me rendait tout chose, inquiet et taciturne. Une fois, un soir de Noël, je m'étais retrouvé seul, sans personne avec qui échanger une once de chaleur humaine. Ces soirs-là, pour le laissé-pour-compte, même le champagne avait un goût saumâtre. Je pensais au supplice de ces êtres éprouvés par la solitude : les vieilles personnes sans plus de famille, ou les sans-logis sans maison où dormir au chaud. Et je m'adressais à dieu en ces termes véhéments : « Mais enfin, comment, toi, dieu de bonté et de miséricorde, peux-tu te montrer si cruel envers tes créatures ? Comment supporter pareil désœuvrement, incarné dans l'oubli de l'indifférence ? Comment peut-on raisonnablement croire en toi, et ton petit Jésus, quand on éprouve une telle sensation d'isolement un soir de Noël ? ». A défaut d'autres présences aux vertus médicinales, je pratiquais l'empathie. Il semblait juste de se mettre à la place de celui qui n'avait plus rien, ni personne et d'émettre une pensée affectueuse à l'endroit où la flamme s'éteignait, où régnait la solitude, comme l'avant-goût sinistre de ce qui suivrait, l'obsession funeste d'une mort suicide.

La tentation de la liberté

Il y avait aussi, contenue dans cette fuite, la tentation de la liberté. Ca me faisait me dire : « Et si j'allais voir là-bas ce qui se passe, de manière plus concrète ? Si je franchissais les limites du bien et du mal, dans quelle mesure resterais-je cool ou clean ? ». C'était un peu comme quand on a envie de baiser avec quelqu'un, que le désir est mutuel et qu'on le fait, tout en sachant qu'on est marié. Transgresser les règles, je m'en rendais compte, m'apportait incontestablement un apaisement dans l'instant. Plaisir de courte durée, certes, mais jouissance tout de même. Je n'avais jamais été du genre à cracher sur le partage sensuel du corps, dans le cadre d'une attirance réciproque, mais il fallait bien avouer que les occasions de ce type étaient plutôt rares. Et c'était fort dommage que le cul entraînaît si souvent les complications nauséuse du cœur, parce que je chantais mieux le lendemain quand j'avais baisé la veille. L'abstinence ne réussissait à personne, je l'aurais parié.

- « Je te trouve tout de même un peu paradoxal. D'un côté, tu parles de la tentation de la liberté, et de l'autre, tu te rends malade d'avoir, par exemple, trompé une fille que tu ne connais à peine pour une autre dont tu ne sais même pas le prénom ».
- « C'est que Raphaëlle est sacrée pour moi. Cette relation n'est pas ordinaire puisqu'elle libère mon âme ».
- « Oh, Arturio, vois comme tu y vas fort ! ».

Alors, là, je l'avais fait. Ca me rendait malade : j'avais pénétré un autre sexe que celui de Raphaëlle. Je continuais mon stupide processus de mortification sous le poids de mes mea culpa libidineux. J'étais indigne d'elle, incapable de volonté, donc de réussite, et détruisais toutes mes ramifications de confiance intérieure, pourtant déjà si frêles. Raphaëlle était le cadeau des dieux,

en même temps qu'elle incarnait l'épreuve sacrée suprême : rester fidèle à une femme en qui j'avais tout placé et qui n'avait rien dit, ni rien promis. Ses silences, ses absences répétés me faisaient mal à m'en rompre. Je briguais la caresse qui allait calmer mon cœur, comme ce mauvais alcool allait endormir mes sens. L'alcool était présent là où il n'y avait personne.

La sagesse, la force et la beauté

Quand je voulus ouvrir mon cœur, ce fut pour qu'il embrasse tout l'univers. Je sentais que quelque chose était là, derrière cette autre chose-là. L'énergie se transmettait d'âme à âme, se relayait jusqu'à produire cette chaîne humaine de force vive, résolument positive et déterminée, de ce que certains nommaient, sans savoir ou tout en sachant, inconscient collectif. Ce qui troublait, c'était précisément que cet inconscient collectif était conscient et voyait tout. Je n'étais sans doute qu'un tout petit apprenti, mais, au moins, j'avais atteint un degré de connaissance suffisant pour sentir la chaîne de présences invisibles derrière le paravent des choses, et je comprenais qu'il était de ma mission d'exprimer ces intuitions de l'étrange à la manière de quelqu'un qui sait. Je n'éprouvais peut-être pas toujours cette joie immense qui me traversait dans ces moments de singulière lucidité, mais je sentais que j'avais de la chance de comprendre la chance que j'avais parfois. Ces convictions allaient finir par se stabiliser. Je ne cherchais plus à être en contrôle des éléments, mais me laissais, au contraire, transporter et guider par les fluides contenus dans la matière vivante. Ca devenait magique. Le pouvoir absolu était dans le lâcher prise absolu uni à une concentration absolue, comme la combinaison peu probable du naturel à la rigueur. Je m'efforçais de tuer mon ego à grand coup d'humilité, de pardon, et d'énergie d'amour, pour servir les trois grands axes de vie : la sagesse, la force et la beauté.

- « Tu ne serais pas, par hasard, en train de virer franc-maçon ? ».
- « Dieu est plus grand, disait le sage ».

Je me sentais tout heureux. Ma pensée allait faire caisse de résonance, et mon âme rentrer en contact avec d'autres forces fraternelles, très semblables et toutes positives. L'intelligence que j'avais des événements étant nouvellement née, je ne dégageais sans doute pas autant de lumière que les autres astres, avérés depuis plus longtemps. Je faisais des erreurs, et trébuchais souvent, mais, pourtant, je sentais bien que, même si mes anges chéris de la grande pléiade des âmes me tenaient à l'écart en faisant comme si je n'existais pas, ou comme si j'étais fou, il était clair qu'ils m'aimaient tendrement, et, me sachant apte, souhaitaient le meilleur pour moi, un meilleur qui passait par l'affirmation de qui j'étais vraiment et de ce dont j'étais précisément capable. J'étais l'enfant adoré, le petit dernier qu'on chérissait en secret, et dont on aimait mesurer les progrès. Celui dont l'esprit oscillait et qu'on voulait rendre libre. Celui qui avait tout mais qui doutait toujours. Celui dont on était certain qu'il se finirait au paradis. Je compris que le silence était la preuve de l'amour véritable et de la tendre confiance qu'ils me vouaient. Seulement, ils n'étaient pas sans savoir, je devais aller plus loin, j'avais ce qu'il fallait pour être et rendre heureux. La grande lessive de l'âme se faisait à des niveaux de plus en plus subtils. Défaire les liens de la passion, ouvrir les portes de l'amour, me délester des poids mortels de l'orgueil, pour atteindre la forme la plus parfaite d'humilité. C'était là, selon la règle de logique inversée, le secret de la gloire éternelle, accessible à qui se donnait la peine de faire le vœu de son dépouillement devant dieu.

Un miracle la sauva

Quand je traversai cette période douloureuse où ma mère manquait, une fois de plus, d'y passer, mon inquiétude me jeta dans des souffrances inhumaines, où les pires visions et pensées

m'habitèrent. Que me fallait-il désirer pour elle, maintenant que je savais que, sans la clémence du ciel, vivre sans souffrance lui était impossible ? Comment diriger mes prières ? Je me mis à considérer, avec effroi, la disparition d'un être cher, d'aussi cher que sa propre mère. Cette perspective intolérable de la mort me fit perdre tous mes moyens. La joie de vivre, fraîchement devinée, fut bien prompte à s'évanouir en mon cœur, laissant place à la lourdeur d'une âme malade et vaincue par la vie. Et comme j'étais fragile dans mes convictions de l'éden ! Ma propension à faire s'écrouler le château de cartes de mes rêves était impressionnante. Désespéré, j'implorai la tendresse d'un amour profond venu du fond des âges pour m'offrir présence, chaleur, et réconfort, des bras pour m'enserrer et m'empêcher de tomber, une épaule pour fondre en larmes, ou quelqu'un pour me conseiller de voir quelqu'un. Il n'y a, c'est certain, pas affliction plus vive que de voir partir ceux qu'on aime. Je me refermai sur moi-même. Une sorte de déprime s'installa, assombrissant toutes mes pensées. Ma douleur, trop vive, m'empêchait d'appeler à l'aide, la joie à communiquer m'ayant tout simplement déserté. Je le faisais quand même, cependant, en pensée. J'appelais du plus profond de mon être, l'âme affligée, déchirée par la douleur, et poussais ma force télépathique au plus loin de mes limites. Les anges me répondaient parfois. Ils venaient visiter mes rêves de la nuit, et me délivraient leur douce présence rassérénante.

Cette nuit-là, je demandai expressément à Raphaëlle de venir délier les liens de la peine qui entravait ma joie, et m'aider ainsi à délester le fardeau trop lourd en mon cœur. J'eusse aimé que mon amour se présentât à moi, cette nuit-là, sous ses formes oniriques. C'était bien la seule façon que j'avais de la voir. J'avais besoin de son aide. Elle devait bien le sentir, et dieu ne pouvait pas être assez cruel pour me laisser seul dans ce tourment sans m'envoyer expressément l'un de ses anges de lumière, le plus beau à mes yeux, pour épancher ma tristesse. Quelque chose devait se passer. De libérateur et d'aimant. Il ne pouvait pas en être autrement.

J'étais pulvérisé par la douleur, et me détestais pour mes yeux rouges, la perte de la joie et l'incapacité que j'avais de réagir et de rebondir. Il eut fallu, pour cela, que je fusse tellement plus fort, tellement plus en maîtrise de mes émotions que je ne l'étais alors. J'avais conscience de ma faiblesse, mais cette lucidité, effilée comme la lame d'un rasoir, ne faisait qu'empirer mon mal et alimenter ma détresse et ma rage. Seul et largué, haïssant de me voir plongé dans cette misère de l'âme, incapable de m'opposer aux puissances mortifères en marche autrement que par la prière, je fermai ma porte à la confiance. Sans trop savoir pourquoi, je me sentais déçu et trahi. C'étaient ces moments de torpeur et d'incertitude insupportables qu'il choisissait toujours pour s'insinuer et venir régner en maître tortionnaire de la raison. Le doute, une fois de plus, sournois et tentateur comme le serpent de la chute, torve comme le rôdeur sur le point de commettre un larcin, profita de la faille en mon cœur, pour venir remplir mon esprit de saintes horreurs. Les sales pensées démoniaques se faisaient passer pour des certitudes sans appel. Ça donnait à peu près ceci : « J'avais inventé cet amour idéal qui sous-tendait toute ma vie. Il n'était qu'un fantasme. Il n'existait pas. Et même quand, convaincu, sûr de moi, pénétré de sa réalité, j'avais saoulé tous mes amis, répétant à qui voulait bien l'entendre : « Mais, oui, bien sûr, je la connais physiquement. Je lui ai parlée. Je sais qui elle est. Je l'ai vue plusieurs fois. Six au total, et je peux vous dire qu'elle est belle comme un soleil », cet amour n'existait pas ».

- « Tu essayais de t'en convaincre ? ».
- « J'essayais un temps, pour ne plus souffrir, mais je m'apercevais alors que c'était pire. Le plus curieux, c'était les catastrophes personnelles qui ne manquaient pas d'arriver quand je voulais éradiquer de ma vie le souvenir de Raphaëlle ».
- « Peux-tu être plus explicite sur ce point, s'il te plaît ? ».
- « Oui, si tu veux... Je veux bien essayer ».
- « Je te remercie. Ça me paraît très important ».

- « Et bien, chaque fois que j'essayais de faire le deuil de Raphaëlle en mon cœur, en me disant que j'avais rêvé cet amour qui n'existait pas, il arrivait de sales histoires comme pour me montrer que j'étais à côté de l'amour... ».
- « Quelles sortes d'histoires ? ».
- « Des gens qui mourraient sous mes yeux, ou des travaux d'une valeur inestimable qui disparaissaient sans raison valable, je veux dire, de façon totalement irrationnelle. En bref, et pour résumer, de grandes et pénibles épreuves m'étaient envoyées quand je me détournais de cet amour-là. C'était comme si je déviais de la voie. Les coïncidences étaient effrayantes et les répercussions, abominables ».
- « Comme si dieu n'était pas d'accord ? ».
- « Oui, c'est ça, comme si dieu n'était pas d'accord ».
- « L'état inquiétant de ta mère rentrait-il dans cette catégorie ? ».
- « Oui, mon amour et ma confiance en dieu étaient mis à l'épreuve ».
- « Comment l'as-tu compris ? ».
- « Quelque temps plus tard, un miracle la sauva ».

Je ne te donnerai rien tant que tu es en bas

Dans le souci de comprendre l'étrangeté de nos liens et de nos rencontres presque toujours fortuites, j'avais tenté de recenser les différentes visions que j'avais eues de Raphaëlle, et m'étais aperçu que cette tâche était impossible. Les images que j'avais d'elle étaient tout simplement trop nombreuses, et ma mémoire de vidéaste fou aurait voulu s'arrêter sur chacune d'entre elles. Je m'aperçus que le film de sa présence était beaucoup plus riche que je ne l'avais imaginé au départ. Ca me rendait heureux à présent. Mon amour était touchant. Dieu aimait sa candeur romanesque plus que sa démente passionnée. Il prévoyait un dénouement heureux à cette histoire. J'étais sûr de ça. Pourtant, la petite voix au-dedans de moi continuait, inflexible : « Tu sais bien, mon grand couillon d'Arturio, que je ne te donnerai rien tant que tu es en bas. Tu n'as plus aucune excuse depuis que tu es passé au rang d'initié. Tu sais suffisamment de choses à présent pour obtenir toi-même les choses élevées dont tu rêves. La chance du débutant, ça n'est plus pour toi ! Et tu sais bien, comme moi, que ton amour parfait ne sera parfait que si, toi, tu es parfait. Et tu sens bien ce que ça peut pouvoir dire : être parfait ? ». Impressionné, je bredouillais : « Etre soi-même ? ». Et dieu poursuivait, péremptoire : « Bien, beau progrès, Arturio ! Mais si tu pouvais essayer d'éviter de construire tes phrases à l'interrogative, ça profiterait à tout le monde, très sincèrement... ».

Obsessive, la pensée de ma carence me lacérait : si être soi-même, c'était être sans peur, alors il était des choses bien plus faciles à dire qu'à faire. Ces réflexions douloureuses sur l'absence ou le manquement à soi-même, m'absorbaient tout entier, résonnant sans fin dans ma tête, comme une balle catapultée sur les murs d'un grand hall tout vide. La distance, qui séparait ces choses de l'amour, que je désirais et dont j'avais rêvé si ardemment, et mon lot quotidien, que je jugeais morne et maussade, provoquait une douleur aiguë dans ma poitrine. Quelque chose m'échappait, je le sentais bien. Je disais que c'était la peur, mais il pouvait tout aussi bien s'agir d'une frustration, d'une crispation, ou d'une trop grosse tension éprouvée quant à l'objet du désir lui-même. Cette quête de l'amour profond constituait le fondement de mon existence. C'était sérieux, puisque j'allais, avec l'aide de dieu, vers ce but depuis toujours. Si sérieux, en fait, que le temps qui m'en séparait me mortifiait. Je ne voyais pas le bout, ni l'intérêt de cette histoire si elle ne faisait que me renvoyer à moi-même et ma solitude. Je ne tournais pas rond et en étais presque venu à déprécier mon travail. Mon œuvre, si ingénieuse ou étonnante fut-elle, ne valait rien comparé à ce grand amour de l'éternité que j'attendais et qui me manquait si fort. Je n'étais pas dupe, rien ne m'appartenait en propre, et tout resterait ici après ma mort, jusqu'à cette voix, qui me faisait tant souffrir à devenir et révéler son essence. Un jour comme aujourd'hui, sans

tellement plus de postface, tout finirait dans la tombe. C'était la loi d'en bas. Alors, ça détendait d'arriver à s'en foutre complètement. Les anges, eux, savaient pour la vanité des choses. Cools à se damner, ils n'avaient absolument aucune envie, sachant qu'il n'y avait aucun intérêt à le faire, de marner dans l'existence, pour le simple fait de marner dans l'existence. Aimer, baiser, sentir, embrasser, libérer, faire planer, c'était la seule mission qui importait vraiment pour eux. Je commençais tout juste à saisir. Parfois, c'était dans les airs. Une envie qui renvoyait au sexe et au désir de jouir. Quand ça me prenait, ça me détendait bien.

Je perds la notion d'espace

Il neigeait sur la plage. Oui, c'était l'été, mais les saisons, par ces temps dégénérés, ne voulaient plus rien dire. Tout s'inversait. Paula semblait m'avoir pardonné pour cette fois. J'avais trop bu ce soir-là. Il est vrai que son amie m'avait tapé dans l'œil. Nous avons dansé ensemble sur Omara Portuando. La sensualité de ce corps pressé contre le mien m'avait monté à la tête. « Je perds la notion d'espace », lui avais-je glissé à l'oreille, en valsant dans ses bras. Je n'avais plus voulu me décoller, ni d'ailleurs revenir de l'état de rêve dans lequel m'avait plongé ce rapprochement des sexes. Embrasser cette fille dans la chambre était tout ce que j'avais en tête. Happée dans l'obscurité de la pièce, elle s'était trouvée désarmée, et j'avais vu les expressions de son visage osciller du rire à la gravité, de : « C'est sûrement une blague ! » à « Non, merde, ça a l'air sérieux... ». Alors, ne voulant pas m'arracher à ses bras, sans pouvoir les atteindre, j'avais fait black-out. Mes forces conscientes m'avaient lâché. En d'autres termes, j'avais perdu le contrôle de mon engin, et un type avait eu l'humanité de m'assister le temps que je retrouve mes foutus esprits. Suite à cet incident, Paula avait fini par me pardonner, mais ça avait pris des mois. Le temps qu'il fallait sans doute pour que la culpabilité se résorbât en moi, et que la clémence cheminât en elle. Autant dire, une éternité. Je n'avais jamais revu la fille d'Omara, et n'avais plus osé demander de ses nouvelles à Paula, comme si ce passé-là, faisait danser une ombre sur notre relation cordiale. Il était d'ailleurs des choses dont on ne devait plus jamais reparler.

J'étais, cependant, curieux à l'idée de collecter une autre vision de cette femme qui avait embrasé mon désir le fameux soir. Le dé clic sensuel était inhabituel chez moi. Souvent, il ne se passait rien en présence de l'autre, ou alors, il fallait aller au cinéma. Presque chaque fois que je sortais d'une séance, j'avais envie de séduire la première jolie femme venue, parce que le cinéma la montrait, la chair, le dévoilait, le corps et le lien magique avec l'âme. Et puis, là, sur l'écran, on pouvait tout faire, tout dire, tout imaginer, et ça, cette liberté-là, m'excitait totalement. Les actrices de cinéma m'avaient fait développer une passion pour le cinématographe. Certaines d'entre elles me faisaient un effet foudroyant, un peu comme si leur seule présence à l'écran accrochait des ailes à mon dos. Elles allégeaient le fardeau de mon âme. Mais, il était rare que l'on en rencontrât dans la vie, des gens charismatiques qui aimantent l'aura de cette façon. La curiosité se faisait rarement mutuelle. On se disait alors que c'était déjà bien de lier connaissance avec un ou une inconnue lors ou à la fin d'un spectacle... Il y avait ce moment magique où l'on tenait la porte pour que l'autre puisse sortir de la salle doucement, sans heurt. Lourd de désir, brouillé de larmes, ce regard indiquait si le film était bon. Une fois dans la rue, la magie du spectacle ayant cessé, je laissais mes héroïnes aller vers leur fabuleux destin de belles jeunes femmes sensuelles, se perdre dans la foule.

La curiosité de revoir cette fille me poursuivait un long moment, cependant. De quel bois pouvait bien se chauffer une relation de cet acabit ? Ça sentait le souffre. De toute façon, je connaissais déjà la réponse, sans quoi je n'aurais jamais perdu le contrôle de l'engin conscience : « Du cul, du cul, du cul, à ne surtout pas mélanger avec l'air », mais j'étais assez fou, pour ne pas dire assez faible, pour tomber dans le panneau d'une romance. L'image de Raphaëlle passa une nouvelle

fois dans ma tête. La dispersion, ça me reprenait. Raphaëlle et son parfum de rose. La danseuse au nom étrange. Raphaëlle et sa blancheur de reine. L'attraction des deux corps dans le noir. Le désir incarné dans la chair. Ces pensées me laissaient donc sur la brèche autant qu'inanimé. Je n'en pouvais plus de ce désir inassouvi. Quel était l'être au désir impétueux qui m'appelait à m'en faire lever la nuit ?

Ce soir-là, j'exhortais les anges à me rendre visite, comme on lance des fusées en pleine mer quand tout espoir est vaincu ou que tout est perdu. Un rêve vint en retour, un rêve comme on les aime, de ceux qui disent que tout s'arrange à la fin : je rencontrai enfin l'amour. Tout était magnifique, serein, évident, lumineux... seulement, le corps immense et animé qui m'aimait restait résolument sans visage. Je me questionnai frénétiquement. Se pouvait-il que l'amour unique dont je rêvais fût finalement multiple dans sa nature ? L'âme sœur, qui faisait chavirer les cœurs et tordre le cou aux destinées vaincues, n'était-elle, après tout, que la collection de toutes âmes touchées par la grâce divine, avec qui l'on viendrait à fusionner, sinon par le corps, du moins en esprit ? Dieu, magicien de la toute puissance, aimait, il est vrai, s'incarner de tant de manières... Acteur et spectateur, scène et orchestre, il était partout à la fois, et le prodige metteur en scène, amoureux des nuées, créait l'œuvre de scandale, inspirée, et d'avant-garde que dieu aimait pour l'effluve capiteux qu'elle distillait en bas, dans le monde des hommes.

Je paniquais comme un junkie sans dope

Je paniquais comme un junkie sans dope. Pourtant, j'avais confiance en lui, mon dieu, et le savais incapable de me vouloir du mal. J'étais d'ailleurs toujours le seul à m'en faire, du mal. J'avais remarqué ça. Je dressais donc l'hypothèse saisissante que dieu désirât me toucher, ou soulager mon âme, et songeais à la question de comment il s'y prendrait pour le faire. Je restais absorbé dans ces pensées pendant de longues heures, au terme desquelles j'assistai, nerveux, à l'émergence de nouvelles extrapolations de mon esprit vagabond et fiévreux, ce qui donnait à peu près ça : « Je n'étais pas dans les petits papiers de dieu ... La fille d'Omara n'était rien qu'un mirage, l'incarnation fangeuse de mon fantasme de sensualité refoulée... Mais, l'envoyée de dieu tout de même... De dieu ou du diable ? C'était pareil. Et puis, d'ailleurs, la chute n'avait rien de si terrible, et semblait même plutôt agréable... »...

- « Tu étais très confus ».
- « Oui, je l'étais parce que mes pensées obsessionnelles du pourquoi la fille d'Omara juxtaposé à l'immatérialité de Raphaëlle ne me lâchaient pas, que ça continuait comme ça tout le long du parcours initiatique, et que je n'en voyais pas la fin ».
- « Au moins, tu ne t'ennuyais pas ».

Cependant, toutes ces considérations me laissèrent froid, aucune d'entre elles n'étant assez sage pour achever de me convaincre, et les tribulations de l'insensé, que j'étais, finirent par me faire capituler, car, en dépit de tous mes doutes et tergiversations, je savais déjà que Raphaëlle était la seule réponse à ma vie, la véritable étoile, que le reste n'était que fausses routes ou fausses notes. Je savais tout ça bien avant de naître.

Je me résolus à faire un compromis, un seul : j'allais rester dans l'ambiguïté de cet amour aux mille visages, pour ne pas fausser le processus magique de quand je tomberai véritablement en amour d'un seul en la présence. Il était, de toute façon, impensable d'imaginer rencontrer l'amour de sa vie, l'âme sœur prédestinée ou tout autre forme d'alter ego, sans que le cœur ne soit complètement dans l'ouverture et l'embrassement de l'autre. Bien sûr, je m'étais souvent trompé, et m'étais mangé des tonnes de décors. Et justement, j'avais vraiment dérouillé, et même si ce

point de vue n'engageait que moi, il paraissait logique que l'initié véritable ait un cœur ouvert et la confiance de chaque instant renouvelée en le souffle de vie qu'on nommait amour le traversant de part en part. Si l'idée consistait à n'en garder qu'une seule, « M » pouvait bien constituer la lettre fondamentale et vraiment significative de l'alphabet, celle qu'on garderait pour quand on irait sur l'île déserte. Je n'avais même aucun doute sur ce point.

A quelques centaines de mètres de la grande mer gelée, se tenait, droite et fière comme un i, la haute tour métaphorique du savoir. L'ascenseur me fit monter à l'étage N. Je finis l'ascension à pied, en utilisant l'escalier de service. L'étage M concentrait l'essentiel de l'activité de la grande tour. Là, on me demanda de tricoter une casquette rouge et blanche, chose dont j'étais évidemment incapable. Une femme, un amour, une petite mère, se proposa de le faire pour moi. Quand elle me tendit le produit fini, une paire de chaussons adorable, n'ayant évidemment rien à voir avec la commande initiale, elle me dit, comme pour bien se faire entendre de moi : « Comprenez bien la nécessité de vous ancrer au sol, vous arrimer à la terre. La tête, voyez, c'est ce qui fait partir. Certains vont si haut qu'ils n'en reviennent jamais. Méfiez-vous de vous-même, et votre propension à rêver par en haut. Restez actif, inscrivez-vous, sans peur, dans la matière ». Je la remerciai, pris la paire de chaussons et partis.

L'unité, l'ensemble

Un jour, mon ami Joey, cédant à l'opiniâtreté de mon désir, m'autorisa finalement à regarder sa dernière production de clichés noir & blanc. Ses visions de tempête, vent et océan déchaînés, lumières de fin du monde, achevèrent de me chauffer le sang, tant l'abstraction de cette nature en furie, prise sur le vif, devenait l'allégorie fantasmagorique d'une beauté et magnificence au-delà du réel. Toute cette création sublime le rendait pudique, avec l'envie secrète et inavouée de disparaître à jamais, dès lors qu'on posait ses yeux énamourés sur elle. Les représentations floues qu'il faisait de l'élément eau m'émurent aux larmes, mais, je ravalai tout (nous étions trop semblables), et me contentai de lui dire : « Tes photos sont si belles, Joey, qu'on y devine le prisme des couleurs ». La dernière épreuve, dans les tons sépias, me fit une plus forte impression encore : elle représentait une église romane, et des madones de pierre, éclairées à la lumière de grands cierges de presque deux mètres de haut, illuminaient, de leur présence solennelle et quasi charnelle, les murs anciens de la vieille église. Dans la foule des fidèles, ils étaient plusieurs à crier mon nom. Je baissais les yeux pour me rendre invisible aux yeux de la foule rassemblée dans l'enceinte du grand foyer des âmes pieuses. Je me sentais toujours horriblement gêné que l'on fit remarquer, en tous lieux, ma présence parmi les autres.

- « Tu aimais ça aussi ? ».
- « Oui, je l'aimais. Ça me touchait chaque fois très fort que l'on reconnaisse ma place au sein de la grande confrérie. C'était comme si l'on validait tous les efforts qui m'avaient conduit jusqu'ici à ce jour. En même temps, au contact de mes frères, et au vu de la tâche accomplie, les épreuves endurées n'étaient rien. ».

L'absence de l'être aimé m'incitait à considérer l'amour infini, éthéré, inconditionnel et sans visage, comme la possible évidence de la quête de l'être profond (à naître en chacun), qui devait, au terme du voyage, mener celui-ci à son ultime libération dans la liesse immense, qui se révélerait être, au final, l'unique langage de dieu, d'une puissance absolument indicible. Epris du un (ma Raphaëlle), je résistais à ce dernier lâcher prise qui me conduirait très sûrement à l'amour de tous. L'unité, l'ensemble, j'étais troublé de la résonance que ces deux mots entretenaient l'un avec l'autre. L'unité, l'ensemble. Il aurait fallu que je trouve le moyen de la dire, cette entente parfaite, cette harmonie éprouvée dans la jouissance extraordinaire du partage avec l'autre. Quand je me

sentais en contact de ces forces d'osmose, mon cœur bondissait, comme un cabri. Tout devenait possible. Même des choses tenues pour être impossibles, le devenaient, possibles, au contact de cette énergie fluïdique prodigieuse qui nous connectait tous les uns aux autres. Ça comprenait, en autres choses, le rajeunissement, ou bien encore, la guérison de tout...

- « La résurrection aussi ? ».
- « Oui, la résurrection, et l'absence de mort ».
- « Tu chauffes, que dis-je ? Tu brûles. Un conseil : prends le meilleur, Arturio. Le meilleur de tout. C'est dieu qui régale. Fonce sans crainte. Tu es sauvé ».
- « Le spectacle, comme le festin, sont divins ».
- « Sans même parler du plaisir, Arturio... Sans même parler du plaisir ».

Je me rappelais, avec émoi, mes premiers cours de mathématiques. Je continuais de voir des ballons rouges et bleus jouant entre eux de leurs couleurs sur des cahiers d'écolier. L'image était la suivante : le ballon « soi » était inclus dans l'ensemble « autre ». Là, progressivement, à l'intérieur de cette matrice, les contours du ballon « soi » s'étiolaient jusqu'à s'effacer totalement pour s'unir aux autres « sois », nageant désormais librement dans la masse « autre » initiale et incommensurable, formant ainsi un « tout » indivisible. L'unité était contenue dans l'ensemble. En d'autres termes, nous faisons tous partie d'un même corps, mais sans l'unité du soi, on ne pouvait en comprendre l'idée, et encore moins accéder à l'ensemble par le dépassement des limites propres à chaque être. Cette unité, je le sentais, ne s'obtenait qu'à partir du contact avec l'âme choisie par dieu pour le compte de la libération qu'il avait décidée pour nous, sa paire idéale. C'était à ce contact magique, que les contours du ballon individuel fondaient pour nourrir l'ensemble, l'immense collectif d'âmes, la force inouïe et sans visages, contenant précisément trop de visages, et de vies passées, actuelles ou même à venir. Cette abondance et richesse des connections intemporelles des âmes entre elles transparaisait dans les rêves.

Les clefs de Saint Pierre exprimaient la même idée. Sans le grand amour de tout en nos cœurs, Saint Pierre n'ouvrirait jamais les portes du paradis. C'était là la récompense ultime qui saluait notre foi en dieu et l'ouverture de nos cœurs à la confiance que nous lui vouions. Mais, une fois là-bas, au paradis, je veux dire dans cette autre réalité, il était clair que nous étions tous ensemble, et même très très bien ensemble. Le tout, c'était nous en fait, et aussi la raison pour laquelle il fallait observer un respect total envers tous les frères et les sœurs, et souhaiter que tous se fondent en l'ensemble magique pour que notre ballon s'élève enfin dans les airs, et atteigne ainsi les sommets enneigés des plus hauts reliefs.

Dieu n'aimait-il que les prières qui le faisaient pleurer ?

Dieu avait chargé l'homme de nommer la matière. L'esprit saint (était-ce bien de cela dont il était question quand on parlait du Verbe ?) s'était fait chair. L'âme était le lien étrange qui reliait les frères et les sœurs entre eux. Je voyais ce réseau de l'horizontal augmenter en une superposition improbable et radiante, celui, vertical, de l'esprit saint qui descendait, transcendait la matière, irradiant le cœur des hommes. La descente, ça n'était qu'une image. Dieu et les anges, tout célestes qu'ils fussent, n'étaient pas séparés de la matière. Ils l'animaient, au contraire. Elle devenait vivante. « L'amour seul est ce qui unit et rapproche l'âme avec Dieu », avait écrit Saint Jean de la Croix. Et l'amour prenait toutes sortes de visages suivant qu'il s'adressait à l'amant, le frère, la mère, l'ami, ou l'animal... Quelle différence cela faisait-il au fond ? Dieu n'aimait-il pas toutes ces formes d'amour ? Dieu ne désirait-il pas le bonheur entier des hommes ? N'aimait-il que les prières qui le faisaient pleurer ? J'en doutais. Je ne voulais pas croire à cette logique, quasi fataliste, du malheur. Si dieu était dieu, ce devait bien être pour quelque chose, et ce quelque

chose devait être forcément bien, puisqu'il était dit qu'il aimait les hommes, fruit de sa géniale création. Aimer, il l'avait fait, de tout temps, et en tous lieux, et cela constituait précisément la richesse et la diversité du monde incarné. Dieu ne pouvait qu'aimer ses créatures, toutes ses créatures. Il ne savait pas faire autre chose. Elles le faisaient marrer. Il n'y avait rien à ajouter sur ce chapitre.

- « Je ne te savais pas si dogmatique ».
- « Je le sais, c'est tout ».

Je progressais dans mon raisonnement. L'amour véritable, l'ange le véhiculait en premier lieu, révélant la vision d'un monde enchanteur et poétique tout transfiguré de grâce et de volupté. Il fallait bien qu'il y ait des messagers du Verbe, de ceux qui témoignent qu'une telle symphonie céleste puisse être et s'apparier à l'humain dans la matière. Les artistes constituaient, selon moi, les alchimistes les plus passionnés et passionnants qu'il ait été donné d'observer, en ce qu'ils travaillaient la matière au corps à corps pour en extirper l'essence fondamentale, l'œuvre, et la servir au monde, comme une offrande totalement inutile, dont, a priori, personne ne voulait véritablement au départ, mais qui continuait, néanmoins, de composer la fondamentale de leur vie.

- « Le journaliste visionnaire, je n'aimais pas beaucoup la notion de critique d'art, avait la vocation de détecter, de signaler, voire même de révéler l'œuvre au public ».
- « Encore fallait-il que celle-ci fût aboutie, n'est-ce pas, Arturio ? ».
- « Tu veux parler de la capacité que j'ai à anticiper sur l'événement ? ».
- « Précisément, capacité qui t'a bien souvent amené à fabuler sur ce qui tu étais et souffrir de ce que tu n'étais pas encore ».

L'ego transparaissait très fort dans chaque création, et l'ego ne faisait pas rêver à moins que, vidé totalement de sa substance infatuée aux revers pénibles, désincarné et comme libéré de son « moi » par trop envahissant, le créateur ne se mette au service de l'humanité, accédant lui-même à une sorte de sur-moi très fort, dénué d'amour propre et de censure. Une âme libre peut-être. Les termes que j'employais ne me semblaient pas très précis. Je me sentais gauche à tenter d'expliquer ce phénomène qui consistait à passer au-delà, et transcender ses propres limites. Cette étape aurait constitué une phase où l'âme, dégagée de ses entraves égotistes qui la clouaient au sol, s'envolait et se libérait, et, se faisant, devenait capable de libérer les autres. La substance ainsi créée (musique, peinture, poésie, danse, etc...), « animée », en osmose avec le divin, et fruit d'une énigmatique et magique inspiration, était pétrie d'âme. L'artiste, en transe, se trouvait alors réduit à une sorte de cerveau vide traversé par des forces obscures et occultes d'une puissance inouïe propre à le faire disparaître. Dieu se révélait dans chacune des alcôves de sa création. Mais, on ne voyait que trop rarement sa puissance infinie filtrer à travers la chair. Personnellement, ça me rendait morose de ne pas voir ça tout le temps, je veux parler de cette grande force émanant du divin, capable de balayer tous les stéréotypes et schémas rationnels de pensée d'une humanité convaincue de son contrôle sur l'univers, pour en livrer son essence, comme un nectar, de vie, absolu, sidérant et magistral.

- « Percevoir ce dont tu parles peut prendre toute une vie terrestre, et même, plusieurs passages. C'est l'apprentissage de la beauté. Maintenant que tu le tiens, Arturio, tire le fil ».

Cul en allemand

Mon amie Juliette courrait après la culture. Elle avait commencé par souffrir du manque de connaissance, ce que je pourrais traduire ici par le simple fait de ne pouvoir nommer la chose existante à l'extérieur de soi. Ça la faisait beaucoup souffrir de ne pas savoir. Elle refusait l'équivalence avec ce que je nommais : le sentir. Ça n'était pas qu'elle méprisait l'animalité des sens (elle s'appuyait sur eux pour apprendre), mais elle pensait que la culture était son meilleur passeport dans la vie. Je n'étais pas tout à fait d'accord sur ce point. Sa vue me semblait affreusement mondaine. Selon moi, sentir et savoir étaient deux notions complémentaires. Et puis, de même que l'aveugle « voyait » la toile, il y avait savoir et savoir, comme il y avait voir et voir. Ayant décrété assez jeune que je ne saurais jamais tout, j'avais privilégié le domaine des sens et ne m'étais servi de la culture que comme un sublime outil de jouissance subliminale. Peu m'importait de relier les fils entre eux, dans l'espace ou dans le temps, pourvu que je sois nourri de la pensée qui allait faire grandir mon âme, et continuerait son mûrissement à travers la mort. Que m'importait alors de savoir dire « cul » en allemand ? La curiosité du savoir vint plus tard. Quand je compris enfin l'importance de chaque être, et la grandeur de la création, mon respect devint si grave que je voulus l'embrasser toute entière. Tout compte fait, ça m'importait de savoir dire « cul » en allemand, même si la chose n'avait pas d'importance en soi. Toutefois, je persistais dans mon idée que le sentir était plus fort que le savoir dire.

- « Le cul ? ».
- « Pardon ? ».
- « Sentir (le cul) est plus fort que savoir dire ? ».
- « Très fin, bravo... ».
- « Allez, Arturo, ne fais pas ton prude, ça ne te va pas, surtout que tu as tout fait pour laisser planer l'ambiguïté du jeu de mots. Avoues ? ».
- « Ça se voit tant que ça quand je tente de faire de l'humour ? ».
- « Disons que je te connais bien, et te vois venir de loin. De plus, je ne suis pas sans savoir quelle est ta nouvelle résolution. C'était ton anniversaire, hier, et, chaque fois, tu prends une nouvelle disposition mentale pour t'aider à mieux vivre. Hier, tu as prié pour que dieu te donne de l'humour. Tu t'es dit que si tu ne prenais pas un peu de distance, tu allais t'asphyxier, tellement tes envies sont fortes et tournent à l'obsession bizarre ».
- « C'est exact, le rire me manque ».
- « Tu t'es promené dans le parc, seul, sous la pluie. Tu as léché les arbres à l'écorce lisse et mouillée, en te disant que tu leur roulais une pelle. Tu les as étreints en les suppliant de tenir bon (contre la pollution et la destruction massive des arbres par l'homme). Tu étais joyeux. Tu pensais à tous ces hommes qui ne respectent plus la nature quand c'est d'elle dont ils auraient actuellement le plus besoin. Tu as vu une colonie de corbeaux s'envoler au-dessus de ta tête et tu as souri à l'idée que tu te mettais toutes les superstitions du monde au cul. Tu as pensé que leur spectacle qu'ils t'offraient était juste beau, et tu leur a parlé tandis qu'ils s'envolaient, effrayés qu'ils étaient par l'approche de ton pas déterminé ».
- « Au Japon, on dit que la vue d'un corbeau est le signe annonciateur de la mort ».
- « C'est précisément ce genre d'histoires qui te font apprécier la culture ».
- « Précisément, l'immensité, et la diversité de toutes les cultures. C'est fascinant quand j'y pense ».
- « Tu t'es dit que tu te foutais pas mal de mourir, mais que c'était tout le contraire que tu voulais pour ta vie ».
- « J'étais heureux de voir que j'allais mieux, que je ne m'étais jamais senti si bien, en fait ».
- « La vie te faisait rire. Tu te disais comme ça, en pensant à tous les gens qui avaient oublié de te souhaiter ton anniversaire : « Pas un seul coup de fil, rien, pas même une pensée. C'est tellement énorme que je n'y crois pas ! », et tu t'es mis à rire en pensant à cette grande fête que tu avais donné l'an passé, à la même époque, pour ces mêmes amis. Qu'aucun d'entre eux

ne s'en souviennne n'était pas très important. Tu as chassé l'amertume de ta bouche tout en pensant que dieu te faisait un mauvais tour, ces farces hideuses dont lui seul a le secret. C'est à ce moment précis que tu lui as fait la requête pour apprendre à rire de tout ».

- « J'ai pensé que c'était mieux que de pleurer sur mon sort ».
- « Tu as pensé à Raphaëlle. Elle aimerait ça, le rire. Ca lui allait bien. Et puis, tu as pensé à tous les gens tristes du parc à qui tu adressais un sourire et qui ne répondaient pas, et tu t'es dit qu'il fallait trouver un moyen de les rendre mieux. Tu as dit : « J'écrirais une chanson sur les arbres. Le prochain album ne parlera que de nature et de rire ». Il t'a semblé, à ce moment-là, que sentir était plus important que savoir, mais qu'il te faudrait te renseigner sur les différentes variétés d'arbre. Tu ne pourrais pas écrire sans savoir ».
- « Mais, sans sentir, ce savoir serait sans saveur ».
- « Presque sans mémoire ».

Sentir, c'était se connecter à l'univers global et accessible à tous. L'univers du dedans, le soi devenant le principal terrain de jeu. Ainsi, la réalité qui vivait à l'extérieur de nous se posait comme le miroir, la réplique exacte de ce monde intérieur qui était le nôtre. Quand une œuvre nous impressionnait, et que nous acceptions de s'ouvrir à elle au point de nous laisser transporter par sa magie, il fallait bien comprendre que nous acceptions, du même coup, de nous laisser pénétrer par l'esprit délirant de l'artiste, surpris dans son délit d'intime transcendance des limites imposées par la chair. La véritable présence frissonnante de dieu nous apparaissait alors, sous ses dehors sensuels, animée d'un drôle de pouvoir de transmettre, et donc capable d'ordonner le changement intérieur, attendu de tous. Le sentir faisait le savoir. Les couleurs existaient avant même les traits. Les couleurs nous faisaient pressentir la forme. Je pressentais Raphaëlle avant même de savoir qu'elle existait véritablement pour moi en terme de contours. Je la connaissais de toujours, haute en couleurs, les miennes, en fait. Elle était la partie manquante de mon âme. Mais, Raphaëlle, c'était moi d'abord qui la faisait vivre et exister en moi. La force de mon esprit, mon appel de toujours, prompte à la faire apparaître, ferait le reste. Nous étions dans l'anti-chambre du bonheur. Il fallait d'abord vouloir, pour ensuite obtenir. C'était à l'être qu'il incombait de s'autodéterminer, tout en sachant que dieu avait la télécommande et qu'il pouvait arrêter le jeu ou en modifier les règles, à tout moment et comme ça lui chantait, et parfois même, de la façon la plus brutale qui soit. Faire confiance à Raphaëlle lui donnait toute latitude à être et vivre ce dont elle rêvait d'être et de vivre. Ainsi, je devais m'inscrire dans son rêve et combler tous ses fantasmes d'enfant de dieu qui rêve d'être Raphaëlle qui rêve sa vie. J'adorais, par dessus tout, l'harmonie que sa présence suscitait en moi. Sa voix dégageait parfois une telle tendresse, une telle sensualité, que je fondais littéralement. J'aimais l'idée de l'aimer, en fait, et ça me rendait bon.

- « Et drôle ! Ca alors ! Raconte ! ».
- « Je n'ai jamais eu la mémoire des bonnes blagues ».
- « Ca, je sais, à part celle des deux petits trous du cul au bord de l'océan... ».
- « Alors, j'en ai fait une... ».
- « Vas-y, je suis tout ouïe ».
- « D'accord, si tu insistes. Une fille-poisson se sent très déprimée. Elle va voir son médecin et lui explique son mal. « Pas glop, pas glop, pas glop... ». Le médecin lui répond (« Glop, glop, glop... »), qu'en effet il la trouve trop négative... ».
- « Ah ! Ah ! ».
- « Non, attends, c'est pas fini. Il lui dit que, pour aller mieux, elle devrait voir des gens, et vivre des expériences qui la fassent sortir d'elle-même. A une soirée, elle rencontre un poisson-gars qui s'intéresse à elle. Ils parlent ensemble : « Et glou, et glou, et glou... ». Elle prend du plaisir en sa présence. Elle lui sourit. Et tu sais comment le poisson-gars réussit à rouler une pelle à la fille-poisson ? ».
- « Non, mais dis-moi, je suis tout ouïe ».

- « En lui chantant : « Only glou... ».
- « Oh, Arturio, en t'entendant, par moment, je te sens vraiment traversé par le souffle divin. Tu es si drôle, si léger, par moment ! Tu me fais rire, vraiment ».
- « Elle est bonne, hein ? ».
- « Ah, ah ! Ca, tu peux le dire ! Ca t'est venu comment ? ».
- « Dans une soirée. J'ai rencontré quelqu'un, et ça m'a fait penser... ».
- « Mais, dis-moi, ne serais-tu pas en train de développer un karma immédiat ? ».
- « Penser juste après avoir rencontré quelqu'un ? ».
- « Non, ça arrive souvent, ça, et c'est d'ailleurs très sain de sortir. On voit des choses qui font que notre regard n'est plus jamais le même. Mais, par karma immédiat, je veux dire que, dès que tu pries, tu es exaucé en un minimum de temps ».
- « Ben, si on en croit Raphaëlle... ».
- « Arrête avec ça. Tu as encore trop de nuages dans ton ciel. Ecoute, j'en ai une bonne pour toi, Sara me l'a racontée. Tu sais pourquoi les poules n'ont pas de seins ? ».
- « A cause des poussins ? ».
- « Non, mais c'était phonétiquement bien vu. Parce que les coqs n'ont pas de mains ».
- « Ah ! ».
- « Il n'y a que Sara qui puisse laisser une empreinte aussi forte dans ton continuum de blagues ».
- « Ah ! Sara ! Ah ! ».

L'amour, l'après-midi

Plus j'avais dans l'aventure introspective, plus Raphaëlle m'apparaissait sous différentes formes à l'extérieur. La réalité déclinait sa présence en divers lieux, et diverses personnes. C'en était troublant. Son prénom, rendu obsessionnel, devenait omniprésent, jusqu'aux initiales divines que dieu lui avait prêtées pour que mon rêve à moi soit le plus beau rêve qu'il ait été pour moi de vivre : RL. Peu à peu, elle devenait la clef de l'univers, l'ange par lequel tout arrivait. Airelle. Air-elle. Raphaëlle Lenfante. Dieu me la rendait plus réelle chaque jour par ce genre d'artifices.

- « Aujourd'hui, le père du petit ramoneur s'appelait Raphaël. C'est ce genre de choses dont tu veux parler ? ».
- « Oui, mais pas seulement ».

Je me souvins, par exemple, que ma première amante portait son nom. Nous nous étions traités d'immondes abjects avant de tomber dans les bras l'un de l'autre. Il est des parades amoureuses plus ou moins incongrues, j'en conviens. Et je ne m'attendais certainement pas à perdre mon pucelage dans de telles circonstances. Tout de même, ce hasard des prénoms continuait de me fasciner. Il y avait comme un fil invisible qui m'avait conduit jusqu'à la présente Raphaëlle, même si je me doutais bien qu'avec elle, il devait s'agir à présent d'une autre sorte de dépucelage. Ces coïncidences étranges étaient-elles une raison suffisante pour l'aimer ? Certainement pas. Mais, ça se passait comme ça. Sitôt avais-je prononcé son nom en secret qu'une sorte de miracle bizarre apparaissait : le téléphone sonnait, un rayon de lumière inondait la pièce obscure, ou bien encore, elle m'apparaissait en rêve et s'adressait à moi en me disant : « Tu es mon Valentin ». Ces troubles coïncidences hantaient ma vie. Le contraire devait bien se produire aussi, pour elle. Arturio Maurizio. AM. L'Italie. Ame. Art, tu ris haut. L'amour, l'après-midi. Ce genre de choses...

On m'avait expliqué dans le train où nous étions tous, je veux dire, les gens de la radio et moi-même, qu'il s'agissait d'un cheminement initiatique qu'ils nommaient : « le parcours du lâcher

prise ». Vingt fois, on m'avait posé le piège de l'attachement, et vingt fois, j'étais tombé dedans comme un bleu. Un parcours initiatique supposait qu'il y aient des épreuves, des obstacles à contourner ou maîtriser, pour sortir sain et sauf, plus fort, comme grandi, des ténèbres ou du danger. La souffrance reculait à chaque victoire du cœur sur la peur. Et comme il me fallait du courage pour achever de la séduire et gagner son amour pour toujours ! Elle était mon Saint Graal. Quand j'entendais le son cristallin de sa voix, une symphonie de cloches explosaient parfois dans ma tête. C'était comme de recevoir et partager une énergie extraordinaire. Elle appelait ça : « la base de vie », être ensemble et s'aimer tous. C'était seulement après avoir atteint cet ultime objectif que nous allions pouvoir aller nous rouler dans l'herbe, je veux dire : tous les deux, elle et moi, ensemble. C'était à peu près ça, l'image : défendre l'intelligence et le plaisir qui nous unifiaient les uns aux autres en une seule pensée et en un seul corps. Il était impossible de ne plus rechercher tel raffinement après y avoir goûté, ne serait-ce qu'une seule fois dans sa vie. Et la jouissance était bien au-delà de ce que pouvaient offrir les divertissements tapageurs de la grande matrice un peu creuse et superficielle de la « consommation » facile. Je n'aimais pas les polémiques, mais il me semblait important de souligner ce point. Le plaisir passait par un ravissement de l'âme, qui n'avait rien à voir avec la médiocrité, à savoir la chose qui ne s'attachait pas à révéler notre petite lumière intérieure, et ravir notre cœur dans l'allégresse. J'étais stupéfait de l'immense pouvoir médiumnique que semblaient posséder certains anges. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle je les nommais ainsi, la capacité qu'ils avaient de lire en moi, de faire écho à ma propre vie, comme si j'avais été un putain de livre ouvert, me subjuguait. Evidemment, quel quidam averti n'aurait souhaité devenir comme eux ? J'étais réellement fasciné par l'énergie qu'ils irradiaient. Ça me les rendait plus proches, un peu comme s'ils faisaient partie de moi, de mon monde intérieur. Au fond, ils étaient si présents par la pensée que j'allais parfois jusqu'à me demander si leur présence effective, de chair et d'os, était bien nécessaire, leur vocation étant de m'initier, et me faire précisément accéder à leur sphère céleste. Ils étaient les sirènes que je suivais jusqu'à la perdition complète de mon âme. Aimer Raphaëlle sous-tendait d'aimer tous les autres, tendrement, toutes et tous. La tâche était énorme. Mon cœur s'ouvrait et ça faisait ça : c'était comme si Marie avait décidé de changer la couleur de ses cheveux. La rousse se changeait en blonde, la blonde en brune, mais la fille restait Marie tout du long. Et ainsi de suite. Une première femme était venue à moi, puis une deuxième, et là, sous un linge qui couvrait le haut de son visage, une troisième femme dormait, paisible. Sa bouche, joliment dessinée, était ouverte. « Laurence, c'est toi ? ». Mais, je me trompais toujours dans le prénom des filles et je me réveillais. Confus.

Une terre où il n'y a plus rien

Au fond, c'était simple. Raphaëlle me faisait entrevoir le paradis. Un peu comme une bonne douche bien chaude pour le corps transi de froid. Le voyage était à la fois agréable et vertigineux. Elle m'emmenait vraiment loin. Dans une terre vide et d'éternité, où il n'y avait ni clause, ni interdit d'aucune sorte.

- « Dis-le : une terre où il n'y a plus rien ».
- « Une terre où il n'y a plus rien ».

Tout était harmonieux et permis pour les petits minots de dieu que nous étions, y compris l'absence de règles. Plus de bien, plus de mal. Aucune convention, ni rationalité, n'étaient de mise ici. Il y avait ce savoir instinctif auquel nous pouvions tous accéder à condition d'aimer. Les aimer tous revenait à l'aimer elle. Elle n'apparaîtrait jamais sans cela. Et l'aimer elle signifiait tout bonnement la rendre libre. C'était ainsi qu'on nommait, et reconnaissait, entre mille, le véritable amour. Celui-ci se jouait des convenances. A ce moment de ma vie, j'aurais vraiment fait

n'importe quoi pour cette femme, mais ça n'était pas dans l'ordre des choses. Le plan de dieu ne supposait pas que l'on fasse n'importe quoi pour l'être aimé. De même qu'on cueillait le fruit quand il était mûr, c'était lui qui décidait pour nous de savoir quand nous l'étions. Il se trouve que le nôtre était encore vert. Je n'arrivais pas à m'habituer à la précarité de cette situation, mon manque de finitude me rendait dingue, en même temps, je n'avais plus qu'à me laisser aller. L'idée que ce soit elle qui vienne à moi me plaisait, mais j'étais bien trop impatient pour l'attendre sans rien faire. En conséquence, je m'évertuais, en pensée, en rêve, à la rendre réelle et aimante. Je me tendais vers un but, mais me tendre me le rendait précisément inaccessible. L'image rêvée, pourtant si proche, se trouvait projetée toujours plus loin. Sans que je le sache et tout en le sachant, mon manque de foi faisait tout mon malheur. Je baignais dans les eaux troubles et sombres de ce paradoxe récurrent. Pourtant, dans le royaume où m'emmenait mon imagination remplie d'elle, ni le temps, ni la distance n'avaient de valeur. Seules importaient la maturité et la confiance. Il me le disait, lui, mais je ne l'entendais qu'à moitié.

- « Arturio, ça ne sert pas à grand chose que tu cours. Tu ne la verras pas plus vite pour autant. Au contraire, laisse-toi porter par le vent, et elle viendra d'elle-même, et te fera découvrir quelques unes de ses bottes secrètes, les meilleures. Elle te dira des choses comme : « Je suis là pour vous faire jouir, vous savez ? ». Tu te sentiras beaucoup mieux à ce moment-là... ».
- « Sans doute, mais, que faire de ce corps en l'attendant ? Comment gérer cette solitude et l'éloignement d'avec ce superbe être aimé, don de dieu ? ».
- « Enrhubé, Arturio ? ».
- « Ah ! Ah !... »
- « Ca n'est qu'un début, mais je t'en prie, continue ».
- « Et bien, sans elle, il me semble que rien n'a de sens... ».
- « Mais, elle est avec toi, puisqu'elle est en toi, l'allégorie de ta réunification secrète... ».
- « J'aime bien quand tu me parles, mais, des fois, ça me paraît abstrait... Abscons... Abstrus... ».
- « Oui, absolument abscons, j'en conviens... ».
- « C'est sensé être drôle ? ».
- « Je fais des tentatives. Tu peux me relire si tu veux ».
- « L'allégorie de ma réunification secrète... ».
- « Je vais te parler le langage clair que tu aimes : le chasseur, dans le désert, sait être patient, et puis un jour, hop ! ».
- « Hop ? ».
- « Hop ! On appelle cela l'espérance ».
- « La baiser ? ».
- « Oui, si tu veux, la baiser. Laisse venir ».

Tous mes copains étaient sur le point de partir. Aucun ne semblait heureux à l'idée que je les raccompagne. Je me sentais déçu, comme à chaque fois que je recevais chez moi, et que des vagues de contrariété traversaient les expressions et les fronts placides de mes amis. Quand ils étaient dans le refus. Quand quelque chose manquait. Quand quelque chose n'était pas à sa place. Quand je me retrouvais seul, peut-être... C'est après qu'ils soient tous partis qu'elle est apparue. Les anges font toujours cela. Ils viennent quand on n'y croit plus. Ils sont la dernière chance, la seule, celle qu'on attendait sans plus y croire. Nous nous enlaçâmes. Son prénom n'était pas important. Je la reconnaissais. Son physique m'avait excité par le passé. Avant Rachel, avant Raphaëlle et Limours... Antérieur, comme on dit. Nous étions à même le sol. L'on s'embrassait. Une femme blonde vint embrasser la femme superbe que je tenais dans mes bras, me jeta un œil clair et entendu, et repartit aussitôt, me laissant seul avec sa beauté. C'était sûr qu'elle l'aimait. C'était d'ailleurs la preuve irréfutable qu'elle nous aimait tous les deux, selon l'adage qu'aimer,

c'était rendre libre. Elle, cette femme, faisait d'une pierre deux coups, me faisant comprendre que cette étreinte-là était nécessaire à ce carrefour précis de nos trois vies, et que je n'avais aucune raison de m'en sentir coupable.

C'était donner foi à chaque instant

Il y avait moins de monde là-haut. Disons, moins de monde qu'en bas, mais tout de même, je trouvais qu'ils étaient finalement assez nombreux, ceux à voir ou à toucher juste. A taper dans le mille, comme on dit. La règle, quand on jouait ensemble, était de ne jamais s'ennuyer. L'ennui, c'était bon quand on était seul, seulement, la solitude et l'ennui étaient intimement liés. L'un découlait souvent de l'autre. Il y avait des exceptions à cela, cependant. On pouvait, par exemple, aimer être dans la solitude, et la rechercher pour mieux s'y retrouver. Le sage pensait ainsi. La solitude était nécessaire pour se construire. C'était cyclique, et cela s'exprimait comme un besoin fondamental de se ressourcer en soi-même. A cette époque, cependant, les choses ne m'apparaissaient pas aussi clairement qu'aujourd'hui en terme de mécanismes comportementaux responsables de certains conditionnements et états de fait. Mais, c'était facile à saisir pourtant. L'ennui n'attirait personne, et il ne fallait pas compter sur l'autre pour se désennuyer. Ca n'était tout simplement pas son rôle, à l'autre. J'appréciais la logique implacable du raisonnement. Comment, en effet, générer une joie de vivre durable à deux, si l'on s'ennuyait quand on était seul ? Même si l'idée me contrariait, je la comprenais, ou, du moins, m'en accommodais du mieux que je pouvais. En conséquence, je pris la ferme résolution de m'efforcer de vivre ma solitude avec dignité, ce qui signifiait, en d'autres termes, donner foi à chaque instant.

Ils étaient finalement nombreux les idéalistes, humanistes qui disaient ne pas sentir d'appartenance avec la corruption de l'époque moderne, qui parlaient d'âge d'or, et évoquaient la nostalgie d'un temps qui n'avait peut-être jamais existé. Ca me rassurait de les savoir là, dans cette pensée, en même temps, je continuais de me sentir profondément déraciné, chercheur d'infini. J'avais dû mater mon orgueil, comme tout le monde, et derrière ce montre embarrassant et fantomatique du mépris, j'avais vu se masser toutes les angoisses de celui qui souffre d'être mal aimé. L'équation, étrange, apparaissait. Celui qui aimait et se sentait aimé en profondeur n'avait pas besoin d'esbroufe. Il n'avait que faire du mensonge et des pis-aller de la haine, ni même de se sentir aimé. Encore fallait-il avoir une bonne définition de ce qu'était l'amour, et l'amour n'était pas l'attente, mais l'action, dérivée de cette détermination mentale spéciale à être et se rendre bon pour l'autre. Bon comme du bon pain. D'abord venait la conscience, mère de l'intention, qui engendrait l'action ou l'événement libérateurs. On allait changer le mal en bien. Le mal-aimé deviendrait le bien-aimé. A ce jeu-là, je sentais que dieu se délectait.

J'avais livré une lutte sans merci contre mes démons. J'avais vu mon orgueil, et l'avais assimilé à la cause de mon malheur. La victoire véritable se trouvait précisément dans l'autre, et le plaisir qu'on avait à être en sa présence. Le plaisir était l'indicateur précieux de la voie. Quand on éprouvait du plaisir, et donc de la joie, on était nécessairement dans l'amour. Et quand on était seul, et qu'on éprouvait cette plénitude-là, c'était qu'on était passé dans l'autre. L'échange s'était produit à l'extérieur du corps. C'était avec peine que je tentais d'articuler ces pensées, sentant toujours plus que je ne savais. Pourtant, tout était intimement enchaîné à ma vocation d'artiste. L'art me nourrissait en ce qu'il permettait ce précieux échange d'énergies avec l'autre. Si je mettais toute mon âme, et tout l'amour que je portais à Raphaëlle, dans une œuvre nommée, alors, cette œuvre-là devenait intrinsèquement belle, et parlait à tous intimement, comme le secret de la tendresse infinie qu'on éprouve pour l'être aimé, même virtuel. La matière, ainsi créée, allait remuer des choses profondes qui rendraient le monde meilleur et aideraient l'âme à naître. Cependant, mes frères et sœurs, fous, comme moi, brûlés, et arrivés au terme des épreuves

dangereuses du lâcher prise, me manquaient. Dans mon excès d'humilité, je me dépréciais, me sentant indigne d'eux. Qu'avais-je fait de plus, en effet, durant ma pauvre existence, que me lamenter, me languir, et trouver les moyens les moins pénibles pour passer le temps ? Insensé que j'avais été de penser, pendant un temps certain, que c'était moi qui mettait mes anges au défi ! Je n'avais pas vu à quel point dieu m'aimait pour tester ainsi mon courage et ma vaillance, dans ces énigmes qu'il n'avait de cesse de m'envoyer, où je devais me montrer fort, savoir sans savoir, agir sans penser et aller. Tout exigeait une concentration folle, un mot que l'ego n'aimait pas beaucoup.

- « Folle ? ».
- « Concentration. Méditation. Contemplation. Calme. Sérénité. Confiance... ».
- « Pas étonnant ce que tu me dis. L'ego n'aime rien ».

Une fois, Louis m'avait remplacé au pied levé dans l'orchestre. Je ne pouvais tout simplement pas me déplacer. Quelque chose de plus important me retenait ailleurs, exigeant ma présence. Je ne me souviens plus très bien de la raison effective, mais ce détail est, d'ailleurs, sans importance puisque Louis avait accepté le défi, et c'était extraordinaire à voir la façon dont il avait tiré parti du minimalisme de son jeu. La foule était béate devant l'évidence et la simplicité de son adaptation. « La gloire est ailleurs », avait-il dit plus tard, comme pour justifier son exploit. La gloire de Louis résidait précisément dans le courage qu'il avait eu de me remplacer au pied levé, sans savoir s'il allait savoir. Il n'avait fait qu'honorer son amitié pour moi. Son raisonnement était limpide. Dieu lui avait donné ce dont il avait besoin pour remplir son double engagement : son amour de moi et des gens présents dans la salle. Il n'avait plus eu peur et s'était mis « en pilotage automatique », pour reprendre sa propre expression. Dieu l'avait traversé de ses énergies secrètes, et Louis n'avait pas du tout cherché à interférer dans le processus de transmission. Sa confiance était totale et c'est pourquoi le public l'avait aimé tout de suite. L'authenticité était plus forte que l'esbroufe de la frime.

La peur en face

- « Arturio, as-tu déjà vu la peur en face ? ».
- « Oui, ce soir, je l'ai vue. Les symptômes ont commencé vers 16h00 ».
- « Quels symptômes ? ».
- « Ceux de la conscience pas claire. La diarrhée, le mélange de somnolence et de lassitude, la hantise d'avancer, l'impossibilité de reculer. Le plaisir mêlé de crainte. Mes pas m'ont menés là-bas, sans que je ne sache trop comment. Le besoin de me vider tous les quarts d'heure. Un début de crise hémorroïdale... ».
- « Et pourquoi tout ce cinéma, Arturio ? ».
- « J'allais voir Rachel ».
- « Rachel ? Excuse-moi, mais je croyais que c'était Raphaëlle qui te faisait des trucs... ».
- « Rachel et Raphaëlle sont très mélangées. Rachel est le personnage onirique que j'ai senti arriver en premier. Raphaëlle est la personne réelle, celle qui m'aimera quand je serai prêt à l'aimer. J'étais tellement déconcerté au début, que je confondais tout ».
- « Mais, quand tu dis que tu allais voir Rachel, tu veux dire que tu allais rendre visite à ton amour rêvé ? ».
- « Je n'étais sûr de rien. Tout ce que je sentais, c'était que quelque chose m'échappait, et que la rencontre magique ne se ferait sans doute pas de cette façon. C'est pourquoi j'ai préféré dire Rachel ».
- « Ce quelque chose qui semblait t'échapper était-il précisément Raphaëlle, la réelle ? ».

- « La rêvée, la réelle, c'était pareil. J'étais confus, je ne savais plus, tout en sachant, et l'idée m'horrifiait : je n'étais pas prêt ».
- « Tu courrais trop vite, c'est un fait ».
- « Je compris, mais, bien plus tard, qu'il s'agissait d'un enseignement sur la peur. Je fis l'expérience de l'effroi. J'aurais eu le trac de toute façon, même si elle avait été là, même si je n'avais pas fait toutes ces choses avec toutes les autres femmes. J'aurais eu peur.... C'est bizarre à avouer, mais cet amour-là m'impressionne au plus profond de mon âme. C'est dieu qui me l'envoie, tu comprends ?, l'amour éternel que j'attends depuis toujours... ».
- « Oui, je comprends ».
- « Alors, je sentis que j'avais fait n'importe quoi, mais que c'était la voie, ça aussi, de se tromper, de faire n'importe quoi pour faire apparaître l'être aimé. Je me languissais. Je me trouvais mal. C'était l'été. J'étais tout seul. On m'avait dit qu'il fallait agir, vivre et ne plus rêver. J'avais donc mis en branle une politique d'action plutôt musclée ».
- « T'avais peut-être trop tiré sur la corde ? ».
- « Tu veux parler de mon agitation artistique, la peinture, la musique, tout ça ? ».
- « Non, pas seulement. Je t'ai entendu l'appeler, l'âme sœur. « Oh, mon amour, ma chérie, mon ange, ma bien-aimée, ma vérité, ma moitié, ma vie ! ». Tu voulais la voir partout. Elle était devenue ton obsession numéro un, insensé que tu étais... ».
- « Il faut bien comprendre, c'était nouveau. J'avais pris conscience que peut-être c'était possible. Elle était là, quelque part, qui m'attendait, comme je l'avais imaginée. En bien pire, parce que, moi, je ne connaissais rien aux règles du jeu qui nous liait... ».
- « Et c'est précisément le peut-être qui te foutait dedans ».
- « Oui, j'ai honte ».
- « Faut pas, Arturio. Tu n'as fait que chercher, et il paraît plus valeureux d'aller vers que de se résigner à ne pas aller... ».
- « Si, j'ai honte, parce que je me suis laissé tenté ».
- « Limours ? ».
- « Limours et toutes les autres, avant, après ».
- « Parle au présent, s'il te plaît, inutile de revenir sur le passé, et tu ne sais pas grand chose du futur, alors... ».
- « Ce soir-là, elle n'est pas venue, ou plutôt si, je devrais dire, elle était sûrement là, mais je ne l'ai pas vue, et, de toute façon, et très honnêtement, je me sentais si mal que je n'ai pas regardé autour de moi. A vrai dire, ma culpabilité était telle que je n'osais plus regarder qui ce fût dans les yeux ».
- « Ecoute, ça t'est sûrement très douloureux, mais n'en fais pas un plat ».
- « Toute la nuit, je lui ai demandée de me pardonner mon inconstance. Ce matin, je voulais rester là, à la serrer fort en pensée contre moi. Je ne voulais plus quitter le lit pour ne plus la quitter elle. Jamais ».
- « Ecoute, Arturio, ma question est cruciale : es-tu sûr de toi ? Je veux dire, est-ce elle, Raphaëlle, tu en es sûr ? ».
- « Oui, absolument certain, d'où la force de mon repentir. Je fis serment de ne plus jamais dévier. Je me sentis bizarre, comme convalescent. J'avais tant besoin de purifier mes intentions. La séduction qu'exerçait les autres femmes sur moi me faisait peur ».
- « J'espère que tu n'es pas pressé de mettre tes plans à exécution, parce que, crois-moi, Arturio, il y a pleins de jolies filles sur terre... ».
- « Oui, sans doute, je n'en doute pas, mais cependant, il n'y en a qu'une que je dois aimer parfaitement, et la perfection exige tout de soi, le meilleur de soi. Et, il ne devrait y avoir aucune sorte d'ombre au tableau quand ce soleil-là resplendit dans le ciel de la conscience ».
- « Arturio, si je peux me permettre, je te trouve trop dur envers toi-même. Tu devrais t'alléger. Tout n'est pas si grave. Tes erreurs font partie de ton cheminement, tu le disais tout à l'heure.

Il est évident que cette quête de l'autre t'a mené vers le Monde. Je t'observe et je vois bien que tu es plus heureux depuis quelque temps, presque moins sauvage, avec une envie plus forte de communiquer, et ça, c'est très nouveau. Tu t'effaces de plus en plus aussi, et tu écoutes davantage les secrets du monde. Tes discours sont plus cohérents. Et j'aime bien te voir ainsi ».

- « Malheureusement, il semble que ça ne soit jamais suffisant... ».
- « Si seulement tu arrêtais de te déprécier... ».
- « C'est le lot de celui qui doute... ».
- « De celui qui n'aime pas assez, mon frère... Non, vraiment, si c'était en mon pouvoir, j'aimerais sincèrement t'aider à voir plus clair en toi. Tu dois réaliser les qualités que tu possèdes. Tu ne te rends même pas compte de la chance que tu as d'être dans la peau d'Arturio. On ne peut que t'aimer. L'amour unique, que tu recherches, n'est que le fruit de ta capacité à aimer et appeler l'amour véritable. Bientôt, j'en suis certain, tu vas la rencontrer et tu n'auras plus peur. Tu verras ».
- « J'ai peine à le croire ».
- « Il te suffit de penser à ça : comme ça doit être divin de passer des moments avec elle ! ».
- « Justement, j'en crève et ça me paralyse ».
- « Le moment viendra, Arturio. Ne t'inquiète pas pour ça. Le moment viendra où tu seras léger. Tu souriras à chaque instant de la vie. La bonté embrassera ton cœur. Tu verras, ce sera magnifique. Il n'y a pas de mots pour le dire ».

L'histoire qui m'avait poussé à tromper Raphaëlle

L'autre avait raison. J'étais plus ouvert, plus en harmonie avec les mondes intérieur et extérieur qu'avant, et même plus heureux. L'ennui persistait quelque peu cependant. Ça n'était pas si facile à combler ces journées vides où je devais me définir dans l'action et les diverses sphères contractées par la matière environnante. Personne ne me prenait jamais par la main pour me dire ce qu'il fallait faire. Seulement, à un point donné du parcours, j'avais éprouvé le besoin d'acheminer mes pensées vers l'amour et le plaisir, en résultante de quoi, j'avais beaucoup embrassé et m'étais perdu dans la multitude des autres. Je refis l'histoire qui m'avait poussé à tromper Raphaëlle, dans le but avoué et non-avoué de l'oublier tout à fait.

Tout était né d'une danse. Oui, et d'une démonstration d'intérêt. Le charme avait agi dans les deux sens. La vie ne m'avait pas habitué à tant d'abondance. C'était nouveau, et ça me plaisait. Cette fille m'avait excité. Et je mentirais si je refusais d'admettre que cette incursion du désir dans le réel, même à l'état de suggestion, m'avait changé les idées. L'obsession que j'avais de Raphaëlle me semblait moins envahissante, justement sur la base que la terre était pleine de belles filles, et que la vie ne se bornait pas à ce rêve hypothétique de l'autre que j'attendais et qui ne venait jamais. Mais, la dispersion m'avait fait du mal. Je m'en rendais compte à présent que le processus de réunification était en marche. Je soufflais : oui, je le reconnaissais, j'avais souffert dans la perte de l'autre. J'avais laissé faire, et je réalisais : « C'est pervers, ces mécanismes ». Depuis que j'avais capitulé et reconnu ma faute, le monde m'avait semblé plus doux, la présence de Raphaëlle bonifiant tout. Et trouver l'erreur en moi permettait que je développe plus de compassion, donc de compréhension, à l'égard de l'erreur elle-même, quand je la voyais projetée en grand sur l'écran du monde.

La chanteuse était descendue de l'affiche, l'interprète sacrée, l'intouchable égérie. Du coup, ça la rendait plus accessible, plus humaine. Je pouvais la croiser sur la chaussée, lui dire bonjour et combien j'admirais son travail, embrassant l'ensemble de sa carrière d'artiste chevronnée. Naturelle à faire pâlir tous les pingouins de service et les bourgeoises pintades des hauts quartiers,

elle me souriait, fidèle à elle-même, irradiant de l'intérieur, et se montrait très ouverte à moi. Nos chemins allaient fatalement se croiser. Là encore, l'attente était inutile. C'était elle qui viendrait à ma rencontre. Je n'aurai qu'à saisir ma chance en temps voulu.

Je marchais dans la tête de dieu

Mes réflexions allaient dans le sens de la quiétude. J'en avais assez de me suicider. Et puis, la réalité commençait à m'apparaître de façon quelque peu différente. Quelque chose n'allait pas dans ce décor et dans la perception que j'en avais. Ça clochait, comme on dit : parfois, quand je marchais dans la rue, il me semblait que je marchais dans la tête de dieu. C'était la seule façon que j'avais eue de rationaliser l'étrangeté que j'éprouvais alors. Tout devenait harmonieux dans le cas où moi, fils de dieu, j'allais dans le sens où dieu avait souhaité que j'aie. J'épousais ses voies, veillais à maintenir (pour ne pas dire trouver) l'équilibre (pour ne pas dire l'harmonie) entre conscient et inconscient, et suivais les enseignements que ses anges me transmettaient à travers la matière, les gens, les rêves, les événements qui venaient à moi. Tout devenait magique en sa présence, à condition que je développasse ma véritable nature, ma fondamentale, ma divine, celle de l'amour de la vie sans la peur de la vie. Des masques vénitiens tombaient pour découvrir les visages attendus de l'amour. Les anges protecteurs étaient derrière, déclinant la liste exhaustive de leurs prénoms. Ils l'étaient depuis le début, en fait, et particulièrement dans les moments où je m'étais senti effroyablement seul, les larmes du désespoir m'ayant jusqu'alors empêché de comprendre à quel point ils étaient présents dans la tourmente qui m'engloutissait. Mais, ils ne pouvaient, hélas, rien pour moi. Je n'étais pas en état de recevoir l'action, le geste ou la tendresse compensatoires dans le réel. La précarité de ma condition, en d'autres termes, ma souffrance, rendue, au fil du temps, de plus en plus intolérable, me poussèrent alors à comprendre, défaire les liens, me délester du fardeau trop lourd de mes frustrations, aller de l'avant pour trouver la lumière et la chaleur de la fraternité. L'apprentissage était douloureux, la peur, paralysante. La lutte était intérieure, moi seul avait la clef du grand manoir qui me servait de maison. Eux, les anges, me voyant souffrir, et ayant confiance en moi, ne pouvaient être que dans la suggestion d'une pensée qui allait me libérer de l'effroi. Il était possible d'entrer dans le rêve, la démarche tranquille et assurée. Ils me le montraient à la façon qu'ils avaient d'être libres dans le propos, le geste ou la pensée. L'éden existait bel et bien, même si la vision que j'en avais était partielle. « Un jour, me disais-je, je verrais de mes deux yeux ». Il me restait, en effet, tant de choses à apprendre. Ça me faisait moins mal de le voir à présent. C'était à ce genre de détails que je comprenais que j'avancerais rapidement : la souffrance s'estompait à mesure que mon orgueil capitulait, me faisant accepter l'idée de ma non-finitude. Il paraissait normal que j'en fusse là. Considérant ma difficulté à être, et les ravages de mon esprit oscillant, toute situation contraire à celle où je me trouvais m'eut semblé finalement incongrue. En dépit de mon incertitude existentielle, je savais aussi que m'unifier en dieu dans Raphaëlle évitait la dispersion de mon âme, et, par conséquent, toute division de la force d'amour en mon cœur. Je ne devais jamais dévier de ma route. C'était le deal. Chaque fois, je risquais gros, très gros même.

Les mots d'Angélique me revenaient en mémoire. Sur le moment, son propos m'avait paru sibyllin. « La communauté, si tu veux, ok, mais ça n'est pas bon... ». Elle faisait référence à l'option multi-partenariat, qui consistait à poser des équivalences entre tous les êtres, et imaginer qu'en aimer plusieurs à la fois revenait à en aimer un seul.

- « Excuse-moi, mais ce concept du partenaire multiple me paraît fâcheux, voire même complètement foireux ».
- « Il l'était aussi pour moi, mais je devais explorer toutes les pistes, considérer toutes les hypothèses pour ne plus jamais laisser la place au doute. En conséquence, je nageais dans les

eaux troubles de la confusion. Ces zones-là, je le sentais, étaient dangereuses, mais il fallait que je sache, que je sois sûr, alors je continuais d'investiguer, quitte à me perdre ».

- « J'imagine que ça s'est véritablement passé, tu t'es vraiment perdu ? ».
- « Plus tard, oui, c'est effectivement arrivé, comme un mal nécessaire, l'un de ces enseignements immondes que l'on réserve à l'initié pour le faire passer dans la loge supérieure ».
- « Mais, dis-moi, Arturo, qui dit loge dit construction ! C'était quoi ton œuvre au juste ? ».
- « Trouver les clefs ».
- « Quelles clefs ? ».
- « Les miennes, celles de mon éden perdu personnel intérieur, et dire au monde que nous pouvions tous, ici-bas, parvenir à des états semblables de félicité permanente, à la seule condition d'aimer ».
- « C'est tout ? ».
- « D'aimer en bas et d'aimer en haut ».
- « Ca paraît simple, dit comme ça ».

Simple, ça l'était sûrement, mais ma tête était encore trop lourde de complications. Une fois, quittant la grande plage de sable bordant l'océan Atlantique, j'avais plané au-dessus d'une mer turquoise, houleuse, et agitée, tracté dans les airs, par les ailes, aux armatures de bois, d'un gigantesque cerf-volant. Le losange rouge aux allures de jouet ancien que nous formions, lui et moi, flottait dans l'azur bleu du ciel. Tout m'avait semblé possible et magique alors. Une autre fois, voulant réitérer la performance et revisiter l'enchantement singulier qu'éprouve l'homme à voler, j'avais échoué. La raison de cette déconvenue était fort simple : je voulais emporter bien trop de choses avec moi et n'avais pas assez de bras pour tenir à la fois le losange, l'oreiller et la couverture. Me trouvant trop loin de la source, entravé des corps inertes qui m'en séparaient, l'aventure avait capoté. Je gardais les impressions de couleurs dans mon cœur rétinien.

Ainsi, si, en matière de vol, il était recommandé, pour des raisons évidentes de bon sens, de voyager léger, il semblait tout aussi naturel qu'il en fût de même en matière de relations amoureuses. C'était l'évidence même ce principe sage selon lequel l'harmonie reposait sur l'amour d'un seul. « J'aime Raphaëlle, et Raphaëlle m'aime. Notre amour est sacré, racé, puisque désiré par dieu lui-même. Il est très ancien. Il est éternel et incorruptible. Nos deux âmes ont déjà couché ensemble ». La puissance infinie de cet auguste lien faisait qu'il engendrait, pour les paires élues, l'amour de tous (les êtres), et de tout (l'univers de la création dans sa large plénitude), respectant ainsi les lois de l'ensemble et de l'unité. Selon la volonté suprême, nous ne formions qu'un seul corps, qui, dans la magistrale démonstration de sa palette infinie d'incarnations, n'était autre que dieu lui-même. Par conséquent, si les formes alentour n'existaient que grâce à la volonté du tout puissant, qui avait seul le pouvoir de les faire exister, ou disparaître, à sa guise, la réalité, telle que nous la connaissions, n'existait probablement que dans notre imagination, ou mieux, la sienne, sous forme de rêves d'une diversité folle, comme autant d'hallucinations émanant d'une infinité de vies humaines et animales. Considérer l'univers, la terre, les mers, les planètes, les étoiles et l'ensemble des galaxies, la richesse délirante de cette création, la vie dans tous ses états, permettait éventuellement d'appréhender la toute puissance de dieu, sa capacité à écrire la plus grande histoire de dingues jamais imaginée. Comment ne pas se sentir ravi et ébaubi devant pareil chef d'œuvre ? Et n'y avait-il que le poète pour s'émouvoir de la fleur ? La croyance extraordinaire que je fondais en homme m'en faisait douter. Aimer préservait des dangers de la destruction et de la souffrance. Sans doute, tourner son imagination vers le plaisir et la beauté, que seul l'amour était capable de révéler, permettait-il effectivement d'atteindre le plaisir et la beauté. Dans tous les cas, c'était dieu qui voulait, lui qui avait décidé pour nous. On pouvait même aller, j'en étais sûr, jusqu'à parler de prédestination (sans quoi les anges n'auraient jamais pu lire aussi bien dans ma destinée et le rôle qu'ils avaient à y jouer). Ainsi, le dieu matrice, vivant en chaque être et chose,

amoureux de sa création, animait toute matière en ce monde. Atteindre le bonheur, c'était s'autoriser à le faire vivre en soi, comme un océan de vies, voire même, d'en tomber amoureux.

Ca n'était pas la schizophrénie

Ces pensées me traversaient parfois, comme des flashes. Ouvrir son cœur à l'autre, tout à fait, supposait d'avoir touché à l'essence de l'amour supérieur. J'étais dans cette recherche-là. J'appelais la grande force à agir en moi. Chaque porteur de ce cœur immense se reconnaissait au regard fou et brouillé qu'il posait sur tout, curieux de tout et de tous, désireux d'embrasser. Plus j'avancais dans l'ouverture de ce cœur extraordinaire, plus il me semblait que ma compréhension du monde touchait à l'universel. Je m'éloignais des ténèbres du doute. Elles lançaient, bien sûr, toujours leur ombre sur ma vie. L'hésitation, qui engendrait la division de tout, était insidieuse. Le sachant, je m'accrochais et tentais de corriger chaque pensée négative, débusquant le démon niché dans le jardin d'ombre et de lumière de ma conscience. Il devenait urgent de croire en ce que je faisais, et me placer ainsi dans l'unité de l'action, suivant le fil tenace et immuable de mon intuition, me dévouant tout entier à la belle et joyeuse quête de l'harmonie capable d'unifier les parties. C'était difficile à exprimer, et ça l'était de plus en plus. Non, ce que j'éprouvais était le contraire de la folie qui faisait la réalité se briser en mille morceaux, comme des éclats de verre, comme les victimes mutilées d'un accident funeste, agonisants dont il faudrait recoudre les membres pour effacer les relents infernaux d'une réalité qu'il était sans doute plus commode de transfigurer, ce que je faisais, peut-être, et puis d'ailleurs, peut-être pas tant que ça. Mais, ce que j'éprouvais n'était pas la schizophrénie, et ça, j'en étais sûr. Et, de toute façon, si cela aidait à mieux vivre et à faire mieux vivre, l'attitude en question n'avait rien d'une faute, ni d'une pathologie, mais constituait plutôt la méthode permettant de se débarrasser de toutes les membranes superflues du malheur pour percer la gangue, et atteindre le cœur du bonheur. J'allais sur le chemin de la vérité, qui n'était pas le théâtre que la réalité voulait bien offrir en guise de décor. Il y avait une sorte de monde parallèle, non-duel, auquel on accédait par un passage dérobé. On ne pouvait se limiter à ces notions de bien et de mal, de mort et de vie, d'amour et de haine, qui ne tenaient tout simplement pas debout sur le long terme pour qui cherchait la lumière véritable. Les forces duelles en présence étaient clairement trop vives (et le créateur bien trop bienveillant) pour qu'elles ne formassent le tout d'un décor illusoire à traverser comme un rideau de brume séparant réalité hard core et rêve d'un paradis secret libéré dans l'imagination des purs. De ce côté-ci du décor, seule la peur de l'inexistence et du non-fondé rationnel de l'utopie édénique rendait les choses confuses et inhumaines. Que le fou fût le sage, ou le sage, le fou, était question de point de vue, la subjectivité même.

- « On te prenait pour un fou ».
- « Tout en cherchant le sage ».
- « Tu fascinais par la force qui se dégageait de toi ».
- « Et je dérangeais pour les mêmes raisons ».
- « On ne t'aimait pas, on t'évitait. On disait qu'on avait autre chose à faire de mieux que d'être en ta présence ».
- « Pourtant, on venait me trouver quand tout allait mal ».
- « Mais, on te quittait quand tout allait bien ».
- « On me laissait pour fou à mes chimères ».
- « L'esprit des autres, comme le tien, oscillait comme un fou. On oubliait le sage dès que tout rentrait dans l'ordre dans le cadre préétabli du monde rationnel entendu de tous. On se vautrait très vite dans les anciens schémas destructeurs, et ça continuait comme ça jusqu'au jour où on se sentait de nouveau fou ».

- « Noir de rage, vert de jalousie, rouge de honte, bleu de froid... ».
- « Alors, on cherchait confusément la chaleur humaine qui ferait oublier le désert de la solitude. La parole apaisante, le geste tendre, la présence qui rassure et réchauffe faisaient fondre en larmes ».
- « C'était bon de sentir l'amour pénétrer son cœur ».
- « C'était comme une naissance. Tout devait mourir pour renaître ».
- « Ca sentait bon le bonheur ».
- « C'était le goût qu'avait la fraternité ».
- « Les frères, on les appelait les anges ».
- « Et les anges enseignaient l'art de s'oublier pour mieux se trouver ».
- « Et dans cette obscure logique, se trouver, c'était se perdre ».
- « Le christ avait une prostituée pour amie. Il aimait jusqu'au plus démuné. Celui-là touchait son cœur, au-delà des apparences, parce qu'il était vrai. Aujourd'hui, tu fus touché de voir que le mendiant avait un pantalon neuf ».
- « Je l'avais vu, il y a quelques mois, avec un trou béant à la place de son séant qui laissait voir jusqu'à ses cuisses ».
- « Et son slip en avait un autre à la place ordinairement réservé à l'anus ».
- « L'homme détruit et humilié sentait horriblement mauvais ».
- « Tu avais eu pitié de lui. Comme chaque fois, tu lui avais donné une pièce que tu avais calé dans sa main en lui demandant de prendre soin de lui. Dans la rue, tu avais senti une odeur bizarre autour de toi. Tu avais compris que c'était là son odeur imprégnée sur ta peau. Tu léchas tes doigts en faisant la prière que, par ce geste symbolique, il puisse s'en sortir, et aujourd'hui, il souriait et parlait aux gens avec grande humanité ».
- « J'étais heureux, il avait un pantalon neuf. J'ai senti qu'il allait mieux ».
- « Le christ, tu n'es pas sans savoir, prend mille visages. Nous sommes tous les anges les uns des autres ».
- « La vie est un passage ».
- « Un rêve ».
- « Un chemin ».
- « Ou comment vaincre la souffrance en brandissant l'étendard de l'amour ».

Et cette fois, liberté était le mot manquant.

La perfection en ce monde m'apparaissait comme un tissu bien agencé d'imperfections. Comme les couleurs, tout n'était qu'accidents. Chacun ne faisait que témoigner de sa propre vision du monde, faisant ce qu'il pouvait, du mieux qu'il pouvait, et ces efforts tantôt désespérés, tantôt lumineux faisaient précisément la beauté sans égal du monde, dont l'amour seul était le garant. Par là, était la lumière. Mais, l'égoïsme, mon frère, était la chose qui conduisait à sa destruction. Il était temps de réaliser que l'individualisme, refusant le partage avec l'autre, niant son existence d'âme esseulée et sa différence, dans la quête égoïste du plaisir matériel, où culminent superficiel et vanité, allait à l'encontre des lois de la nature. L'heure aussi de prendre position pour des valeurs sûres, visant au respect de la vie, de la paix et la protection du plus faible. Égalité, fraternité, liberté, justement, ces trois-là, si on se donnait la peine d'y réfléchir, tenaient sacrément bien la route. J'échafaudais ma théorie de l'unité et de l'ensemble selon laquelle l'humilité unissait les âmes-êtres dans le grand tout. Frères et sœurs cosmiques, issus de la matrice univers, égaux et libres, à l'image de dieu, formions son grand corps de jouissance. Cette idée me rendait heureux et fier. Le jugement ennemi qu'on portait sur l'autre, son frère, était de trop et conduisait au désastre.

Malgré ce senti intuitif, je continuais d'éprouver des zones d'effroi, dont je n'étais pas maître. La limite entre raison et démente était ténue. Tout avait encore si vite fait de virer au cauchemar. Mes peurs m'éloignaient de Raphaëlle. Mon doute m'enfermait dans un néant d'actions, dans zéro communication, un désert émotionnel gris, une langueur morne et blafarde. Je n'avais pas l'énergie, le ressort pour réagir, et me voyais triste et seul arpenter les planches du théâtre de l'ennui, pour un rôle lugubre que j'avais moi-même choisi. Sans réelle penchant pour le masochisme, me voir dans cet état déplorable de dénégation me rendait fou, parce que je savais que, dans l'incapacité de générer le désir en moi-même, comme une joie incompressible, il était vain de rêver de sensualité pour sa vie.

- « Justement, tu ne trouves pas qu'elle manque un peu de cul, ton histoire ? ».
- « Si, j'y pensais ».
- « Alors, qu'attends-tu pour danser ? Tu l'entends la musique, là ? Elle est douce et sensuelle, alors, vas-y, bouge ».
- « Comme ça ? ».
- « Avec un peu plus d'ardeur, de plaisir. On dirait que tu vas t'endormir en plein milieu de la chanson. Vraiment, Arturo, cette musique est belle, et tu l'aimes, non ? ».
- « Raphaëlle ? ».
- « Qui donc ? Billy Holiday ? ».
- « Je l'aime aussi ».
- « Ca ne m'étonne pas, tout le monde l'aime... Mais, ça n'est pas sur elle que tu danses... ».
- « Je ne le pourrais pas, le respect m'étouffe. Quand j'écoute Billy, c'est avec mon âme ».
- « Pas avec ton cul, c'est ça ? ».
- « Oui, c'est ça. Je sais ce que tu penses de l'autocensure, mais c'est une façon de protéger sa mémoire... ».
- « Tu ne veux rien salir ? ».
- « Pas le souvenir de Billy ».
- « Elle aimerait peut-être ça, Billy, qu'on danse sensuel sur sa musique ? Que sais-tu de tout cela ? ».
- « Elle aime qu'on danse amoureusement sur elle, j'en suis sûr. C'est l'essence de sa musique que de donner envie de se nicher dans le cou de quelqu'un, de se presser contre la personne qu'on aime, et de valser doucement aux étoiles ».
- « Gaffe, Arturo, tu es en train de t'endormir ».
- « Tu as raison, c'est toujours la même chose quand je pense aux étoiles. Reprenons la leçon. Je commence à onduler dans le noir ».
- « Avec ou sans musique, je comprends que tu ne veuilles pas donner de nom. De toute façon, cet aspect ne constitue pas un point essentiel, la question fondamentale étant de savoir comment se laisser aller à être bien. Et pour ce qui est de faire monter le désir, tous les moyens sont bons. Alors, tu commences à sentir quelque chose ? ».
- « Oui, une chaleur en bas ».
- « Parfait. N'oublies pas de faire également monter la chaleur en ton cœur sinon la chose n'est que mécanique, et perd tout son sens. Tu piges ? ».
- « Oui, d'accord ».
- « Le plus important est que tu te sentes bien. C'est le but, tu saisis ?. Lâcher des énergies, qui, contenues, retenues, font mal. Apprends à aimer la générosité de ton corps, découvrir sa sensualité. C'est comme une sève. Imagine un fruit mûr, comme une pêche par exemple. C'est juteux, une pêche, non ? ».
- « Oui ».
- « Alors, visualise-toi en fruit mûr. Tu n'es ni sec, ni confit, mec ! Alors, fous-moi la trique, bordel de merde ! ».

Il me fallait toujours un peu de temps pour quitter ma tristesse, et réaliser combien mon esprit était toujours si prompt à se faire mal pour rien. La crise battait son plein un moment, purifiant tout sur son passage. J'avais noté que les larmes abondantes étaient le point départ d'un renouveau. Alors, une main invisible venait retirer le voile de chagrin de devant mes yeux, et je retrouvais peu à peu le goût de vivre, et le privilège de voir des choses dont peu pouvait se targuer de voir, prenant ainsi la ferme intention de changer les données révélées et identifiées comme nuisibles à mon bonheur, ces flots de négativité qui venaient trop souvent contrarier les ardeurs positives et la sérénité en mon cœur. Je me disais enfin : et si, au lieu de me plaindre, je prenais le parti d'en rire, de prendre le tableau de mon affliction pour une bonne blague, une charade du désir, légère, malicieuse et délicieusement tendre ? A supposer que l'on s'envoie des lettres d'amour passionnées, plutôt que ces petits cercueils tout noirs qui donnent la chair de poule, et l'envie de crever, que j'opte enfin et définitivement pour le plan que tout s'arrange et soit harmonieux dans l'ardeur, je lirais alors, dans toutes les choses et tous les êtres qui m'entourent, qu'on m'aime comme un fou, comme un enfant, comme un amant, très simplement, et en toute humanité. Je comprenais que le secret résidait en le fait d'arriver à faire naître en soi une disposition mentale spéciale exclusivement consacrée à l'ouverture et l'amour qu'on porterait à l'autre comme à soi-même. Il était évident que tout le monde pouvait, à plus ou moins long terme, et à des degrés divers de son expérience personnelle, sentir pareillement et faire le même voyage volupté à travers l'amour et la fraternité. C'était précisément cette nouvelle compréhension du monde et du pouvoir qu'avait l'homme sur sa destinée, comme une forme de libre-arbitre, qui me fascinait. Et si cette disposition mentale à aimer n'était pas toujours présente, au moins, je le sentais, elle le serait un jour, comme un feuilleton, un rêve qu'on chérit au plus profond de son âme. Il fallait juste s'engager à penser autrement. Car, cette fois, liberté était le mot manquant.

La fusion avec l'air

J'écrivis « Si l'on nageait » et « Signé Raphaël », à un jour d'intervalle. Je ne pouvais rester très longtemps sans exprimer par la musique. C'était prétexte à faire un peu de poésie, dire les choses autrement, de façon plus suave ou subtile qu'à l'ordinaire. On pouvait parler de nourriture spirituelle, et ça me plaisait bien ainsi, d'autant plus que le raffinement d'une telle démarche artistique, loin d'être élitiste, m'apparaissait comme extrêmement salubre, voire même dans l'air du temps, au vu de la sorte de décadence, mariant art et médiocrité, beauté et commerce, qui ravageait la culture et la société occidentales, dominées par l'attrait du pouvoir et de l'argent. Je sentais confusément qu'il était de mon devoir d'artiste de défendre des valeurs authentiques, qui pourraient aider à mieux voir et mieux vivre. Il me fallait obtenir ces forces-là.

La grâce était le truc magique qui allait toucher l'autre longtemps, et irait même jusqu'à le changer. Je n'étais pas sans savoir. Elle avait mis des années à se révéler en moi. Il me semblait que je rétrécissais à mesure qu'elle me traversait. Je la laissais faire et m'engloutir dans l'œuvre. C'était bon et douloureux à la fois. Bon comme la plénitude, douloureux comme le manque.

Mon sang se régénérait dans les flots de création que je recevais. Je me sentais béni. Cette chose qui passait par moi était belle, pleine de couleurs, et son parfum, presque animal, imprégnait ma peau. J'avais fait le rêve. J'étais dans une piscine. On nageait très vite, comme pour une compétition. J'avais perdu. Le premier était : Sébastien Decray. Le deuxième était : Sébastien Decray. Le troisième était : Sébastien Decray. Je devais être l'un des trois. Ça m'était égal de perdre, et d'ailleurs, j'avais peut-être gagné.

J'étais volage
J'étais raté
Un paysage
Sans vérité
Du moyen âge
Sans héritiers
Du cent ans d'âge
Sévérité
Quant au passage
Juste oublier

Il me suffit
De contempler
Les embellies
De la beauté
Tout près du nid
Tous les bébés
Sont réunis
Sont rassemblés
Les j'ai envie
Les j'ai baisé

Regarde-moi
Tu m'fais de l'effet
Quand je te vois
Tout est parfait
Toutes les voies
Mènent à quai
Reste le choix
La guerre, la paix
Moi, je t'ai toi
Si l'on nageait
Toi, t'as envie
Si l'on baisait
(Si l'on nageait)

Le nirvana, c'est la sensation d'être dans un rêve

La musique (c'est ce que j'aimais en elle) avait le pouvoir de hanter comme un fantôme, de faire qu'on se réveillât la nuit avec une mélodie pleine d'amour en tête. Qui ne l'avait pas faite, dans l'obscurité d'une chambre, cette fusion avec un air, entêtant comme une pensée aimante qui viendrait d'ailleurs, qui faisait qu'on se sentait bien ni plus tout seul, l'écho parfait au désir inconscient et secret de se sentir aimé ?

Oh, baby, come soon
Mon bébé, viens vite
Viens dans mon cartoon
Entre mon casting

Oh, baby, don't go
Mon bébé, pars pas
Allons vers le haut
Aimons le très-bas

Mon âme
Viens là
Tout près
De moi
Là

Mon âme
 Tout près
 De moi
 Viens
 Là

Oh, baby, call me
 Mon bébé, appelle
 Appelle-moi chéri
 Signé Raphaël

Oh, baby, love me
 Aime-moi, bébé
 Tu me manques ici
 Va t'en t'incarner
 (Signé Raphaël)

- « Arturio ? »
- « Oui ».
- « Le nirvana, c'est la sensation d'être dans un rêve ? ».
- « Oui, une bulle, en fait, où tout est bon ».
- « Comment fait-on la différence entre le repli sur soi et le nirvana ? Tu peux très bien te mettre à l'abri de la bulle pour ne pas qu'on t'atteigne et t'arranger pour vivre dans un rêve ? ».
- « Quelle différence cela fait-il ? C'est ma vie, et je lui donne la couleur que je souhaite lui donner, avec ce que j'ai comme palette. C'est ce truc-là qui fait que je suis moi. C'est d'ailleurs très subjectif, je trouve ».
- « Et justement, si l'on en venait à dire que ce que tu fais, que ce que tu es, est chiant, comment réagiras-tu ? ».
- « Je suppose que ce ne serait pas exactement le nirvana, la vision que tu aurais de moi. Mais, je pourrais renverser les éléments pour te prouver le contraire. En d'autres termes, que le chiant est exaltant parce que mon chiant à moi ne ressemble à la merde de personne d'autre, et que c'est précisément ce qui le rend invincible, et fait sa spécificité ».
- « Tu penses vraiment tout ça ? ».
- « Quelle importance ? ».
- « Tu souffres quand je te dis que tu es chiant, que ton style est si vieillot que tu en deviens pompeux ? Que ton univers est basé sur la répétition et que tu dégages des ambiances lancinantes ? ».
- « Et bien, très honnêtement, j'aurais préféré que tu me trouves génial, moi et tout ce que je touche. Pour les ambiances lancinantes, l'axe choisi est celui de l'obsession et d'une pensée poétique. Le rêve, c'est être dans un état de brume. Pour le repli sur soi, je dois avouer que c'est un peu vrai, mais c'est pour accéder à une meilleure connaissance de mon être profond. Par conséquent, tout se justifie par la thérapie que j'effectue sur moi-même, avec l'aide de mes anges. J'arriverai à te faire changer d'avis sur la force des ambiances qui se dégagent de ma musique... ».
- « Alors, tu es blessé, Arturio ? ».
- « Mon orgueil seulement. Parce que, dans le fond, tu as raison, et je le sais. Ton opinion constitue l'autre façon de voir, soit le revers des choses dans la dualité, la perception sans enthousiasme pour l'objet de création fragile, délibérément présentée ici sous ses formes les plus vulnérables. Sans l'excitation d'être dans le secret de ce que personne ne sait encore ».
- « Tu es amer ? ».
- « J'ai besoin de me rassurer. J'ai un peu froid. Je me sens blême, encore une fois. Je m'accroche au versant ensoleillé de la montagne, mais constate que la nuit tombe. Les choses

que je ressens au plus profond tiennent en deux phrases. J'ai besoin d'amour et de tendresse pour me sentir utile ici. Le reste est sans importance pour moi. Je peux mourir demain, mais j'aime ton intransigeance, elle est gage de qualité ».

Je choisis de faire confiance aux grands magiciens : je suivrai la route balisée que les initiés ont choisie pour moi. J'agirai sur la base de l'acceptation, je n'attendrai plus et n'aurai plus peur. Ce serait du futur. Il n'y aurait plus de conditionnel. Dans le laps, il me fallait juste éprouver un peu d'amour dans le réel.

- « Et le doute, Arturio, qu'en fais-tu du doute, quand il s'insinue dans ton esprit au point de générer la peur de l'abandon ? ».
- « Je me dis que c'est la force obscure qui s'immisce, que je dois être patient et plein de courage pour vaincre l'ennemi C'est cette lutte qui me rend plus fort, tel le colosse aux pieds d'argile. Je mets l'armure du héros ».
- « L'armure de l'amour ? ».
- « Oui, et je monte au front, l'âme guerrière et désireuse de vaincre ».
- « Que fais-tu quand on te confronte à une réalité trop dure ? ».
- « Je me dis que je l'ai sans doute rêvée, cette réalité trop dure, et peut-être même méritée. Je sais, cependant, que je peux arriver à voir de la douceur derrière cette pièce d'expérience, ou du moins un enseignement destiné à me rendre meilleur. Oui, c'est cela, cultiver l'esprit de bonté. Je ravale mes accès d'orgueil dans l'humilité, comprends le chemin, la nécessité de l'obstacle et de l'épreuve sur le plan initiatique. L'autre est pareil à moi. Je dois apprendre à parler intimement à son âme. Cela fait partie de ma mission ».
- « Excuse-moi de te le dire, mais, tu le sais déjà, et c'est précisément l'écho de cette feinte indifférence qui t'est renvoyée, qui te fait mal : ta création devrait se suivre pas à pas. Tu as tant de choses à dire, Arturio, tant de saintes révolutions à produire en ce monde. Tu fais même partie de l'avant-garde. Ca n'est pas ta faute s'ils ne te croient pas ou s'ils font semblant de ne pas te voir. S'ils apprenaient à croire en eux, ce serait différent... ».
- « Ces pensées, si généreuses et bienveillantes soient-elles à mon égard, ne sont qu'un leurre, parce qu'au fond, je le sais bien, la situation où je me trouve est parfaitement normale. J'aurais aimé écrire un titre comme celui-là : « Ils savent tant de choses ». Seule la lumière dirige dans le noir. Malheureusement, parfois, souvent même, mon cœur saignait, incapable de voir l'envers du décor ».

Les putains de dieux vivants

J'appelais Raphaëlle de toute mon âme. Ce soir-là, je me sentais de nouveau très seul. Cependant, je devais continuer, me re-motiver pour croire en moi. C'était usant d'être chiant. Je me sentais immensément désabusé. Si l'œuvre était inspirée, comment cela se pouvait-il qu'elle fût chiant ?

- « En des termes purement ésotériques, cela ne se peut. Mais, dans ce conflit intérieur où tu te débats, c'est la musique qui est en cause. En même temps, tu as bien conscience que ça met la barre plus haut pour toi, non ? Je veux dire pour l'exigence que tu développes envers toi-même ? ».
- « Oui, bien sûr, c'est évident, ces réflexions me mènent plus loin, cependant, il y a des choses auxquelles je crois très fort. Quand je les perçois dans l'œuvre de certains de mes contemporains, mettons plus médiatisée que la mienne, je ne peux m'empêcher de penser que je suis en phase avec mes frères, et ça me fait du bien ».

C'était prétentieux de penser ça, je sais. Le seul point positif à retenir du malaise dans lequel je me vautrais était la mise à égalité avec l'autre, tous les autres. Je m'apercevais, non sans un certain soulagement, que je n'étais plus en train de leur dresser un autel comme s'ils étaient des putains de dieux vivants, mais commençais, au contraire, à les voir comme des frères, des égaux, chacun faisant comme il pouvait, avec les moyens dont il disposait, dans ces sortes de cycles qui le rendait tour à tour bon et moins bon. Je n'étais pas sans savoir le hasard de ces contorsions de l'âme. Cependant, cette douleur que j'éprouvais dans le grand silence où l'on m'avait plongé, cette chose qui ne passait pas dans ma gorge, cette incertitude pénible propre au coureur de fond, je devais m'en séparer. Une fois de plus, je me ressaisissais et élaborais donc un programme, qui consistait, dans un premier temps, à gagner, et non pas à regagner (puisqu'elle n'avait jamais été acquise) la confiance en moi-même, tout en choisissant de relativiser l'échec en toute chose, même, et surtout, dans le cas d'un rejet brutal de mon œuvre ou de ma personne. Pour contrebalancer le doute, je rêvais qu'on m'embrasse, à la manière de cette création qui s'était efforcée, le temps de naître, d'embrasser mon âme (sans quoi, je n'aurais jamais choisi de garder ces épreuves nées du hasard, mon étique personnelle me dictant de ne jamais m'encombrer d'une création qui ne provoquât pas l'embrasement total de l'être). C'était là le cœur de ma mission, et je le savais. La musique, comme la peinture, se donne. Le spectateur s'immerge dans un univers qui n'est pas le sien, et ce, tant que dure la performance. En conséquence, je me rendais en ce coin moelleux du cœur où tous les souhaits étaient comblés. Là, c'était sûr qu'on m'aimait. Je pouvais me laisser aller à être tout petit, si je voulais. La tendresse coulait à profusion. Raphaëlle se trouvait là-bas. Je glissais ma tête dans son cou. J'imaginai que ce moment durait une éternité. C'était dans ce recoin de l'âme que j'allais me ressourcer et trouver la paix.

- « Quel est le plus beau compliment qu'on t'ait fait après la scène ? ».
- « Que j'avais su donner du bonheur ».
- « Et Raphaëlle, t'as-t-elle jamais dit quelque chose à ce sujet ? ».
- « Elle me dit en rêve qu'elle avait toujours cru en moi, qu'elle m'avait soutenu depuis le moment où elle avait eu vent de mon existence, et n'avait jamais été déçu des performances, même moyennes, que j'avais données, à cause de l'humanité omniprésente qui s'en dégageait. Sans jamais être sûr de sa présence, j'avais maintes fois senti son cœur se fendre. Des fleurs en étaient sorties. Des lys, des roses blanches, du lilas. Elle était dans le bouquet de sourires et de larmes qu'on m'offrait, l'ovation des cœurs debout ».
- « Ils font ça quand ils sont touchés ».
- « Moi aussi, je l'étais, touché, par ces cœurs debout, qui frappaient dans leurs mains, et criaient « bravo ! », reconnaissant la profondeur de l'ouvrage pacifiant que j'avais effectué sur leur âme, mais je ne pleurais plus ».
- « T'étais trop heureux pour ça ».
- « Je l'étais aujourd'hui. Mais, hier... ».
- « Ah non, tu ne l'étais pas du tout, hier ! Déballe, vide le sac d'amertume d'hier ».

J'avais un truc qui faisait mal par rapport au passé. Comme une vocation brisée. Ca revenait par vagues, et par périodes. Je me demandais s'il fallait voir un psy pour régler ces vieilles histoires de mal-être. Je n'avais pas pardonné, même si je pensais maintes fois l'avoir fait. Tout ce temps perdu, gâché me rendait fou. Qui tenaient donc les clefs de mon insatisfaction ? J'avais toujours fait ce que j'avais pu, avec les moyens dont j'avais disposés, mais force était de constater que je n'avais pas obtenu ce à quoi j'avais aspiré dans mes rêves d'enfant. Ces drames de la frustration étaient, je pense, le lot de tous. Je n'y faisais pas exception. Mais si, enfant, adolescent, personne n'avait su saisir mes désirs en profondeur, pour leur donner chair, il se pouvait que tout fût de ma faute. N'ayant jamais eu le cran ni la détermination de les exprimer haut et fort, il était normal que je reste sans voix. Tout était resté en moi, à l'état de gestation ou dans l'attente d'un devenir. Du coup, quand j'avais voulu chanter, je m'étais mis à crier. Me taire était devenu la souffrance la

plus intolérable qu'il me fût donnée d'expérimenter dans ma vie. Des anges vinrent, répondant à mon appel. Ils étaient comme une autre famille. Insaisissables, indispensables, toujours fourrés dans les hauteurs, ils balisaient la route et m'aidaient à agir et devenir plus fort. Il faut dire que je n'avais absolument aucune idée, à cette époque, de comment les choses fonctionnaient véritablement. Il eut fallu, dans bien des situations, se présenter en parlant de soi comme on parle d'un autre et dire tout le bien qu'on pensait de sa personne, chose dont j'étais parfaitement incapable. Il se pouvait que les choses fussent plus simples au fond. Le jour où l'on serait en harmonie profonde avec soi-même, comme réunifié entre soi et soi, quand les mondes intérieur et extérieur ne feraient plus qu'un, formant un ensemble harmonieux et pacifié, quand ce serait le moment, ce serait sûrement le moment.

Alors, les putains de dieux vivants, ils me le montraient que c'était possible, cette maîtrise totale de et sur tout. Il y avait ce quelque chose de surnaturel autour d'eux, comme une aura qui les rendait invincible, et moi joyeux. Il était impossible de dire que leur assurance était bidon. Ils savaient de quoi ils parlaient, et l'on comprenait à la parfaite maîtrise qu'ils avaient des éléments extérieurs, sans même parler de leur self-control, que c'était du sérieux. Non pas qu'ils étaient forcément sérieux, au contraire, les anges avaient, en général, un humour qui combinait souvent hilarité et légèreté de vivre. Evidemment, j'étais trop grave et me retrouvais souvent dans la panique de l'abandon, et l'effroi qu'éveillait l'idée d'une solitude durable. J'avais l'appréhension du froid de l'hiver, la nostalgie de l'été passé sans elle, et m'inventais une saison à part où se mélangeaient les amants.

Quand le grand cirque des illusions allait-il cesser ?

Me reposer, défaire les nœuds de tension dans la nuque, les épaules, le front. Il semblait toujours que prier était la seule chose à faire pour se défaire des ténèbres du fond de soi. J'y allais à fond. Les messes, les cierges, les prières en bloc pour tous ceux qui souffraient, car, moi, je pouvais bien travailler la matière, mais je doutais que cela puisse avoir vraiment un sens ultime. J'attendais toujours le quelque chose de libérateur qui allait me détendre et m'ouvrir, et me demandais quand le grand cirque des illusions allait enfin cesser.

- « Quand viendra la joie, Arturio ! Quand viendra la joie ! Cherche la paix, tu trouveras l'amour ».
- « C'est toi, l'autre ? ».
- « Oui ».
- « La paix, c'est ne rien faire ? ».
- « Non, c'est faire sachant que l'action n'est rien. C'est faire pour donner. C'est donner pour faire du bien. A l'autre, à soi ».
- « Oui, sans doute ».
- « Arturio, j'ai une question pour toi. Tu parles souvent de tes maladresses, mais ne t'es-tu jamais demandé si l'on pouvait tomber amoureux de tes imperfections ? ».
- « Non, jamais. Elles me font trop souffrir pour que quiconque les aime ».
- « Comment peux-tu être sûr de ça ? Tu cherches si fort à t'en débarrasser qu'on pourrait s'attacher à ce quelque chose qui s'en va. Quand la voix se brise, le spectateur a peur, l'émotion s'immisce dans cette brèche-là. On peut aimer les accidents ».
- « Ce serait formidable que l'on puisse penser comme ça, mais qui aime les têtes de cochon ? ».
- « Mais, tu n'es pas une tête de cochon, Arturio ! Tu es un garçon charmant et bourré de talents, donc de surprises étonnantes pour une femme ».
- « Tu as raison de préciser la nature du sexe, parce que les jeunes garçons me font bander ».

- « Pardon ? ».
- « Oui, surtout quand ils sont nus sous la douche. J'ai découvert ça l'autre jour à la piscine ».
- « Tu l'as fait ? ».
- « Non, le pauvre chou était complètement paniqué à l'idée que je le touche. Cela dit, c'était nouveau pour moi, je dois lâcher de gros tabous. Des trucs bougent en moi. Ça circule, ça fuse. Je suis sans doute en train de me transformer ».
- « Tu deviens pédé ? ».
- « Non, pas nécessairement. Disons que je m'ouvre à l'autre, suis sensible à son humanité, pour ne pas dire animalité. C'est la sensation que le sexe n'est rien, et ça, cette réalisation-ci n'est pas mal du tout ».
- « En effet, il y a du changement dans l'air ».
- « Je dois stabiliser la chose ».
- « L'attrait de la sensualité ? ».
- « Oui, ce serait pour moi comme de vivre dans la peau d'un d'autre attiré par la peau d'un autre. Je me sentirais, en fait, très cool d'être cet autre-là ».
- « Dois-je t'appeler Arthur ? ».
- « Ah ! Comme tu es drôle parfois ! ».
- « Bon, je suis heureux de voir que ça te fasse rire, mais, il me reste encore une petite question de fond pour toi. Pourquoi voudrais-tu absolument que, quand tu donnes, les gens n'aient pas ou n'apprécient pas le fait que tu donnes ? ».
- « C'est que, quand je donne, je suis maladroit, et que je mélange tout ».
- « Tu veux parler des attirances que tu éprouves ? ».
- « Oui, entre autres choses ».
- « Mais, c'est une excellente chose, Arturo, qu'il puisse y avoir de belles personnes, attrayantes, sexy et bandantes en ce monde. Il n'y a pas de mal à aimer la vie, et tomber sous le charme des hommes et des femmes d'ici-bas. Un jour, un homme m'a dit que regarder les filles passer dans la rue, c'était rendre hommage à leur beauté ».
- « Que veux-tu que je fasse avec cette idée ? Tu sais, comme moi, qu'il ne regardait que leur cul... ».
- « Et bien, il me semble, cependant, que tu pourrais être plus léger. Le don est parfois contenu dans une simple présence, le fait précisément d'être l'être qui tend la main vers l'autre dans un monde où tous manquons de chaleur. Et je ne parle pas uniquement du fait de désirer mettre une main au cul à une belle fille qui passe dans la rue. Mais, ne sens-tu pas, comme moi, la chance énorme que nous avons de pouvoir méditer sur la richesse de l'altérité ? ».
- « Mouais... ».
- « Je te sens sceptique sur ce point, mais si, Arturo, au lieu de te faire souffrir comme tu le fais, tu pensais, au contraire, qu'on ait des raisons d'être fier de toi, de t'aimer avec tes valises de projets, et cet œil tendre de nain de jardin que tu prends quand tu es ému. Tu écris des chansons magnifiques, et l'on se souvient longtemps de tes peintures. C'est terrible, à la fin, ce doute qui t'agite ! Fais gaffe, on dirait que tu cherches à faire un tube. Mais, bon dieu, il n'y a pas le feu au lac, calme-toi ! ».
- « Tu as raison, l'autre, mais c'est plus fort que moi. C'est me rapprocher d'elle, tu comprends, que d'aller creuser au fond de moi et d'en revenir avec ces impressions qui font peur tant elles sont vraies et profondes, et s'enracinent dans dieu. Je ne veux plus perdre de temps ».
- « Le temps ne compte pas ».
- « Le temps passe ».
- « Le temps est illusion. Il est ce qui te sépare de ton rêve. Le chemin qui t'y mène est plus important que le temps qui t'en sépare. Tu dois te défaire de cette douleur du temps qui passe, et de cette fameuse jeunesse qui s'en va ».

- « Ce que tu dis est la sagesse même. Au fond, il faudrait pouvoir s'arrêter et prendre le temps qu'il faut pour souffler. C'est un exercice très difficile de se détendre, le plus difficile qui soit, à mon goût. Le rapport qu'on a avec le temps qui passe frôle la névrose. Je me projette sans doute un peu trop dans un avenir sombre où je continuerai d'être seul, sans personne à qui prendre la main. Je n'ai peut-être pas ce qu'il faut pour accéder aux hauteurs que j'aimerais caresser. Il me faudra du temps. Et tout ce temps où j'apprendrai, je serai sans elle. Cette pensée ne me réjouit pas beaucoup ».
- « Tu peux le voir ainsi, mais c'est encore te faire trop de mal. Et si elle te désirait ? Si elle t'attendait ? Y as-tu seulement pensé ? Au lieu de ça, tu s'assoies à ta console de jeu, tu écoutes la radio et tu écris. Après quelques heures, tu préfères la composition à la lecture à cause du mauvais éclairage de la pièce où tu lis. Tu as une petite envie de lui parler, alors tu lui écris une chanson. C'est comme ça que ça se passe, non ? Ça tue le temps de créer. C'est ainsi que tu penses, n'est-ce pas ? ».
- « Je me rapproche d'elle. Noter des expériences et des pensées pour ne plus jamais souffrir, tout est parti de là. De là, et du besoin de dire, j'ai trop refoulé dans ma vie. Un moment, j'ai perdu pied. Mais, vraiment, complètement pied. C'est mon côté extrême, mais pas celui que je préfère. Aujourd'hui, il faut que je parle. Nous faisons tous partie de l'ensemble. J'ai peu l'occasion de dire « oui » à cet ensemble, et j'en crève, parce que mes frères et sœurs me font bander l'esprit, que je les aime et que j'aimerais pouvoir le leur dire : « Putain, bordel de merde, ce que je vous aime ! C'est pas normal comme je vous aime ! ».
- « Ils doivent bien l'entendre, ça, non ? ».
- « Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai pas choisi la position d'isolement pénible dans laquelle je me trouve, position à laquelle j'aurais préféré la synergie de m'unir à l'ensemble ».
- « Patience ! Tout vient en son temps pour qui sait attendre ».
- « Mais, tu ne comprends pas ce petit quelque chose de simple qui me fait souffrir, ce petit quelque chose qui fait que si je ne vais pas de l'avant, il ne se passe rien. Et quand je dis rien, c'est rien ».
- « Tu ne sais pas lire les signes autour de toi. On te parle sans arrêt, mais sans l'humour et la confiance, toi, tu ne vois rien ».
- « Tu veux parler de ces signaux qui semblent si lointains que leur simple perception, à l'état de leur, rend amer ou cynique ? ».
- « Je veux parler de ces choses en effet, mais là où tu vois amertume et cynisme, je vois aménité et douceur ».
- « Tu perçois la plénitude quand moi je ne vois rien. Et ne pas m'arrêter à ce vide apparent me paraît très difficile certains jours ».
- « Tu veux parler de ceux où tu bois le champagne seul, sentant qu'une chose est à fêter à plusieurs ? ».
- « Ceux-là précisément. Ces jours-là me font mal, et j'en ai trop eus ».
- « Mais, Arturio, tout ça n'est qu'illusion. Tu sens bien que tu as besoin d'être seul pour faire ce que tu as à faire ».
- « Ok, peut-être, mais, ça va durer longtemps, ces conneries ? ».
- « Autant de temps qu'il jugera nécessaire ».
- « Il, c'est vous, en fait ».
- « Bingo ! ».

Je serais irradié

La création me rendait vivant. Je n'avais rien contre le fait que l'œuvre circulât. Au contraire. Il fallait rester cool, mais je ne m'engageais pas n'importe où, ni avec n'importe qui. Je devais avoir confiance en l'autre, profondément, pour agir et l'aimer. C'était tout un rituel. L'amour sensuel, je commençais à saisir, cette formule-là résumait le mieux la fusion cul et cœur, corps et âme qui faisait bander les poètes. J'avais l'espoir. C'était ça, la foi. L'amour et l'espoir. Pour rencontrer le véritable amour, il fallait croire à l'éventualité qu'un tel amour existât ou pût exister. Je gageais sur la clémence du ciel. J'immergeais au fond de moi. Ca me faisait peur ces voyages, des fois. J'allais loin et profond. Apprendre, c'était saisir l'essence de la chose elle-même. C'était plus qu'un nom dans un dictionnaire. Je sentais qu'il existait deux niveaux de réalité. L'une était rationnelle, l'autre, instinctive. La réalité instinctive donnait son sens à la première. C'était probablement là la clef du sixième sens. Cette brèche où s'engouffrait notre nature profonde quand on se trouvait être dans un état second. La nature se racontait, et c'était bon de la laisser dire. On pouvait alors, selon moi, parler d'un certain état de grâce, capable de transfigurer le réel. Ca n'allait pas sans quelques bénédictions. Le rire se mélangeait aux larmes. Et l'inverse était vrai aussi. J'imaginai la puissance de dieu converger sur un seul être, le transcendant complètement. Il me brûlerait, je veux dire, à travers lui, je serais irradié. Il me faudrait être exactement de la même force, c'est-à-dire détenir le pouvoir de foudroyer ou d'irradier moi-même.

- « Et alors ? ».
- « Et bien, je m'émeus facilement. C'est tout ce que j'ai à dire sur ce sujet ».

Parallèlement, plus je maîtrisais mon art, plus je me sentais calme. Je n'avais pas atteint les degrés de perfectionnement escomptés, mais je travaillais assidûment. Et chaque jour, je pouvais observer la précision, justesse et autre concentration s'optimiser, à l'instar du diamant qu'on dégrossit. Le chant s'améliorait dans son ensemble. Je m'efforçais de garder le cœur de l'émotion intact, m'effaçant derrière la volonté supérieure dissimulée (et paradoxalement révélée) dans la création elle-même. C'était difficile. Tout le monde rencontrait ces problèmes de la joie manquante, qui se traduisait dans le réel par des dépressions déguisées en colère ou en apathie. Mais, quelque chose en moi changeait peu à peu, et le voir me rendait heureux. Il manquait la constance, et même si mon esprit continuait de distiller ses danses macabres de vieillesse, de mort et de séparation du monde, j'opposais ma force d'espérance à ses mouvements et humeurs destructeurs, préférant de très loin le concept résurrection à celui de mort. Je croyais à cet amour de l'éternité qui devait m'unifier pour toujours. Il viendrait, quand je ne l'attendrais plus, comme la récompense de ces heures passées à vouloir me rendre meilleur pour l'autre. Il viendrait parce qu'il vivait en moi. Tous me le disaient. Ils le sentaient proche, cet amour. Je l'appelais de toutes mes forces. Il venait à moi dans la lumière. Mmm, et comme c'était bon d'aimer.

O, mon amour, je perdais pied
Et ne savais plus où aller
O, mon amour, je lâchais prise
Je ne savais plus qui j'étais
Et m'en remettais à ta guise

Et le décor se déroulait
J'étais l'héroïne du ciné
L'humilité jamais acquise
Me permettait de m'accorder
Et me défaire de ton emprise

Aimez-moi
Aimez-moi

Puis, tout m'enseigna la patience
Et je m'endormais dans la nuit

L'âme légère et l'abondance
 Avaient confondu mon ennui
 J'aimais la bonté, la clémence

Aimez-moi
 Aimez-moi

Je t'ai appelée Providence
 Le cœur, la lumière de ma vie
 Ma toute petite transcendance
 Le titre que je t'ai choisie
 C'est très joli, alors tu danses ?

Aimez-moi
 Aimez-moi
 Aimez-moi
 (Ma toute petite transcendance)

- « Ca y est ».
- « Quoi ? ».
- « Tu l'as ».
- « Quoi donc ? ».
- « Le tube, tu es content ? ».

Ca ressemblait à quoi d'être irrésistiblement attiré par quelqu'un, comme ça, poussé par une force inarrêtable qui expulserait l'indicible au-dehors de soi, et ferait se livrer à toutes sortes d'extravagances dont on ne serait plus véritablement maître ? Devenait-on, au terme du voyage, l'acteur, héros incontournable, du roman de sa vie, plus que le simple lecteur ou que le pudique rêveur ? Avec le recul, je me demande encore comment j'arrivai à sortir indemne de cette période de troubles, où rêve et réalité se mélangeaient atrocement. Dans la rue, je notai que je flottais plus que je ne marchais. Certains jours, le vent soufflait si fort dans ma calotte crânienne, qu'une énergie quasi sismique me traversait, décoiffant l'esprit, frappé d'inflation psychique (selon la très belle expression de Jung), au-delà de tout entendement. Les contours des choses se brouillaient tandis que j'éprouvais une douleur abominable dans ma chair. Et justement, ce lien étroit avec la chair était probablement la clef de tout salut. Sans cet ancrage au sol, l'amour de la matière et le respect de la sacralité des sens, l'être seulement spirituel risquait fort de voir son corps, comme une vieille carlingue rouillée, s'exploser en plein vol, et ses parties se disséminer dans les airs, sans nul espoir de retour à l'unité originelle. Comprenant l'importance vitale d'une telle découverte, je me mis à regarder, en ami, le monde autour de moi, et j'en vins à aimer (l'intention est mère, la connaissance infinie) les hommes, la terre, la matière, les saisons, les astres, le sang... Je fus ému de l'humanité et de la force émanant de chaque chose, attendri de voir des hommes et des femmes arborer le sourire de l'enfance, en réponse à ma douceur bienveillante. C'était simple et facile, cette pensée aimante qu'on décidait d'émettre à l'égard de l'autre, comme ça, sans penser à soi, sans même attendre de réponse à la caresse ni au sourire qu'on donnait librement. Je me disais que ce devait être ça le paradis, parce qu'à mesure que cette bonté intérieure se développait en moi, sur la base du lâcher prise qui rendait plus léger, je m'émerveillais de la beauté radieuse de tous les visages qui me souriaient à l'extérieur, stupéfait de la gentillesse tendre que chacun semblait vouloir me témoigner. C'était comme si mon cœur en paix, désireux d'envelopper la terre et d'embrasser l'univers, projetait sa lumière amoureuse sur la perception que j'avais du monde. Chacun pouvait décider pour lui-même - la guerre, la paix, faire le mal ou faire le bien - quelle était l'option ravissement. Comme le yin ou le yang, il y avait bien deux attitudes mentales. Oui ou non. Le oui, pour qu'on l'entende, supposait que l'on soit dans la joie. Le non, c'était de la glue en pot. Je me mis à prier chaque jour pour que dieu veuille bien retirer le voile de l'ignorance

qui m'empêchait de fidéliser cette réalisation de l'amour et cette tendresse nouvelle pour la fratrie. L'on pouvait se porter les uns les autres, et se donner du bonheur en barrette. C'était un jeu d'enfant. Je vivais cette douceur à l'extérieur de moi comme une grâce qui rendait sa beauté au monde des hommes. « Vis ton rêve infini », me répétais-je sans cesse, pourtant, je ne pouvais m'en empêcher, Raphaëlle me manquait. Elle seule arrivait à me défaire de la tension de mes nerfs. Il suffisait pour cela que j'entende résonner son rire, la joie dans sa voix, ou l'écoute faire des blagues.

L'orage quittait ma plaine

Je l'avais revue. Elle jouait son rôle à la perfection. Je fuyais dès la première tombée de rideau pour éviter d'avoir à la croiser dans un couloir ou dans la descente d'un escalier. Paradoxalement, j'aimais qu'il y ait cette distance entre elle et moi. Je m'étais senti extrêmement bien pendant tout le temps de sa présence. Mon cœur s'était ouvert doucement. Au tout début, il y eut un premier lâcher de larmes. Quelque chose avait changé, je ne voulais plus qu'elle m'appartienne. La douleur souterraine de celui qui voulait posséder était partie. Non, je l'avais écouté dans ce qu'elle avait à dire. C'était étrange, cette sensation d'entendre, comme d'être à l'intérieur de sa pensée. La résonance que j'éprouvais en moi quand elle parlait, je la trouvais dans l'amour immense que dégageait son cœur. Rayonnant comme un soleil, l'amour était toujours le don de soi le plus précieux. Croisez le sourire radieux de cette femme qui vous charme et vous n'êtes plus pareil, vous ne savez trop comment, mais quelque chose a changé. Vous n'êtes plus le même.

- « Tu es vachement amoureux ».
- « Oui. Elle me touche. Je la ressens. J'aimerais connaître ses odeurs, le bruit de sa respiration quand elle dort, la voir fermer ses yeux quand elle se laisse aller à l'émotion d'une musique, observer en secret son intimité de femme, être là sans qu'elle me voit ».
- « Tu voudrais savoir si elle sourit quand elle pense à toi ? ».
- « Oui, j'aimerais la voir partir dans le rêve amoureux ».
- « Comme toi, là ? ».
- « Tu trouves que j'ai l'air idiot ? ».
- « Je pense que ce serait mieux si tu arrêtais de bavarder ».

Je revisitais ma souffrance passée. Quelques mois à peine. La dispersion, l'agitation, la déprime... Je voyais s'éloigner les grosses masses nuageuses. L'orage quittait ma plaine. Après l'effervescence des mois passés, je redescendais doucement en moi. Mon cœur devenait plus calme, et je pouvais bien patienter encore un peu avant la rencontre au sommet, puisque tout devenait plus doux et plus aimant. Et, pourquoi ne pas croire au vertige amoureux dérivé d'un sentiment partagé, de pensées singulières et de rêves profonds, allant, venant, dans le secret de nos âmes, fluides chauds et organiques, entre elle et moi ? Il est vrai que, contrairement à elle, je manquais drastiquement d'humour. Ça n'était pas que je n'aimais pas ça. J'aimais rire. J'adorais ça, mais, disons que je ne trouvais pas, dans ce monde, si facilement matière à rigoler. Je manquais de pratique, et ma perception, je le sentais, était encore trop grave. C'était en cela, aussi, que je l'aimais. Elle me montrait très simplement le chemin d'une vie plus marrante, forcément plus tendre et aimante, parce qu'une humanité l'enveloppait, et qu'elle savait la valeur du rire. Elle la savait d'autant plus qu'elle connaissait le revers tragique de l'expérience réservée à celui qui n'aime pas la vie. Je savais quand elle était émue. Souvent, elle ne le montrait pas, mais, moi, je voyais des larmes lui couler en dedans. Sa voix baissait et se faisait presque murmure. De fait, je comprenais aussi qu'elle ne veuille pas se compromettre avec quelqu'un d'aussi triste et taciturne que moi. Je veux parler de mon esprit inquiet, frappé d'incertitude. Je devais passer à la machine et apprendre à lâcher le

drame qui gâchait ma vie depuis le moment où j'avais commencé à me complaire dans le spleen. Certains poids n'étaient tout simplement pas nécessaires.

L'exercice de la bonté et de la générosité permettait de parfaire l'image qu'on avait de soi-même. Découlait de cet amour spontané à l'endroit de l'autre, une jeunesse qui rendait tout joyeux autour d'elle, ma Raphaëlle. Tout devenait possible. L'œil confiant suivait l'étoile dans le firmament. Ainsi, le ciel allait nous unir. L'union révélée et finalement consommée justifiait bien, à elle seule, l'audace ou l'outrage dont je me rendais coupable, en donnant mon œuvre en offrande à celle que j'aimais, et qui m'avait mystérieusement été désignée comme ma future épouse.

Phénomène
Où es-tu ?
Que fais-tu ?
Tu m'emmènes

Là où le soleil
Boule de feu
Vient irradier
Dans un ciel bleu
Réunifier
Faisons le vœu
De nous marier

Est-ce que tu veux
Communier avec moi ?
Si vous voulez
Qu'on communique
Ensemble
Comment je peux
Me connecter à vous ?
Glorifie ceux
Les anges et Dieu
Qui t'aiment
Qui t'aiment
Qui t'aiment
(Faisons le vœu)

J'avais conçu une variante à la chanson, sensée constituer un revers d'équivalence à son finish dans le très-bas. Les anges et dieu étaient là aussi, quand on avait envie de baiser.

Est-ce que tu veux
Faire l'amour avec moi ?
Si vous voulez que l'on nique
Ensemble
Comment je peux
Baiser avec vous ?
Glorifie ceux
Les anges et Dieu
Qui t'aiment
Qui t'aiment
Qui t'aiment

La beauté pure et ailée

- « Décidément, Arturio, tu ne penses qu'à ça, et penser que c'est ça la voie me rend encore plus chose ! ».
- « Les anges ou baiser ? ».
- « Les deux ».
- « Baiser les anges ? ».
- « Si tu veux... ».
- « Tu es de mauvais poil ? Que se passe-t-il ? ».
- « Tu m'emmerdes avec tous tes états d'âme ».
- « Tu exagères, pour une fois que je suis positif ... ».
- « Oh, le casse-bonbon, écrase, tu veux ? ».
- « Mais, enfin, l'autre, je ne fais qu'aller dans ton sens, ni plus ni moins. C'est si simple de s'immerger dans l'amour ! Le très-bas, le très-haut s'y rejoignent. C'est pure joie ! Big fun ! ».
- « Enfin, Arturio, je sais tout ça ! C'est moi qui t'ai initié à la joie à la fin ! Moi, qui ai mis ton doigt sur cette putain de logique divine ! Alors, n'oublies pas... ».
- « Je n'oublie rien... ».
- « Excuse-moi, mais ça n'est pas l'impression que tu donnes, parce que tu sembles le redécouvrir comme une évidence, chaque fois que dieu t'envoie une trique ou une bénédiction ».
- « Oui, chaque fois, inmanquablement, je finis par repeindre la maison en rouge. J'adore être dans cet état d'euphorie qui pousse les murs ».
- « Et pourquoi tu ne restes pas là où tu es quand tu es là-bas ? Tu y es bien, non ? ».
- « Je suis rattrapé par des angoisses. Je ne crois plus, par exemple, que la vie puisse être aussi belle que le rêve que je compose chaque jour avec elle dans mon imagination ».
- « Ah, je me disais bien aussi que ça ne pouvait pas durer... Mais, à ce propos, essaie de raconter comment ça te vient quand tu composes avec la main de dieu. Il y a peut-être une ligne de conduite à retenir de tout ça... ».
- « D'accord, si tu veux. Mes doigts se posent sur le manche de la guitare. Je pense : enjoué ou triste, et, en général, une mélodie apparaît en quelques minutes, suivant l'option choisie ».
- « Enjoué ou triste ? ».
- « Je préfère enjoué, mais parfois, on n'a pas le choix ».
- « Ah ? ».
- « Non, je veux dire, l'inspiration te tombe dessus et tu n'as plus qu'à fermer ta gueule en essayant d'être le plus rapide possible, parce que, des fois, ça fait mal ».
- « Ça fait mal parce que ça va dans les coins tout noirs de la conscience ? ».
- « Oui. Comme ce livre, par exemple, tu ne peux pas savoir comme il est difficile à écrire. J'ai l'impression qu'il n'a pas de fin. Il m'oblige à une sorte de pré-science. C'est épuisant ».
- « Je sais, je t'aide à relire ».
- « Tu as vu le temps infini et l'extrême concentration qu'exige chaque paragraphe ? Je n'ai jamais vu ça pour ma part. Je te promets que c'est la première fois, et aussi, que c'est le dernier livre que j'écris, je veux vivre plus simplement après ».
- « La dolce vita, c'est ça que tu zieutes ? ».
- « Oui, dès que je rencontre Raphaëlle, je me la coule douce. Je me mets en off ».
- « C'est ce qu'on verra ! ».
- « Mais, comprends-moi bien, tout ce que je veux, c'est l'aimer, l'aimer très simplement, et la rendre divinement heureuse. La création est une chose bien trop accaparante pour la mélanger à l'autre... Mon chat peut témoigner... ».
- « Moi aussi, je le peux, mais, à ton avis, comment faisait Victor Hugo ? ».
- « Lui, je ne sais pas, parce qu'en plus de son œuvre phénoménale, il baisait comme un fou, et pas seulement Juliette ».

- « Tu vois qu'on peut être rapide dans sa création et la mélanger au monde ! ».
- « Oui, tu as raison. C'est logique en plus... Quand je suis heureux, mes mouvements d'âmes sont plus naturels. Ce que je veux dire, je crois, c'est que je suis un peu fatigué d'être dans cette position de créer ».
- « Tu préférerais la position horizontale ? ».
- « Oui, très honnêtement. Tu sais, j'ai beaucoup travaillé. J'aimerais pouvoir me reposer un peu ».
- « Je comprends parce que, moi aussi, j'en ai marre. En attendant, et comme tu l'as dit très justement, quand ça te tombe dessus, tu n'as pas d'autre choix que de faire ce que te dicte le très-haut ».
- « Plusieurs fois, c'est arrivé. Je me suis opposé à sa volonté. Je n'en pouvais plus. C'était me pousser trop loin, et je me souviens que, chaque fois, je criais comme un fou hystérique en pleine crise de démence, les yeux brouillés de larmes : « Non, ça ne va pas recommencer ! Puisque je vous dis que je n'en peux plus ! Foutez-moi la paix ! Vous m'entendez ! Foutez-moi la paix ! ». Mais, j'avais beau gueulé, je n'avais absolument aucun choix : je devais le faire, c'était tout, un point c'est tout. Alors, j'utilisai cette énergie spéciale du non-vouloir et de la douleur pour faire ce que j'avais à faire. Ça donnait un ton austère ou des chansons terriblement tristes ».
- « Si tristes que tu pouvais à peine le supporter ».
- « Oui, je m'en souviens très bien maintenant. Je me sentais si fragile quand tout a commencé que je ne pouvais plus faire une œuvre sur la base de la tristesse, du doute ou de la colère. C'était contraire à mon éthique. Je m'autocensurais ».
- « Pour ne pas sombrer ».
- « Je voulais le meilleur pour l'autre. C'était comme de vouloir gommer la mort et dire qu'elle n'existait pas ».
- « En même temps, tu sentais bien que ces émotions étaient nécessaires, et que certaines chansons avaient le pouvoir cathartique qui permettait à l'autre d'aller mieux ».
- « Absolument, elles le faisaient craquer dans les larmes, mais je cherchais la manière de le faire pleurer de joie. C'était plus difficile d'aller débusquer ces émotions-là ».
- « Ta fameuse recherche de la beauté ? ».
- « Oui. Pure et ailée. Entrez dans le rêve ! ».
- « Continue d'expliquer la manière dont les choses se passent quand tu composes ».
- « Ce sont des fluides. Il y a un moment pour chaque chose. J'ouvre le robinet. Ça peut aller très vite : une chanson peut naître en moins d'une demi-heure. Je préfère ça ».
- « Tu veux dire quand c'est rapide ? ».
- « Oui, comme ça, je peux passer à autre chose ».
- « Continue ».
- « Je n'ai généralement rien pour enregistrer. C'est frustrant, et j'en souffre, mais, en même temps, une chanson revient toujours quand elle est bonne. Cette mémoire irrationnelle constitue donc, et toujours selon moi, le meilleur des tests ».
- « Après, il y a le sentiment qu'elle fait naître en l'autre... ».
- « Dans le processus de création intense où chaque fois je m'engage, j'essaie de ne plus accorder autant d'importance au jugement des autres. Ça me blesse inutilement, tu as pu le constater ici même, et j'ai bien assez de doutes moi-même pour en plus m'encombrer de l'incrédulité des autres. La chanson, quand elle naît, est nécessairement inspirée, et provient toujours de la main de dieu. C'est lui qui délivre les œuvres à travers moi. Alors, le jugement des autres importe peu dans la mesure où dieu choisit lui-même le costume dans lequel il désire s'afficher au monde. Il m'a choisi, moi, pour dire ce qu'il a à dire, lui. La chanson devient prière et invocation quand je l'incarne. Elle n'est jamais séparée du divin. Elle fait un avec lui ».

- « Et comment, après un tel discours, peux-tu encore douter de tes dons et de la chance que tu as d'être dans la peau d'Arturio ? »
- « Je ne sais pas ».
- « C'est bien toi, ça, de ne pas savoir. Te voilà dans un état de grâce permanent où dieu s'amuse et prend forme à travers toi et tu continues de ne pas être sûr ? ».
- « J'ai assez peu de supporters... ».
- « Bullshit ! Tu as quelques amis sincères qui t'épaulent et te font confiance, c'est suffisant ».
- « Je souhaiterais peut-être avoir plus de preuves à l'extérieur... ».
- « Mais, tu l'as dit toi-même, tout ça, c'est bidon ! ».
- « Oui, la chose véritable se fait en soi, c'est certain. On travaille chaque jour à cette confiance qui s'entérine dans le cœur qui aime. Une alchimie de notes et de vers. Bien sûr, ça coule de source. C'est beaucoup plus facile à faire qu'un livre ».
- « Moins long ».
- « Plus rapide qu'une peinture ».
- « Attends de t'attaquer à de plus gros volumes ».
- « Raphaël créait sans souffrance. La beauté décollait de la grâce qu'il recevait. Le don du ciel, cette symbiose avec le divin lui venait comme ça. Je savais que je faisais le maximum. A l'ombre de ce foutu esprit qui oscillait, ma conscience était claire. Dieu était en moi et son énergie était démentielle ».

Les astres rient
 De nous revoir
 Réinvestis
 De tant d'espoir
 Tu me souris
 Et j'ose croire
 A l'infini
 Qui laisse choir
 Les insomnies
 Envie de boire
 Les litanies
 De la mémoire
 Les j'ai envie
 C'est moi qui foire
 Sois là ici
 Viens là ce soir

Je te vois
 Comme la lune
 Sur le toit
 Qui s'élève
 Tel un disque de fortune
 Comme un ballon

Tiens une étoile !
 Tiens un avion !
 La jolie toile
 Que nous avons !
 Derrière le voile
 Que nous ôtons
 Tu me dévoiles
 Dans l'abandon
 Ce corps à voile
 De Cupidon
 Les plumes à poil
 Des Apollons
 Soufflent la voile

De la passion
 Dans les étoiles
 Et les chansons

Je te vois
 Comme la lune
 Sur le toit
 Qui s'élève
 Tel un disque de fortune
 Comme un ballon
 (Les astres rient)

Les anges, ces salauds

Il était minuit quand je terminais « La rêverie », dans la foulée de « Les astres rient ». Les anges, ces salauds, m'avaient mis au défi d'en écrire deux ce soir-là. Cela m'avait semblé plus facile du fait qu'on était dimanche, un jour particulièrement dédié à l'ennui. J'étais prêt à tout pour accélérer le processus de la rencontre véritable avec Raphaëlle. Prêt à tous les défis s'ils m'aidaient à passer maître. Ce travail me donnait confiance en moi, révélant une fois de plus cette énergie incroyable, qui faisait, je le sentais, sur le long terme, la différence. Je poussais plus loin les limites de ma création. Le mélange avec l'ange devenait plus profond. Dans cette zone-temps où je m'absorbais dans la création de l'œuvre, je ne souffrais pas. Le doute survenait plus tard, le lendemain, ou quand Raphaëlle se dérobaît, une nouvelle fois, à mes attentes. Je pensais alors que l'œuvre n'était finalement pas si belle puisqu'elle échouait à nous réunir dans la vie réelle.

- « L'œuvre de dieu n'était plus si belle ? ».
- « L'ennui et la solitude que j'éprouvais le lendemain me la rendait amère ».
- « Et si Raphaëlle te préférerait à ton œuvre ? Y-as-tu seulement pensé, couillon d'Arturio ? ».

J'ouvre ma porte
 A l'inconnu
 Ce corps est nu
 Mon amour forte
 Naît dans la rue
 Ange déchu
 Je vous escorte
 Et tire à vue

Là
 Je vous ai vue
 Pleurer
 Le papillon s'envolait
 Pour les cieux
 Amoureux

Ouvre ton cœur
 En grand petit
 La rêverie
 De ton bonheur
 T'attend ici
 Là dans ton lit
 Et la chaleur
 Te chauffe ici

Là
 Je vous ai vue

Pleurer
 Le papillon s'envolait
 Pour les cieux
 Vers les dieux
 Dans le vert
 De tes yeux
 Amoureux
 Amoureux
 Amoureux
 (La rêverie)

J'avais trop tiré sur la corde. L'espoir s'était dérobé. L'heure n'avait pas sonné. On pouvait garder les trompettes au chaud. La salve n'était pas pour aujourd'hui. Le prétendu manque de sa présence me jetait son gant à la figure. Prétendu parce que je sentais que l'attendre de cette façon, ou tomber pour elle ainsi, cette putain de mélancolie qui faisait de moi un zombi, n'était pas l'aimer. J'étais beaucoup plus préoccupé par ce corps las, le mien, ou cet ennui-là, le mien, qui affadissaient et ternissaient toutes les sensations, les émotions que mon être profond était capable d'éprouver. Le monde me laissait froid, ou pire m'inspirait cynisme et défaitisme. Si cette réalité n'était qu'un rêve, alors pourquoi ce cauchemar de moi-même ? A nouveau, je fermais mon cœur, en même temps que ma bouche se pinçait, ne voulant plus entendre ni lire les signes qui ne faisaient que me pousser plus loin sur la route, cheminant solo en quête de ma propre perfection. Là où je me trouvais, plus personne ne pouvait m'aider, puisque rendu inatteignable, pulvérisé par mes pulsions de mort. J'étais seul à savoir où trouver la clef de l'ouverture. Retomber, encore et toujours, dans ces zones d'ombre me rendait fou. Si les chansons que je lançais au monde, comme autant de prières au vent, n'amusaient toujours que moi, quelque en soit le nombre ou la force, je sentais que travailler, prier et aimer la vie étaient les seuls outils dont je disposais pour en moi générer à nouveau des états positifs.

- « Arturio, depuis combien de temps tentais-tu de changer le monde avec tes prières ? ».
- « Non, pas le monde, c'était prétentieux de penser ça, mais la vie, le cours de ma vie ».
- « Alors, depuis combien de temps ? ».
- « Depuis toujours, enfin, depuis le jour où j'avais commencé à créer une matière à moi, stylisée et chargée d'âme. Puis, un matin, je pris conscience que tout ce qui sortirait de moi serait bon. J'avais ce qu'il fallait ».
- « Les tripes ? ».
- « Les couilles, et le cœur, pour tout dire. Je compris, ce jour-là, que la musique était en moi, dans la pleine conscience de n'être qu'un canal d'énergie dont la vocation était de servir le monde et l'aider à mieux vivre. J'effaçais donc sciemment toute négativité affichée de mon art. Mon œuvre, porteuse de la parole de dieu faite chair, devait, sur les ailes de l'espoir, conduire à la lumière et l'amour. C'était l'évidence même, ma rédemption à moi pour le rachat d'un monde. La colère et la déprime me maintenaient à l'écart des anges et de l'universalité. Je savais qu'elles n'étaient pas la voie. J'étais un artiste engagé et ne voulais donner que le bon exemple ».
- « Tu sublimais la réalité, pour donner l'illusion que le rêve pouvait être la réalité, et qu'on pouvait toucher au but de la libération à condition d'être dans une quête positive de l'amour ».
- « Je voulais le bonheur de l'humanité, et n'aimais pas le chaos, même s'il était parfois nécessaire pour faire table rase des illusions qui ne tenaient pas sur le long terme. Je préférais écrire l'amour à l'absence d'amour ».
- « Mais, éprouvais-tu le manque ? ».

- « Oui et non. Oui, quand j'étais dans la fermeture. Non, quand j'étais dans l'ouverture. La force d'amour finissait toujours par reprendre le dessus, comme un torrent de bénédictions, une eau de jouvence. Une musique, un film, un rêve de la nuit... Tout d'un coup, l'esprit d'abattement, lourd comme la chape de béton, s'en allait comme un carré de soie emporté par le vent. Souvent, je pleurais abondamment quand je comprenais que, pendant tout ce temps, j'étais le seul coupable, celui à n'avoir rien vu. J'avais fermé mon cœur à l'amour lui-même. Ma conviction se renforçait. Cet être de chair, qui me viendrait dans la lumière, ne pourrait venir que dans ma propre lumière. Pas celle du monde. La lumière du monde n'était composée que de ma propre lumière. Seul le voile de ma cécité m'empêchait de voir. Mais, à mesure que j'avais vers elle, l'âme sœur, ma Raphaëlle, les nuages se résorbaient. Et aller vers elle consistait à se trouver dans une logique inversée proche de la plus totale des désinvoltures. Je croyais en dieu, donc je devais être capable de me foutre de tout et de lui faire tout simplement confiance. Il m'avait choisi quelqu'un qui m'attendait. Je le remerciais abondamment de l'énorme présent qu'il m'avait fait ».

L'amour de la vie était la clef de l'amour de sa vie

Je comprenais également que je devais abandonner la pente savonneuse de l'exaltation. Ca n'avait été qu'un premier pas. J'avais senti des choses alors, il est vrai, mais la connaissance n'en était qu'à ses balbutiements. Les forces en présence étaient puissantes, si puissantes, à vrai dire, qu'elles ne pouvaient se révéler que dans une certaine violence, l'action ou le signe étant démultipliés à l'infini par le symbolisme incarné précisément dans l'action ou le signe. Globalement, et pour être direct, plus on était serein, plus on restait impassible devant les perturbations. Ce qui voulait dire aussi que plus l'on était détendu et plus les choses se passaient naturellement. Accepter. Accepter la loi de l'amour. L'amour de la vie était la clef de l'amour de sa vie. Observer les enfants, cela aidait. Faire cesser la complaisance, retrouver l'innocence originelle, ces volontés se traduisaient par des tas de marques de confiance qu'il aurait fallu porter à l'endroit du monde. C'était, par exemple, caresser l'animal, sans la peur d'être attaqué, parce que l'on présumait d'emblée son incapacité à faire le mal. C'était marcher sur le rebord du bassin du parc en gageant que l'on ne tomberait jamais dans l'eau. En un mot, c'était faire absolument confiance.

L'été s'en était allé aussi. Je n'allais pas vivre cette saison avec l'être cher. Je m'entraînais, résigné, à entrer dans l'hiver, en passant par l'automne, la saison de l'intermédiaire ou quand les feuilles tombent et dénudent les arbres. J'appréhendais au plus haut point la solitude de ces mois sans soleil, le froid infernal qui raidissait les corps dans une tension odieuse. J'avais peur de l'hiver sans elle.

C'est déjà l'automne
Le ciel est couvert
Dire qu'il n'y a personne
Pour aimer l'hiver

Avec moi
Mon cœur est froid
Il faut du bois
Etre avec toi

En pleine nature
Nous allons chercher
Pour notre amour pur
A alimenter

La chaleur
De nos deux cœurs
Dans la froideur
Et la pâleur

De ce doux visage
Que je veux aimer
Comme un paysage
Au cœur de l'été

Indien
Mets ta main
Dans ma main
L'on s'atteint
L'on s'atteint
L'on s'atteint
(Mon cœur était froid)

J'écrivis « Mon cœur était froid » le lendemain. Je revenais sur l'une des raisons de ma perturbation : je n'avais pas été très satisfait de « La rêverie » que j'avais trouvé facile. Je devenais exigeant envers moi-même. Les critiques m'avaient ébranlé. C'était plus fort que moi, il fallait que l'émotion soit partout au rendez-vous dans les sublimes parures stylisées de dieu. Ici, là, dans « La rêverie », pas de trouvaille renversante, mais un attachement tendre qui pouvait éventuellement et paradoxalement se développer avec le temps.

- « L'inverse du tube, en somme ».
- « Oui, l'inverse du tube. Cette chose démagogique conçue pour t'exciter au départ comme un fou, et te laisser tomber au bout de la dixième écoute consécutive. J'étais heureux de voir qu'aucun des morceaux que j'avais écrit et composé n'était devenu à proprement parler agaçant. Même les morceaux les plus durs, les instrumentations les plus faciles, les moments d'excitation sans lendemain... ».
- « En d'autres termes, ton œuvre perdurait dans le temps ».
- « Je n'aurais jamais pu dire un truc pareil ».
- « Moi, je le dis. Ça ne me gêne pas de le dire à ta place. Au contraire, je sens que tu en as besoin. L'artiste doit recevoir des encouragements, même en filigrane, auquel cas son œuvre ne devient pas lumière ».
- « Nous avons tous besoin d'amour ».
- « Nous avons tous besoin de lumière. Mais, l'artiste, comme la colombe, pour générer le message de paix qui va changer le monde, a besoin d'éprouver l'amour dans la chair de son âme. Sa vocation consiste à l'inoculer dans la peau du grand corps comme un vaccin ».

Le mélange énorme d'âme et de cul

Mais, fallait-il vraiment souffrir pour créer ? Aimer, ce mélange énorme d'âme et de cul, devait bien pouvoir suffire. Je laissais passer quelque jours. Le blues dura le temps qu'il dura. L'avais-je appelée ? Toujours est-il qu'elle reparut après que je me sois guéri, réparé à l'endroit de mon âme blessée. L'occasion de noter ceci : le blues me quittait quand la tendresse s'emparait de mon cœur, et l'amour venait à moi quand mon cœur s'ouvrait. Une bonne raison pour le laisser ouvert aussi longtemps que possible. Je me sentais heureux en sa présence. J'étais prêt à la recevoir. J'étais si plein de joie en me levant ce matin-là, que je voulus lui offrir une chanson qui ne soit rien qu'à elle. J'y transformais mon appréhension de la solitude dans le froid hivernal en une présence

chaleureuse où l'on s'atteignait enfin dans une sorte d'été indien intemporel. Je me sentis mieux, heureux, libéré de l'angoisse de l'isolement, dans le don parfait qu'on adresse, en toute innocence, à l'être aimé. C'était étrange la façon dont je revenais toujours à elle. Elle m'apparaissait telle la clef d'une énigme, régissant ma vie, posée là à mon intention.

J'avais revu des gens du passé. J'avais senti le lien entre hier et aujourd'hui, et le sens de fraternité qui s'était dégagé de ce rassemblement passablement revival, m'avait ému. Je venais d'hier, et ce passé s'incarnait dans ces personnes qui me souriaient, et à qui je souriais. Mon cœur s'était ouvert. L'amour, était-ce cette émotion-là qui faisait que tout devenait plus doux tout d'un coup ? C'était donc ça le paradis ? Ce sentiment de bonté qui dure et qui s'étend à tous et à toute chose, ce lien qu'on développe avec l'autre sur la base spontanée qu'on est heureux de le revoir ? J'avais caressé ces joues, embrassé des bouches sous le choc de l'émotion. Oui, j'aimais ces gens tendrement. J'aimais jusqu'à leurs maladresses. Je sentais le continuum qui faisait que j'étais celui qui venait d'hier. Nous avons grandi. Ensemble et séparément. J'appréciais les changements survenus en chacun d'entre nous. Je me foutais de connaître leur degré de profondeur. Au moins, à cet instant précis de nos vies, nous étions heureux de nous revoir. C'était déjà quelque chose. Il y avait eu convergence, magie et union. Et, je me foutais complètement du reste.

- « Ca t'inspirait d'autres choses ».
- « Des pensées profondes sur l'esprit d'amour que le grand démiurge nous faisait entrapercevoir. Lui magnifiait ceux qu'il aimait. Ceux qui aimaient. Ceux qui l'aimaient. Comment repousser le parfait ? Cela nous aurait été, de toutes les façons, totalement impossible ce soir-là. Dieu, tout heureux qu'il était de faire la paix en nous, nous avait glorifiés l'espace d'une rencontre magique. Nous étions unis par le lien de l'amour. Ca ne me gênait pas de dire (sous le coup de l'émotion énorme) je t'aime ».
- « Toi, tu les voyais avec ces yeux-là. Ils étaient beaux, tout transfigurés ».
- « Oui, mais il n'empêche, il y avait plus ou moins de christ en nous, et ça, je le savais, autant que je le sentais, mais, il s'agissait bien d'un christ ressuscité et en habits de lumière. Aucune disparition n'était à déplorer cette fois, je m'étais réjoui à cette idée. J'avais senti l'amour monter en moi en une contemplation émue de ce tableau jubilatoire qui rassemblait de très anciennes connaissances dans la célébration de la musique de nos âmes hautes en joliesse. Des compagnons de route, on aurait pu dire. Et personne n'avait pris une ride. C'était frappant. De la maturité, oui, quelque chose nous en était restée ».
- « Et tu as senti que c'était précisément cet esprit d'amour que tu allais chercher à créer à chacune de tes performances, dans chacune de tes œuvres ».
- « Oui, c'est un fait, je voulais que les gens se sentent bien, tout en allant très loin en eux ».

Je me sentais changé, comme régénéré. Je m'unissais à nouveau à l'esprit de Raphaëlle. Je touchais à l'émotion pure dans la douce rêverie de mon âme. La tendresse embrassait mon cœur dans l'espoir d'un tout, d'atteindre un ensemble. Je retrouvais le goût de la curiosité à l'endroit du monde. Je partis en quête de nouvelles émotions pleines, et la peinture fut la nourriture spirituelle qui finit de me réunifier dans un joyeux lâcher prise. J'allais d'une toile à l'autre. Je pleurais dans ma contemplation des tableaux des deux peintres. Il me semblait que j'avais des ailes. Mon émotion faisait écho à quelque chose d'intime, profondément enfoui en moi. Ca bougeait. Je me reconnaissais, touché dans un désir similaire de dire avec des formes visuelles. Pendant que ce faisait la transmission du peintre, je me sentis libre et comblé. Tout s'harmonisait autour de moi. Le monde extérieur devenait mon ami. Tout me parlait secrètement, comme l'écho insolite de moi-même projeté dans un décor de rêve. J'étais dans une présence chaleureuse, totalement irrationnelle. Mon cœur était heureux. Les anges s'incarnaient en tous les phénomènes, vivants ou inanimés. Dieu était littéralement partout. Tout était lumineux. C'était très étrange en même temps. Je me sentais immensément aimé. La bonté m'environnait. J'étais au paradis que tous et

tout contribuaient à faire vivre pour moi. Et je me sentais moi-même traversé d'une grande énergie fluïdique qui ouvrait mes portes en affinité avec le monde, dans l'écho et la résonance parfaite. J'étais Arturio, le magicien, l'alchimiste. Tout me souriait et je n'avais même pas idée qu'on puisse flotter comme ça dans les airs. Le rêve était devenu l'unique réalité. L'amour de Raphaëlle me donnait des ailes et me rendait absolument invincible. Il me semblait que rien ne pourrait plus m'atteindre, jamais, ni me faire du mal. J'étais l'ange parmi les anges, et m'unifiais, dans le ravissement le plus total, avec les grandes forces du cosmos.

Je me sentais aimé, et j'aimais à l'infini

Ce soir-là, je me couchai pourtant perturbé et confus. Je demeurais dans l'alternative du oui ou du non, et me sentais encore dans l'indécision. Ou plutôt, j'y glissais, et retombais dans la conception ordinaire des choses. Ma sensualité n'avait pas rejilli. J'avais consommé allègrement la béatitude et la transfiguration du monde autour de moi, mais mon corps était resté fermé. Je voulais l'offrir à Raphaëlle, mais quelque chose me retenait en arrière. Ce quelque chose était précisément le doute. Je bloquais sur la morale. Dans le rêve que je fis cette nuit-là, il y avait Raphaëlle et cette autre femme, Rachel, toutes deux tenues pour être les protagonistes de mon « clair business », une formule consacrée pour évoquer le processus de purification en marche. Atteindre le paradis terrestre supposait sauver son âme du purgatoire, et passer du côté de la lumière. Deux femmes, c'était perturbant. Deux anges, ça l'était aussi, mais quel était donc le rôle précis de Raphaëlle ? Je décidais de faire confiance, passant une fois de plus du tu au vous dans « L'amour de tout » que je composai cette nuit-là, après avoir reçu le songe des deux anges. Cette chanson fut plus douloureuse à écrire que les autres. Je pesais le poids de chaque mot, de chaque image. Je m'endormis, finalement, le devoir de l'artiste accompli, soulagé et dans l'unité parfaite de mon être. Au matin, quand j'incarnais de ma voix la mélodie et les mots que j'avais susurré la nuit, je pleurai d'émotion. Il me semblait que j'avais écrit la chanson parfaite. Evidemment, c'était un leurre, mais un beau leurre où je rendais hommage à l'âme sœur, où mon cœur s'ouvrait à l'autre, où l'autre y était multiple. Des émotions pures m'avaient traversé. Je n'étais plus seul, la chanson l'annonçait. J'étais en présence des anges. L'on se parlait. Ils me répondaient. Là encore, je me sentais aimé, et j'aimais, à l'infini. Il me semblait, comme chaque fois, que cette joie allait durer toujours. La sérénité immense, l'unité dans le cœur de joie, partagée par tous, j'avançais. J'allais vers. J'étais dans la lumière. Je touchais au pur bonheur édénique. J'étais un ange parmi les anges. L'angoisse avait fondu avec la chanson, comme si l'œuvre, comme la prière, devenait, dans sa création, intense processus de purification pour le créateur. Evidemment, la matière ainsi créée devenait spéciale, comme dotée de quelques mystérieux pouvoirs secrets, catalyseur subliminal de changements subconscients profonds. Il me semblait important, en tant qu'artiste, d'exprimer le pouvoir étrange de ces œuvres passages, incitatives et stimulantes pour le regardeur. Eprouverait-il cela, lui aussi : ce désir d'aimer, comme un fou, à l'extérieur de toute morale, au-delà du bien et du mal, et comme son cœur serait grand s'il pouvait se dégager de ses inhibitions...

Parlez-moi
 Racontez-moi tout
 Dites-moi, donnez-moi
 Des mots tendres
 Des images
 Qui m'font de l'effet
 Les mots clairs
 Qu'il faudrait
 Dire
 Dès qu'on aime

Je marche

Je cours vers vous
J'y vais, je vais vite
Je m'étale
De tout mon long
Je me retourne
Je regarde
Le ciel
Bleu
Je vous aime

Vous êtes là
J'ai envie de vous
Me serrer, me blottir
Et j'en passe
Je donnerai tout
Tout ce que j'ai
Pour un jour
Vous donner
Tout
Mon amour

Ouvrez-moi
Vous, vous pouvez tout
Alléger, libérer
Dans l'espace
Ce qui fait masse
N'est pas à vous
N'est plus à moi
Mais à nous
L'amour
De tout

Parlez-moi
Racontez-moi tout
Dites-moi, donnez-moi
Des mots tendres
Des images
Qui m'font de l'effet
Les mots clairs
Qu'il faudrait
Se dire
Comme on s'aime
(L'amour de tout)

Evidemment, ces expériences de paix paradisiaque étaient fugitives et ne duraient pas, mais, au moins, elles avaient existé pour une poignée d'heures, pendant lesquelles j'avais pu sentir l'amour de la vie, l'amour de tout pulvériser mes zones d'ombre et confirmer le pressentiment de l'éden qui m'avait conduit sur cette route étrange du désir. Si j'avais pu aller là, comprendre l'envers du décor, une fois, deux fois, cela signifiait aussi que je pourrais y revenir quand ce serait le moment. Si j'ordonnais à mon mental d'éviter les écueils du doute ou du blues, il se pouvait aussi que je finisse par me sortir définitivement de l'ornière des schémas anciens de la mélancolie qui avaient si bien anesthésiés ma vie. Tout cela s'était produit comme par magie. Voir les grandes œuvres des peintres avec les yeux du cœur avait déclenché en moi une réaction étrange. Un sang nouveau courait dans mes veines, une excitation sublime animait tout mon être, et mon âme se mélangeait à d'autres courants d'âme, si bien que je me sentais bien, comme suspendu dans les airs, dans l'harmonie de l'éternel. Puis, dieu avait traversé mon œuvre de la même manière qu'il avait dû procéder avec ces peintres de renom. Il l'avait chargée d'amour et dotée d'un pouvoir bouleversant, presque magique. Une œuvre pouvait produire ces états-là.

Je comprenais également que le lien que j'entretenais avec la peinture était sérieux. Je devais y revenir. Cette création, comme la musique ou l'écriture, nourrirait les autres formes d'expression. J'irai, porté sur les ailes de l'ange multiforme, révéler, à travers mes œuvres, la puissance de mes sens. Et mes sens s'éveilleraient à mesure que mon sexe s'ouvrait dans l'appel et la présence des êtres saints. J'avais les yeux bandés. Je pressentais plus que je ne voyais. Je sortais de l'œuf, et la coquille craquait sous mes dents. Pourtant, je n'avais pas rêvé, même si le doute continuait de porter son ombre sur la certitude de l'existence d'un tel autre monde, l'équation était simple et totalement révolutionnaire à mesure que j'en acceptais de voir les profondeurs : dès lors que j'ouvrais mon corps, j'ouvrais mon âme. Et l'inverse était vrai aussi. La sensualité, que dégageaient les anges présumés, me stimulait et me faisait entrapercevoir la toute-puissance occulte dont l'homme, saisi de dieu, était capable. J'entrevois l'éden. Un peu de gymnastique mentale me permettait de mieux saisir chaque ouverture, qu'offrait le signe dans le réel, pour m'engouffrer dans la brèche du beau, du vrai et de l'insondable réalité de l'autre monde, me relever quand je tombais, m'extasier de la perfection, me pardonner de l'imperfection qui m'empêchait de voir ou d'entendre le chant du monde, à travers la toile de mensonges que l'homme orgueilleux avait tissé, autour de lui, pendant des millénaires, comme une prison, rejetant l'ordre divin au rang de la pure affabulation.

Ces voyages intérieurs étaient épuisants, exigeant la plus pure des concentrations. De fait, ma perception s'émuoussait et mes visions dérapaient, me refaisant plonger dans le monde des dualités, désenchanté et ordinaire, où la mort faisait pleurer. Alors, quand la perception du tout m'échappait, je m'efforçais de l'accepter avec douceur. La positivité et la patience devenaient des vertus indispensables à ma vie. Les forces en présence avaient la puissance du feu, à la fois, destructeur et purificateur. Dieu était comme ça. J'appelais la tendresse en mon cœur. Elle était le laissez-passer qui rendrait l'expérience agréable, et presque suave, en dépit des violentes turbulences qu'offraient nécessairement de tels voyages au fond de soi. J'avais, je l'espérais, sans forcer, ni sans plus me déprécier. J'acceptais l'immense fatigue qui ne manquait jamais de clore chacune de ces expériences. Je n'échappais pas à la loi de l'impermanence, la magie n'était pas là tout le temps. Je n'étais qu'un débutant pour qui toute expérience n'était que prémices à de plus grandes réalisations. Et ça n'était déjà pas si mal de sentir tout ça. J'avais du plaisir.

Voilà ce que j'entendais, le message des maîtres : « Tu ne dois pas retenir un désir. Un désir réprimé est une frustration. Ton corps est comme un temple. L'amour est en toi, vit en toi et la sexualité t'amène à le faire passer à l'extérieur, en d'autres termes, à l'exprimer, l'extérioriser, et l'éprouver tout court dans l'orgasme. Le sexe est le serviteur de l'union avec les forces vives et occultes qui te divinisent ».

Et c'était vrai : plus j'ouvrais mon corps dans l'étrange communion d'avec l'âme, plus j'étais heureux. Cela constituait le credo d'une vérité fondamentale que je partageais avec tous les anges. Seul le refus constituait la véritable perdition, et c'était un peu comme de désirer perdre la vue. Les valeurs morales s'inversaient dans l'instinct : plus je jouissais, plus les anges jouaient de leur trompette céleste. J'en revenais toujours à ces conclusions épicuriennes singulières.

Ce matin-là, je fus réveillé par la lumière jaune et dansante du soleil. Je n'avais jamais noté à quel point les rayons de l'automne étaient bas. Jouir de tout, embrasser l'amour, vivre vite, sans la peur du grand jugement, constituaient la clef du savoir-vivre, et ouvraient, du même coup, les portes de l'éden, en des mouvements de sève insensés et inattendus. L'exploration de moi-même commençait enfin.

La série des couleurs que j'aimais pas

Je décidais de me remettre à la peinture. Il y avait ces couleurs que je n'aimais pas. J'avais utilisé les fondamentales : le bleu, le rouge et le jaune. Ne me restaient que des verts, des oranges, du blanc et un peu d'ocre. J'entreprenais une série d'abstractions qui n'avait pour but que de ré-alimenter le stock de ma palette de couleur pour n'acheter que celles que j'aimais. J'avais toujours besoin d'un axe de création, même débile, pour marquer le point de départ d'un projet. C'était plus fort encore en peinture. Je tombais sur un format de papier 30X40, et commençais le travail de jeté de couleurs. Le concept me plaisait d'autant plus qu'il m'amenait à réfléchir sur ce que je n'aimais pas.

N°1 me surprit. On commettait toujours des tas d'erreurs sur la première de la série. J'avais eu tort, par exemple, de retoucher l'aquarelle, en même temps, on s'en foutait complètement.

N°2 fut pleine d'imprévus. J'avais fait sortir une violence nécessaire. Je me demandais si quelqu'un avait déjà traité l'aquarelle avec une telle violence. Je n'avais pas le choix de toute façon. J'aimais les couleurs foncées, les contrastes et le vert dominait toutes les compositions. C'était plus que la rage de me débarrasser des couleurs que je n'aimais pas. La preuve, je commençais à les aimer.

N°3, toujours dominé par le vert, fut moins violent. Les traits étaient plus liés, avec un peu plus d'orange et quelques marrons. N°4 était plus clair dans les tons et dominé par les tonalités automnales. Le blanc du papier transparaisait par endroit. Je vis apparaître les premiers zigzags, verts, sur N°4, une tendance qui s'accrut gravement sur N°5 où je tombais sur un reste de rouge, qui dilué devint rose. Apparition pour N°5 d'un vert ocre très doux.

Les couleurs disparaissaient. Le pari était gagnant. Il y avait des choses qu'on savait qu'il fallait faire. Le désir montait. Les solutions apparaissaient. Quand c'était le moment, tout venait. J'allais faire jaillir des formes. Les couleurs que j'apprenais à aimer me le disaient. Ça serait plus facile que je ne le pensais. Je me désinhibais. N°6 fit partir le reste de rouge. N°7 vit revenir les zigzags en même temps qu'il vit naître la notion de contours. Je me souviens qu'il restait encore un peu de blanc, et je n'arrive toujours pas à comprendre comment je parvins à faire cette sorte de bleu gris.

N°8 constituait le tableau le plus sombre. Sa densité rappelait celle du N°1, pour le mélange de vert et de marron, pourtant, il était plus complexe. Je voyais l'ange s'en aller. J'étais triste, mais il resterait avec moi. En moi. Le matin, j'avais dansé avec lui. Je mentirais si j'omettais de dire que la série des couleurs que je n'aime pas n'existerait pas si je n'avais pas dansé avec l'ange ce matin-là. Je vais le dire autrement, cette phrase est tordue. Baiser avec l'ange me fit aimer les couleurs que je n'aimais pas.

Je finissais la série le soir même. Il ne restait plus rien. Je vernissais les aquarelles, et m'étonnais d'aimer ces verts si bruts. La nature était pleine de ces couleurs-là, surtout en automne. Je ne comprenais pas qu'il me faille toujours faire toutes ces conneries sur le papier avant d'aimer tout court des choses que j'aimais déjà.

J'appris à chuter, je fis dans la luxure

Nous échangeons nos tee-shirts. Le sien était rouge (la sensualité) et le mien était bleu (le spirituel). « Je t'apprends à être cool, toi, tu m'apprends à être ferme ». Ça ne voulait rien dire.

J'étais faussement cool, et la discipline ne me réussissait que quand j'aimais ce que je faisais. J'appris à chuter. Je fis dans la luxure. Ma sensualité s'éveillait. Elle faisait partie de ma voie. Je devais tomber pour comprendre ce qui me ferait tenir debout. Elle, il n'y avait qu'elle, elle et l'amour qui me poussait à chercher l'embrasement de ses bras. Pendant tout ce temps, elle me guidait, à l'écart du jugement, dans la douceur et ses éclats de rire. Ca n'était pas sérieux tout ça.

L'inspiration chanson me reprit. Il le fallait, je le sentais. La sève montait. J'étais encombré de mes anges. La joie rayonnait à mesure que je me débarrassais des conceptions ordinaires. Il y avait le royaume des frères et des sœurs. Raphaëlle constituait le lien spécial que je développais avec le monde. Elle était la gardienne de l'unité. Elle me manquait, pourtant, même si elle émanait de partout pour moi. J'écrivis « Le clito vert » dans un club de jazz où son esprit irradiait comme un fou. Le pianiste faisait des trucs infaisables. Je partis dans les vibrations insensées que dégageait sa musique sur les ailes de son fluide divin d'inspiration géniale.

Le clito vert
Est un endroit
Chaud où l'on va
S'étancher, s'échanger
Moi le bleu, toi le rouge
Le sensuel éthéré
Page blanche, je t'écris
Sage flanche endormi
Calme mon sang vermeille

Les couleurs que j'aime
J'ai tant appris du vert
Fidélité, l'espoir
Houlala, là, je jouis
Mon petit clito vert
Je suis au paradis
Voilà ce qu'il me reste
La lumière dans ma vie

Pas tout à fait fini
Le génie au piano
Des années que je fuis
Fulgurance des mots
Encore ces quelques notes
Avant de te toucher
Petit fion de mon âme
Je te sens quelque part

Trou du cul de mon art
Regarde l'arc-en-ciel
Courons à l'essentiel
Couleurs réverbérées
De nos âmes troublées
Par la fluidité
De ces cons fous du jazz
Aux grands regards mouillés

C'est fou comme je suis naze
A force de t'aimer
Dans l'inconditionnel
Sur la terre comme au ciel
Volons mon âme sœur
Au centre du bonheur
Je te serai fidèle
Mon petit Raphaël

(Le clito vert)

De retour à la maison, j'écrivis « Derrière l'anus » pour clore ce chapitre de l'obsession sexuelle.

J'ai convoqué les anges
J'ai entendu un bruit
Peut-être attendaient-ils
Que je sois endormi
Pour venir m'aimer
Encore une fois guider
Choisir, abandonner
Cette option qui fait mal

Où est l'enfer du fruit ?
Dites-moi, c'est ici ?
Et si ça me démange
Ca, c'est sûrement un ange
Ok, moi je te suis
J'y crois, je n'ai plus peur
Et quand tu es ici
Je suis à la bonne heure

Tu es le para
Tu es le para-
Pluie
Mais oui !

Quelque chose de nouveau
Quelque chose de beau
De sublime et d'inouï
Le monde est mon ami
Je suis dans l'harmonie
Et à chaque seconde
Ma croyance est en toi
Chaque fois plus féconde

Je vois, j'aime et tu ris
Que quand j'aime la vie
Dieu se cache derrière
Le soleil et les arbres
Cette fois, j'ai compris
La lumière est ici
Et quand tu me souris
Mon dieu, je monte à l'arbre

Tu es le para
Tu es le para-
Dis, j'ai dit
Mais oui !
J'ai dit
Mais oui !
J'ai dit
Mais oui !
Mais oui !
(Derrière l'anus)

Dans le rêve, Raphaëlle était assise à côté de moi, en plein soleil, sur une sorte de parapet. Elle me disait « oui ». Elle voulait être ma femme. Elle riait à gorge déployée, tellement elle était heureuse.

Elle m'appartenait enfin. Ma main touchait sa cuisse nue quand je sentis une présence auprès d'elle. Elle n'était pas seule. Je pris peur : Raphaëlle avait-elle quelqu'un dans sa vie ? Un homme ? L'idée ne me plaisait pas. Je la chassais aussitôt. J'aimais avoir l'exclusivité de Raphaëlle. En d'autres termes, je la voulais à moi. Si elle me disait « oui » sur le parapet, avec son rire extraordinaire, si elle acceptait que je lui touche la cuisse, ce devait être que l'autre ne comptait pas. Toutefois, cette présence invisible m'intriguait. Je voulais savoir et élaborais toutes sortes d'hypothèses plus ou moins fantaisistes.

Il y eut confusion. Entre le frère, la sœur et l'ange, tout se mélangea. Il faut bien comprendre qu'à ce stade de l'initiation, pour moi, la vie devenait éden et une grande exaltation enchantait toute mon âme. Je trouvais la résonance en tout. Ils étaient plusieurs à marcher dans ma tête. Une femme, en particulier, semblait pénétrer ma pensée avec encore plus d'assise que les autres. Le trouble augmentait à mesure que le temps passait. Je me sentais dangereusement attiré par elle. Mon cœur s'ouvrait. Je ne connaissais pas les règles du jeu. Raphaëlle était-elle unique ? Dans ce cas, quelle était cette présence à ces côtés ? J'avais rêvé que cette autre femme m'aidait à finir une tâche. Effectivement, les portes s'ouvraient. Dans un autre rêve, Rachel me parlait en off, je me trouvais alors au volant d'une voiture. J'arrivai sur un bord de mer, quand j'entendis Rachel me dire, d'une voix étrange et sensuelle à se damner : « Pourquoi ne pas garer ta voiture et te promener avec moi le long de la plage ? Il fait gris, mais l'air est si doux... ». Elle ajouta, lascive et sifflante : « A moins que tu ne te trouves un alibi bidon pour éviter de faire face... ». Elle voulait dire : « à ce désir trouble ». D'abord, ces paroles me parurent obscures. Je tentais de garer ma voiture, mais, je me trouvais pris dans les embouteillages des gens pressés qui font n'importe quoi. « Dépasser les conceptions ordinaires, voilà le sens du rêve ! », me dis-je à mon réveil. Il y avait comme un défi dans cette voix venue de nulle part et de partout. Je devais dépasser la peur maximale : celle de la chute. J'étais tenté. Il fallait voir, aller, tester. Je ne pouvais pas me défilier cette fois-ci, la voix l'avait dit. C'était comme un ordre du diable.

La femme rentra à nouveau dans ma tête. Et je m'ouvrais à elle, en même temps qu'à Raphaëlle. C'était la peur de l'interdit que je défonçais, et ça marchait. Du moins, sur le moment. La force de l'instant était absolument énorme. Non, je n'avais plus peur, mais j'étais tombé, et je ne le savais pas encore. Je me mis à écrire pour coucher mes impressions diffuses. Car deux femmes étaient apparues au lieu d'une seule, et j'en étais très perturbé. Le décor autour de moi se mit à bouger. Je vis que mon esprit avait encore grandi, qu'il était plus fort. En effet, j'étais capable de sourire en contemplant ma dispersion. Ma souffrance, profonde, insidieuse, n'était pourtant pas visible de l'extérieur, puisque je souriais. En réalité, j'allais très mal.

Le soir, en réécoutant les épreuves du jour, je pris peur. Une angoisse épouvantable remplit mon cœur. Quelque chose n'allait pas bien du tout et faisait très mal. Je détestais la musique que j'avais faite. Je dégueulais le texte schizophrène que j'avais pourtant écrit et réécrit. Et par dessus tout, je me maudissais, moi-même. Ça me pendait pourtant au nez, avec toutes ces femmes qui m'avaient tourné autour, mais, là, j'étais vraiment tombé dedans. J'avais trompé Raphaëlle, avec une inconnue. La différence avec les autres histoires ? C'était que Raphaëlle était l'ange envoyé par dieu, et qu'elle réunissait à elle seule les pôles sensuel et spirituel. Je n'avais pas le droit d'attribuer ces pouvoirs à une autre. Raphaëlle était unique. Je me mis à pleurer, c'était horrible à entendre, cette plainte, à la limite du cri. Qu'avais-je donc fait ? Il me semblait, qu'en suivant les sirènes, à tout confondre, j'avais perdu mon amour à jamais. C'était comme d'avoir vendu mon âme au diable. Je sentis de la tristesse dans la voix de Raphaëlle. Mon cœur était en deux morceaux. A cet instant précis, la peine était si grande, la vision de ma folie si atroce, que je savais. Oui, je savais qui elle était. L'ange, qui redresse la situation, avec tendresse, mais fermeté, me remit debout. Elle était la mère affectée, j'étais son enfant turbulent. Oui, on s'était fait très peur, mais c'était fini à présent. Il me fallut du temps avant de comprendre que chaque doute, chaque oscillation ou

déviations de mon esprit lui faisaient l'effet d'un bleu dans son âme à elle. Il fallait donc qu'elle m'aime pour supporter ces dérangeantes perturbations de mon cœur.

Les forces obscures m'avaient eu. Les anges s'étaient ligués : il fallait que je sache qui était Raphaëlle et de quel type d'amour il était question. La fidélité se logeait ici au-delà du sexe lui-même. Elle le savait et comme elle avait beaucoup d'avance sur moi, elle me pardonna. Je devais simplement réécrire le texte de ce qui allait devenir « Rachel et Raphaëlle blues », en l'élaguant de toute image destructive ou dispersante. Un enfant pourrait l'écouter, sans se perdre. J'étais à la limite du chef d'œuvre poétique, je le sentais. Quand on va dans ces zones sales, où personne n'ose aller, on est proche de quelque chose de grand. Ça me faisait d'autant plus mal. J'étais au bord du gouffre, la tête pleine de vertiges. La simple idée de créer ou de refaire me dégoûtait. C'était un soir à se balancer. Je comprenais qu'on puisse ne plus trouver la force en soi de se supporter.

Des forces capables de me pulvériser

Je réécrivis le poème le lendemain, qui parachevait ainsi ma trilogie sans nom, dédiée à la recherche de l'amour parfait, envoyé de dieu. Des forces éminemment puissantes passaient par moi. « Rachel et Raphaëlle blues » en était la preuve. Des forces capables de me pulvériser. Ça me ramenait à cette réalité de celui pour qui la souffrance était devenue trop forte, et qui franchissait les limites de la vie pour en finir avec le décor. Celui pour qui rêve et réalité se confondaient dans les ténèbres de la solitude et de la folie. Celui qui ne voyait pas l'amour présent autour de lui, toutes les petites attentions que les anges lançaient en permanence, pouvait pousser sa destruction jusqu'à ces extrémités là. C'était horrible. Il me semblait qu'il y avait certaines choses, qui, quand on les disait ou les lisait avant, au bon moment peut-être, pouvaient sauver la vie. C'était la raison ultime que j'invoquais toujours pour justifier ma création. Elle aiderait l'autre à mieux vivre, et peut-être trouver les clefs de son paradis secret. Personne n'échappait jamais à cette règle : il arrivait toujours un jour dans la vie où la matière nous apparaissait comme étant vide de sens. Alors, si quelqu'un venait à dire que la matière n'a de sens que si la présence de dieu se fait manifeste à travers elle, il me semblait que ça pouvait aider. L'œuvre d'art, tantôt apaisante, tantôt dérangeante, savait provoquer ces remous profonds dans le cœur et contribuait, j'en étais sûr, à la maturation de l'âme.

Rachel et Raphaëlle
Sont une seule entité
La rêvée, la réelle
Vont bientôt s'assembler
Me prendre et m'embrasser
J'aime l'une après l'autre
Elles m'aiment ensemble
Et m'ont mis au défi
D'avoir un cœur plus grand, un cœur plus grand
Généreux, affranchi
Elles m'ont dit : Vas-y, écris
Cette chanson pour nous

Un blues pour les filles
Dotées d'un cœur sauvage
Qui s'ouvre à l'infini
Traverse les nuages
Je me mis à écrire
Que je les trouvais belles
Qu'elles nourrissaient mon âme
Ma nature amoureuse

Effluve intemporelle
On devenait la flamme
Oui, je les trouvais belles
Extatiques et sensuelles

J'avais trop attendu
Et je crois qu'elles aussi
Au-delà nous allâmes
De chair étaient nos âmes
Et le désir montait
Elevant nos cœurs purs
Au-dessus des toitures
Laisant en bas les bruits
Désordres de la vie
Obstructions et douleurs
Les pleurs, les avanies
De celui qui a peur

Et l'on transcenda tout, tout
Fut enfin magnifié
Nous le fîmes beaucoup
Avec force baisers
Nous nous prîmes partout
On adorait s'aimer
Luxure sans tabous
C'était pas compliqué
Subversives, effrontées
On buvait du café
Et du vin italien
Comme on fume des joints

D'abondance de cœur
On défaisait les liens
De l'humain dans l'ardeur
On riait pour un rien
On refaisait le monde
Et du soir au matin
Dans l'étreinte profonde
De nos corps divins
Qui s'aimeraient encore, qui s'aimeraient encore
A travers la mort
Intime connaissance
Un, deux, trois, renaissance

La présence des anges
La lumière du matin
Quand l'aube délirante
Terrassait nos instincts
Moi, je les enlaçais
Tendrement pour la vie
Gentiment, sans violence
Le plaisir assouvi
Appariées dans le beau
D'une vie carte blanche
Un rêve que l'on encense
Héroïnes d'en haut

Je vous ai attendues
A tant vous espérer
Vous êtes enfin venues
Librement incarnées
Et comme vous êtes belles

Douceur et volupté
 Délié don du ciel
 Mes rebelles adorées
 J'avais beaucoup prié, beaucoup prié
 Rachel et Raphaëlle
 Au-delà de moi-même
 Je fus plus qu'exaucé

Vous m'avez abordé
 Sous vos formes subtiles
 Enveloppes sublimes
 D'immatérialité
 C'est là que nous nous vîmes
 En plein cœur de l'été
 Tout en haut de la cime
 Vous m'avez inspiré
 Paysages charnels
 Le blues de l'irréel
 Rachel et Raphaëlle
 L'ont émané du ciel
 (Rachel et Raphaëlle blues)

La violence de l'écriture de ce blues fut si intense que j'abandonnais provisoirement mes notes. Les mots et les pensées m'avaient fait mal au point que je souhaitais, pour un temps, oublier ce media. C'était une façon d'effacer ce souvenir douloureux. J'avais, une fois de plus, été au bout de moi-même, et me sentais exténué. Je voulais me rapprocher de mon amour, retrouver l'innocence et l'harmonie de ma tendresse pour Raphaëlle. Comment avais-je pu me laisser prendre ? Je devais être possédé. Certes, l'épreuve était nécessaire. Je pouvais sentir cela en général : la nécessité de l'épreuve. Il la fallait pour grandir, et en savoir toujours plus. La tentation m'avait fait comprendre la nature de cet amour spécial, envoyé de dieu. Il fallait que je le saisisse, le caractère extraordinaire, supérieur et sacré de cette union. Son unicité engendrait la multiplicité. L'âme sœur ouvrait les portes du paradis. Le cœur devenait énorme et aimant, les pouvoirs indicibles et illimités. C'était comme de trouver, un beau jour, Jésus Christ dans ses chaussures.

La série des couleurs que j'aimais

Les mots étaient douloureux. Je passais donc à un autre mode d'expression. Cependant, ce ne fut qu'acculé, et toujours en proie à une souffrance aiguë, comme le dard d'une aiguille qui chatouille la chair non anesthésiée, que j'achetais un set d'une trentaine de couleurs. J'achevais la série des couleurs que j'aime sous les trois jours qui suivirent. Toutes des abstractions, à l'exception de la numéro sept, où les lettres du prénom de ma belle apparaissaient calligraphiées et de couleur rouge. Il y avait également du bleu, du noir, du jaune. Je peignais les huit premières aquarelles la nuit. L'éclairage diffus de mon appartement ne me permettant pas de discerner correctement les couleurs, les épreuves du soir furent très sombres. Mes amis ne semblaient pas vibrer à ces amas de peintures et de formes abstraites. J'évitais de leur montrer le Raphaëlle, que je voulais garder pour moi seul, en attendant peut-être de le lui offrir un jour.

Je continuais le lendemain avec une série de plein jour (des bleus et des gris, teintés de quelques pointes de jaune) qui eut plus de succès que la série nocturne de la veille. Moi, je trouvais ces abstractions un peu trop consensuelles. Je ne me sentais pas pleinement satisfait mais j'aimais bien voir mes amis heureux et rassurés de sentir enfin ces amalgames leur parler au cœur. Je revins, pour le reste de la série, à des auras plus sombres de couleurs, qui me semblaient décidément plus intéressantes, puisqu'elles me faisaient vibrer. L'audace peut-être. Non, ça n'était

pas n'importe quoi. L'œuvre était inspirée. Quelque chose se passait, pour moi, dans la peinture. Ca me donnait du courage et de la détermination pour les projets futurs : j'irai vers les formes stylisées des portraits ou des nus. Mais, je me disais que j'avais besoin d'un modèle. « Cette femme me manque dans tant de sphères de la vie », ne pouvais-je m'empêcher de soupirer à moi-même.

Finalement, je la revis. Quand je pénétrais dans la pièce où elle était, je me sentis troublé à l'extrême. Je rougissais tant, sans pouvoir la regarder, que je dus quitter la salle et me réfugier aux toilettes pour me ressaisir de cette émotion fantastique et insensée qui faisait battre mon cœur d'adolescent. Je ne pouvais absolument pas la regarder. J'étais bouleversé rien qu'à l'idée de le faire. Elle était là, au milieu de tous, belle à se damner, si sacrée que je n'imaginai même plus la toucher ou la prendre dans mes bras. Son visage de porcelaine semblait si délicat et ses cheveux si fins qu'il n'était tout simplement pas concevable d'y mettre un jour mes mains pleines de caresses. Elle était l'icône parfaite de mon cœur. Je compris alors le sens du rêve, la présence invisible à ses côtés, quand elle m'avait dit « oui », quand je lui avais touché la jambe et que j'avais pensé qu'elle était à moi, et la sensation désagréable que j'avais éprouvée à l'idée qu'elle n'était peut-être pas seule, mais accompagnée. L'homme était dans la salle. Chaque regard aimant qu'elle lui lançait me transperçait comme la lame d'un couteau en plein cœur. En même temps, chaque sourire et œillade qu'elle avait pour lui étaient comme je les avais imaginés pour moi-même. Je reconnaissais sa façon d'aimer, d'être tour à tour inquiète et rassurée. Ainsi, pour moi, aimer, et jusqu'à preuve du contraire, signifiait souffrir.

La bite qui me pénétrait était énorme

Le temps passa, lentement et vite à la fois. Je riais jaune. C'était bizarre, comme quand un vieux rêve s'effondre. Quand elle quitta momentanément la pièce, je sentis le rêve de la veille m'envahir de sa signification profonde. Un jeune homme se faisait mettre par un plus vieux que lui. Je le voyais souffrir, sa bouche offrait un rictus douloureux. Le sexe de l'homme était énorme. La scène, visible de tous, était à la limite du supportable pour le spectateur qui se trouvait là par hasard. Je fermais les yeux pour me défaire de cette vision de cauchemar. Était-il seulement consentant ? Je posais la question du bout des yeux à un autre jeune homme qui se trouvait là aussi, spectateur du hasard. Il me fit oui de la tête, en guise de réponse. Ainsi, personne n'avait le droit d'intervenir pour stopper cette violence. Nous restâmes passifs, et l'acte prit fin, comme il avait commencé, les yeux du jeune homme trempé d'effroi et de douleur. L'épisode laissa le jeune homme pour mort, son corps inerte allongé sur le dos, à même le sol. Seul un petit morceau de toile rouge recouvrait ses yeux. Des abeilles butinaient le miel étalé autour de ses lèvres. Son visage resta longtemps immobile, quand, soudain, une torsion agita sa bouche. Les abeilles devaient chatouiller ses lèvres. Le jeune garçon, contrairement aux apparences, n'était finalement pas mort.

Ce rêve me hanta pendant tout le temps de son absence : la bite qui me pénétrait était énorme. Mon cœur battait plus vite. « Je n'aimerai jamais que toi ». A ces mots, nous nous échangeâmes ce regard d'éternité qui reste encore l'un de mes plus beaux souvenirs de Raphaëlle à ce jour. Il ne dura qu'un instant, un instant qui rimait avec toujours. Un instant d'éternité. Une grâce suspendue que je mis longtemps avant de serrer contre mon sein.

Pour l'heure, mon cœur était blessé, mais je ne réalisais pas encore l'étendue du désastre, porté que j'étais par la liesse immense de la foule, passionnée de musique, et de poésie de l'âme, qui s'éprend d'un cœur qui saigne en direct. Le rideau tomba. Je voulus l'approcher et lui offrir le numéro sept de la série des couleurs que j'aimais et qui portait son nom. Le plus étrange, c'est

que les couleurs de l'aquarelle n°7 correspondaient exactement à celles qu'elle portait sur ses vêtements. Il était venu l'embrasser, le veinard. Je les saluais. Je chuchotais, tant mon énergie était anémiée, tant mes rêves étaient réduits à néant : « J'avais préparé ça pour vous... ». Elle refusa catégoriquement l'offrande que je lui faisais. « Arrêtez de m'envoyer tous vos trucs ». Je bredouillais : « D'accord... Ok... D'accord... ». Le ciel me tombait littéralement sur la tête. Je perdais le sens de ce qu'elle me disait. Elle parlait trop vite pour le trauma dans lequel je me trouvais. Je partis, laissant tomber un bonsoir vague qui resta sans réponse. Je fuyais plus que je ne marchais. Bon dieu, j'étais en peine ! Je ne le compris que quelques deux heures plus tard.

La colère et la jalousie furent les sensations les plus promptes à jaillir, me serrant la gorge en une flopée d'injures immondes qui n'étaient pas moi, et qui montaient comme un cri de guerre. Je m'en sentais honteux, mais il faut bien comprendre que mon rêve s'écroulait comme un château de cartes, et que j'essayais, tant bien que mal, de rester vivant, ce qui me fit faire n'importe quoi. De guère lasse, je finis par capituler devant ma tristesse. S'ensuivirent des torrents de larmes, comme l'expression désespérée d'un rejet massif de tout. Je devais tout oublier. J'avais halluciné. Les rêves, les signes, mon inspiration m'avaient fourvoyé, et je me sentais littéralement accablé, tant que je pensai à la mort. C'était à la façon archi cynique que j'avais de regarder les veines de mon poignet gauche (je suis droitier). Il faut avoir connu cette lourdeur de l'âme, comme un ciel d'orage sans concession, pour savoir le goût du désespoir : l'errance, la blessure qui continue de saigner, le manque d'appétit, l'envie de rien. La mort de l'âme. Je touchais le fond. Je tentais de changer de fréquence et le cercle de mes habitudes. Je me mis à lire. J'allais au cinéma, et même, à la messe. J'aidais un ami à déménager, et ne ménageais pas mes efforts physiques. Faire des choses pour les autres me distrait de ma tristesse et de mon obscure sensation de froid intérieur.

Je trouvais le sermon du prêtre plat et poussif, peut-être à cause du papier qu'il lisait. Il me semblait que j'avais connu des prêcheurs plus qualifiés, ou du moins plus charismatiques. Mais, il est vrai que mon esprit négatif travestissait tout de la pire des façons. Avec le recul, cependant, je compris que son sermon n'était pas si mal, et finis par trouver un certain soulagement dans le message ainsi véhiculé par le prêtre. J'y lisais une vérité profonde et sibylline qui faisait étrangement vaciller la pâle lueur d'espoir en mon âme. Par exemple, quand le prédicateur dit que le monde matériel n'était en rien séparé du monde céleste, j'entendis que le rêve et la réalité n'étaient pas à concevoir de façon séparée. Tout fonctionnait ensemble, exactement de la façon dont je l'avais pressentie. Dans mon for intérieur, je persistais dans ma certitude : Raphaëlle était bien l'envoyée de dieu pour moi sur terre, seules les apparences trompeuses me renvoyaient une image contraire, obstruant le rêve. Tout était vrai, même si je me heurtais à quelque chose de solide, comme une paroi en dur, quand j'avais imaginé pouvoir passer le seuil de la grande porte. C'était à cela que je vis que j'étais le contraire de la légèreté. Je sentis mon cœur soudain pétri d'une sombre honte : j'avais été affreusement prétentieux.

Le rayon de lumière posé sur ses yeux

Je me souvins alors de sa présence. De quand elle se tenait là, un étrange rayon de lumière posé sur ses yeux. Toutes les apparences étaient contre moi à l'exception de ce rayon de lumière caressant son visage à l'endroit voué à la vision, et qui constituait à lui seul l'émanation divine qui me la désignait mienne dans l'autre réalité. Je devais apprendre à en être sûr. Mais, à mesure que la lumière se faisait à l'intérieur de mon esprit, il m'apparaissait que le rai de lumière n'était pas seulement le signe de la présence de dieu, mais aussi celle de sa descente sur terre. Un souvenir me revint soudain en mémoire, qui, je le sentais, remontait des profondeurs de l'oubli : celui de mon mariage spirituel avec Raphaëlle. Cela s'était produit au mois d'avril. J'étais entré en aveugle,

comme aimanté, dans la cathédrale. Là, se tenait un cérémonial fastueux autour de quelques grands pontes de l'église chrétienne. La basilique était à ce point pleine à craquer que l'on pouvait à peine circuler. Mon cœur pleurait sa douleur, en un flot ininterrompu de larmes. Je manquais de brûler mes cheveux en voulant allumer un cierge. C'est dire l'immensité de mon désespoir d'alors. Je me mis à prier avec ferveur. Ce fut quand j'implorai le miracle de la rencontrer, lui jurant amour et fidélité éternels, que le rayon de lumière vint, à plusieurs reprises, danser sur mes mains. Je ne savais pas encore, à ce moment-là, que mon aimée se prénomrait Raphaëlle. Mais, il était clair que dieu venait de nous marier dans mon flot de larmes. Je compris immédiatement qu'il s'agissait d'un miracle, même si je ne commençai à y croire que le lendemain. Je savais qu'une femme existait belle et bien pour moi, et qu'elle m'attendait quelque part. Dieu me le confirmait au moyen du rai de lumière, moyen qu'il avait choisi pour me venir en aide. Et voilà qu'il le refaisait, le miracle sur ses yeux.

Sans cette certitude, il m'eût été absolument impossible, tant la blessure de mon âme était vive, de reprendre ces notes. Sans le sourire vrai et radieux qu'elle m'adressa alors, l'espace d'une seconde, quand, le soir funeste, je l'abordai dans l'espoir de lui remettre mon offrande picturale, l'aquarelle numéro 7, j'eus été incapable, la muse m'ayant froidement répudié, de me replonger dans un quelconque travail artistique. L'échange, son sourire, ne dura qu'un instant, mais la seconde est la clef de l'éternité. Je ne compris le sens caché derrière l'épreuve qu'un peu plus tard. L'intelligence vive, supérieure, et le lien d'amour divin qui nous reliait l'un à l'autre, n'avaient pas besoin de preuves dans le réel, ni de grandes démonstrations d'attachement, si romanesque fût-il. La communication se faisait à travers les airs, les fluides, les ondes, les rêves et les hasards. Je devais apprendre à laisser faire, et me laisser guider par les forces d'intuition. L'incarnation dans la matière venait toujours après, comme pour parachever et parfaire la pensée, l'abstraction. Elle en découlait même. Disons que le ciel tombait dans la matière, et, ce faisant, devenait substance sacrale. Dieu lui-même, désireux de pénétrer encore plus pleinement sa création, ne s'était-il pas incarné, en la personne du christ afin d'éprouver la souffrance duelle de l'homme déchu de l'éden ? et n'était-il pas, dans son dessein de parfaire sa compassion à l'égard de ses créatures, descendu en enfer pour bien saisir les replis les plus ténébreux de cette œuvre-là ? Tout prenait sans doute un temps infini avant de s'arranger, le temps qu'il fallait probablement pour s'arranger soi-même, au-dedans de soi, mais une chose était sûre : dieu ne supportait pas que l'on pleure.

Les océans, les forêts, les montagnes, les déserts...

J'étais assis tout seul sur les boudins du petit pneumatique. Le soir tombait. La mer était plate. Je décidais de rejoindre, sans tarder, la plage avant la tombée de la nuit, en m'aidant des deux rames de la frêle embarcation, et regagnais, effectivement, la côte aux contours bleu marine, sans encombre. Le ciel couleur indigo, immaculé d'étoiles, présentait, dans ses subliminales teintes d'orange, la pureté de certains cieux d'orient. Tout était calme et serein.

Il n'y avait, a priori, pas de pont entre cette image et la pensée suivante, pourtant il me semblait que je venais d'échapper à un grand danger, et m'estimai heureux d'être encore en vie.

Quand dieu s'incarnait dans la matière, c'était pour honorer les pulsions de vie, la mort n'épousant le plus souvent que la fonction métaphorique d'une fin de cycle, ou l'amorce d'une renaissance à venir. Ainsi, quoi de plus jouissif, pour un dieu aimant la vie, que de voir ses hommes atteindre, dans leur cœur (la joie) et dans leur corps (la jouissance), la félicité suprême ? Sa création était soignée : contempler la nature à l'état sauvage, et la variété infinie d'animaux qui peuplaient océans, forêts, montagnes et déserts, suffisait généralement à se convaincre de la véritable frénésie dont il était capable. Eléphants, vaches, poissons, loups, fourmis, hérissons,

mouettes, autruches, cochons, baleines, chevaux, papillons, biches, lapins, chiens... La liste n'avait bien sûr rien d'exhaustif, mais, à bien y regarder, on se disait que, pour rêver une telle création et provoquer pareilles hallucinations visuelles, dieu avait bien dû prendre quelque chose, ou bien encore qu'il élucubrait en permanence. Et pourtant, tous ces éléments disparates de vie s'équilibraient et s'harmonisaient dans le grand tout. Mais, si l'animal tuait pour sa survie, il n'y en avait qu'un qui tuait pour mettre du rouge aux lèvres de sa femme. Alors, que l'homme pervers, ignorant ou infatué de lui-même se détournât de la voie pour abîmer et détruire cette beauté sublime, c'était une chose, mais dieu aimait, et c'en était une autre, celui qui protégeait et respectait la vie, l'enfant, et l'humanité sous ses formes les plus ingénues.

- « Tu n'avais pas besoin de monter sur le dos d'un cheval pour servir la grande cause ».
- « Non, la gloire n'était pas nécessaire pour servir la vie. Je me sentais aussi bien dans le rôle du garçon d'écurie, que dans la peau du cavalier qui fait gagner de grands prix à son pays ».
- « Tu aimais chuchoter à l'oreille des chevaux ? ».
- « Ta référence est encore trop stariée, à mon goût. J'aimais simplement l'idée que chacun se sente bien ».

Don, pardon, abnégation, vérité, authenticité constituaient quelques unes des fondamentales de la voie, mais le monde regorgeait d'une telle richesse et fantaisie que, personnellement, je ne pouvais me limiter au postulat austère du rachat de l'homme dans le sacrifice de sa vie. J'avais la ferme intuition que faire confiance aux hasards nés de mon instinct et de mon désir, c'était, au final, accéder à la liberté suprême. Ainsi, l'âme ne serait totalement purifiée que lorsqu'elle se livrerait, sans peur, au ravissement du corps et de l'esprit. Cette logique de la dualité faisait du sexe, comme du cœur, un outil roi, propre à libérer l'homme. Dans cette logique, le charnel et le spirituel allaient de paire, l'erreur n'étant toujours de n'en retenir qu'un seul.

Ces pensées me conduisaient très loin. Tout devenait extraordinairement limpide. J'avais comme une poussée de sève, dont je ne reconnaissais ni la provenance, ni la substance, tant tout semblait absorbé dans l'étrange. Il était de mon devoir d'approfondir l'investigation. C'était un voyage au-delà de la peur, quand je savais le doute me pétrifier. Je me servis de mon sexe comme d'un bateau. J'affrontais la tempête, immergé dans une sorte d'héroïsme, qui, à défaut de me rendre invincible, me protégeait du pire, la mort ou la folie. Les turbulences étaient terrifiantes. Je n'avais jamais connu pareilles secousses. Ma terre tremblait, à mesure que les certitudes s'ébranlaient. Il ne restait plus rien. Mon cœur battait à se rompre dans ce voyage au bout du monde que j'avais entrepris pour l'amour de ma vie. Chaque matin, comme un rituel d'invocation, j'allais dans les eaux peu profondes de la mer verte, planter mes pieds dans le ban de sable, et l'attendais à ce point précis de l'eau, du ciel et de la terre, mon corps chahuté par les vagues et les courants. Elle ne venait jamais, et je dérivais toujours vers la plage, mes pieds bientôt empêtrés dans le roulis des vagues. Cependant, j'avais toujours fait cela pour elle, Raphaëlle, l'appeler et prier pour qu'elle se sente bien, car il me semblait qu'elle avait besoin de moi pour parachever son œuvre en propre, qui était de nous faire naître ensemble, et nous doter de tous les pouvoirs surréels dont nous avions besoin pour faire le bien autour de nous. Je saisissais l'essence de notre étrange connexion amoureuse : elle était presque arrivée au sommet de la tour, quand moi, j'en commençai seulement l'ascension. Elle m'attendrait là-haut. Mon maître m'enseignait, la tête me tournait. J'étais nu, je marchais, le visage grave, la bite en fleur, avec toujours cette impression étrange d'avoir une vie d'avance ou une autre de retard.

Il savait que la matière n'était que le reflet de son esprit

Les conclusions auxquelles j'arrivai alors étaient fort déconcertantes pour l'esprit non-initié : la voie était inversée. Et le grand mystère du rachat de l'homme par ses bonnes actions se logeait dans cet intraitable paradoxe : l'on commençait par chuter pour atteindre l'Éden, là qu'était la faille où l'on pouvait sentir le vide des apparences et des phénomènes. Le monde tel que nous le connaissions, les souffrances engendrées par la maladie, la mort, ou la passion, rien de tout cela n'était vrai. La vie était un songe, et l'amour seul, profond, invincible, libérait de la fatalité du cycle, permettant à l'être accompli de traverser le décor, de voir au-delà des apparences, de transcender le réel, et donc de revenir en habits de lumière, serein et rajeuni, magicien révélé, alchimiste achevé. Le maître ne craint pas la matière. Il sait qu'elle n'est que le reflet de son esprit, alors, au contraire, il l'exploite, s'en amuse et joue avec. Il passe à travers les murs, et possède un laissez-passer permanent. Il va, sans peur, partout où il lui semble bon d'intervenir. Il guérit, il transforme, il éclaire. C'est un bienfaiteur qui libère. Il est passé maître en ce qu'il sait faire.

Alors, je décidai, sciemment, de chuter, pour combattre mes peurs générées par la matière. S'en suivirent de grosses distorsions dans la perception que j'avais du décor que je traversais. Pour rendre compte de ces mouvements de l'âme qui me conduisaient sur le chemin de la voie inversée, je dirais ceci : d'abord, je croquai la pomme, pour, ensuite, aller me finir sexuellement au paradis. Enfer, chaos ou décadence ?, il était écrit que je devais aller là pour comprendre la vacuité du décor, réalisation profonde et abstraite, qui, transposée dans le mode concret, transforme la réalité en un vaste néant où la dualité du monde tel qu'il nous apparaît, ainsi que la connaissance que nous en avons depuis des millénaires, n'existe pas, à proprement parler. Ce que je pourrais ici tenter de traduire en clair par : « T'excite pas, mec, tout est bidon, rien n'existe, même pas toi. Tu peux rigoler maintenant ». Et, en effet, tout ça m'apparaissait très clairement. Le décor était toc, les acteurs (à l'exception des initiés), très mauvais, et toutes les quêtes de bonheur terrestre parfaitement idiotes. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de m'interroger sur le sens ultime de l'existence humaine dans le cas où elle ne fut rattachée à rien. En effet, si rien de ce qui apparaissait n'existait de son propre côté, d'où venait donc cette force irradiante qui enflammait les âmes jusqu'à les diviniser dans l'éternel ?

Je notais autre chose encore, qui me dérangea, mais s'inscrivait dans cette logique de la chute, qui tisse l'équivalence subtile entre la montée de l'âme et sa décadence : le bonheur intérieur ne reposait que sur le lâcher complet des frustrations, l'extinction de la peur, et l'explosion du « moi ». La conduite, ainsi débarrassée des interdits et censures morales du conscient, devenait carrément animale, voire parfois même brutale dans certains cas. Les choses les plus belles ici n'avaient plus de sens là-bas. Au bord du précipice, suspendu au-dessus du néant, je sentis monter comme un rire, atroce et libérateur, devant le tableau vide, sensé représenter le monde, que mon esprit commençait à percevoir. C'était un peu comme si l'amour romantique, tendre et éthéré, que j'avais pour Raphaëlle, ne revenait en fait qu'à vouloir lui enfoncer ma queue turgescence, et raide comme un manche à balai, dans sa grosse chatte béante et mouillée, la bourrer comme une bête jusqu'à la faire hurler de plaisir, tandis que j'éjacule en elle comme un salaud, en poussant des râles de plaisir qui font trembler les murs, tout cela pour recommencer, aussi vite que possible, la scène du démon en rut, dans une autre position, où ma chérie me crie, les yeux révoltés par la jouissance entrevue : « Vas-y, enculé, baise-moi... Baise-moi à fond, je te dis... Oui... C'est ça, ma grosse bite... Enfonce-la dans mon con... Oui, attends, vas-y... Lèche... Oui... Là, voilà... Fais-moi jouir... Encore... Par là... Continue... ». Imagine un peu la gueule du poète qui, lors de sa première étreinte avec l'élue de son cœur, voit sa belle princesse, sensuelle et raffinée, véritable clef des songes, se métamorphoser, au contact rapproché des lèvres, en une grosse cochonne, perverse et vulgaire !

- « Ca te l'a fait ? ».
- « Ca m'a fait le même effet. J'ai failli crever ce jour-là ».

- « Le jour où tu avais rendez-vous avec la lune ».
- « Oui, ce jour-là, précisément ».
- « Tu t'étais gouré d'heure ? ».
- « Non, d'astre ».

Dieu qu'il en fallait de l'humour pour supporter ces tableaux de l'inversé, l'esprit qui oscille étant particulièrement enclin à générer ce genre de déconvenues.

- « Et ils ne sont jamais venus ? ».
- « Qui ça ? ».
- « Bah, les cons, tiens ! ».
- « Ah ! Nous y revoilà ! Tu ne peux décidément pas faire sans. Il va vraiment falloir qu'on parle... ».
- « Ils causent en plus ? ».
- « Qui donc ? De quoi tu parles ? ».
- « Bah, des cons, tiens ! ».
- « Je pensais avoir un esprit obsessionnel, mais c'est vraiment rien à côté du tien... ».
- « D'où crois-tu que je tiens ma forme ? ».
- « Je dirais de la contemplation ».
- « Tu vois, ça vient ! ».
- « Je ne vois rien du tout, mais je pense que ça vient quand même. Mais, s'il te plaît, ne dis plus rien ».
- « Je croyais que tu voulais qu'on cause... ».
- « On causera quand tu seras un peu moins con ».
- « Mais, ta transition avec le reste ? ».
- « Ca vient ».

Je me mis à rire, rire, rire, sans pouvoir m'arrêter. Ca dura plusieurs heures d'affilée où je ne pouvais plus faire que ça : rire, rire, rire, comme un dément, à m'en faire mal aux côtes, à en mouiller mon froc, et exaspérer tout le voisinage. Je ne le savais pas encore, mais rire là-bas, c'était, sur le long terme, ne plus jamais pleurer ici. Ou alors d'émotion, transportée par une grâce divine. Le royaume d'éternité, c'était comme un ciel bleu, sans nuages, et il était clair que ce règne-là ne connaissait pas la souffrance. La puissance de dieu était au-delà de l'entendement, à peine supportable pour la perception humaine. Je pensai alors à Moïse et son buisson ardent. Le dessin de Raphaël me revint soudainement en mémoire.

Justement, Raphaëlle était déjà là-bas. J'allais l'atteindre, mais non sans peine. « Je suis au bout de tes yeux », avais-je envie de lui écrire, mais tout titre, si beau fût-il, eut paru des plus anachroniques, et même risible, pour ne pas dire désopilant, dans l'éden, où la quête humaine du beau, n'était plus nécessaire, puisque omniprésent, omnipotent et omniscient. Le grand cortège des âmes unies en dieu n'y craignait plus le froid. On était dans l'au-delà. Sain et sauf.

La route serait longue pour moi, je le savais, avant de quitter définitivement le royaume des pleurs, des peurs et le goût de la mélancolie pour ne garder que le ciel bleu et la lumière blanche d'un jour d'été immuable. Edénique et omnichose. La délivrance de la souffrance, enfin, et à l'écart de la mort, serait pour demain.

Aimer, c'était rendre bien

Je revenais un peu en arrière. Il fallait bien saisir le détail et le cours de la pensée qui menaient à ces drôles de révélations. Dépasser mes peurs, c'était dépasser ma gêne ou ma honte des limites. Si j'aimais Raphaëlle, je devais le lui prouver, et donc tout faire pour l'atteindre. Mais, en même temps, je m'apercevais qu'elle montrait un chemin qui n'était pas celui du martyr, si bien que tous mes repaires s'en trouvèrent confondus, et même bouleversés. Et si le rêve (le fantasme et la volonté de dieu) et la réalité (le décor et les mouvements) se mélangeaient, si l'humour n'était que le versant ensoleillé de la gravité, alors dieu pouvait bien se présenter sous ses dehors de grand jouisseur et se révéler l'alchimiste absolu du bonheur. Ceci me conduisit à réfléchir sur la nature véritable de l'amour, et, tout en fermant les yeux, je vis tomber une pluie d'attributs et d'épithètes qui me donnèrent le vertige : sensuel, bon, charnel, passionnel, fou, grand, parfait, vache, beau, bel, courtois, jouissif, sacré, maternel, paternel, fraternel, filial, illégitime, subit, hétérosexuel, homosexuel, libre, passager, physique, platonique, concupiscent, érotique, galant, cochon, voluptueux, léger, libertin, émancipé, sexuel, animal, débauché, impur, impudique, indécent, obscène, lubrique, enflammé, exalté, excité, naturel, sensible, terrestre, céleste, bestial, de dieu...

- « Et tu voudrais me faire croire, Arturo, que la pluie magique d'adjectifs te serait tombée dessus sans que tu n'ouvres ton dictionnaire ? Tu te fous de ma gueule ? ».
- « Chut, tais-toi, je perds le fil... Bestial... ».
- « Tu l'as déjà dit ».
- « De dieu... ».
- « Aussi. Où veux-tu en venir à la fin ? ».
- « Aimer, c'est d'abord rendre libre, et puis, ça se transforme en quelque chose d'autre, plus constant et permanent, dans le réel, qui serait rendre bien ».

Mon monde devenait le monde, en même temps que tout était dieu

Il faut bien comprendre qu'à ce stade de l'expérience, les pensées fusaient comme les éclairs en plein orage. Je peinais à décrire, par les mots, les circonvolutions, les implications, les chamboulements que chacune de ces réflexions ne manquait pas de produire en moi à des niveaux très profonds. J'essayais de garder mon calme, et revenais souvent sur le début de l'expérience pour asseoir ce qui constituait, pour moi, l'objet de la nouveauté. Ma perception du monde extérieur était le miroir de mon monde intérieur. Soit, mais ça, ça n'était pas très nouveau, je l'avais exprimé ailleurs, précédemment, si bien que je décidais de le formuler en d'autres termes : mon monde devenait le monde, en même temps que tout était dieu, et l'éden était bien plus proche que je ne le pensais. Il s'agissait, pour moi, de ne plus générer de peur. Cela nécessitait un entraînement intensif qui consistait symboliquement à ne garder du « moi » que le « m »...

- « Ah ! Ah ! ».
- « Ta gueule, ça n'a rien de drôle, connard ! ».

Ne garder du « moi » que le « m », sans quoi je n'atteindrais jamais le sommet de la tour. Je pouvais, moi qui n'avais fait que croire en son immense clémence, tout oser dans le royaume de dieu. En même temps, tout était à la fois si loin et si proche que je me sentais profondément perturbé rien qu'à cette idée. Je décidais donc de changer mon esprit, traquant la moindre parcelle d'ombre, le but étant de me positiver à bloc, et donc d'anéantir toute culpabilité, de la plus grossière à la plus subtile : ne pas agir par peur d'agir et de s'ouvrir devenait honteux pour moi, et constituait la véritable faute, la seule.

Oui, voilà. Le monde, la réalité, là, telle que je la vivais ou telle que je la voyais, était précisément moi, le reflet profond de mon âme. C'était moi qui me rêvais, et c'était pareil pour tout le monde. Quelle drôle de révélation, vraiment... C'était comme d'imaginer un dieu dans l'ennui qui se racontait des histoires d'humains sur terre pour passer le temps, et ceux qui l'aimaient, il les transformait en ses anges. Je n'avais jamais eu la conscience de la puissance des éventuels pouvoirs dont j'aurais été investis, mais les anges, eux, expérimentés à ce langage de l'âme et du corps, me captaient complètement. Ils avaient l'habitude et voulaient m'aider. Ils s'adressaient à mes profondeurs. J'étais des leurs, mais me bouchais les oreilles ou me bandais les yeux, suivant la densité des enseignements proposés. Enfin, les sens, manquant d'ouverture ou de générosité, ne percevaient pas encore la vérité, mais moi, j'étais sur ce chemin-là, et, comme le jeune garçon qui se faisait mettre, j'étais consentant. Il fallait en passer par là pour apprendre.

Je fus alors traversé par des forces violentes. Ca n'était pas la première fois que le décor se démantelait au point d'en montrer ses revers, et tous les trucages qui permettaient de créer l'illusion de la réalité. Chaque fois, j'allais plus loin dans les découvertes. Evidemment, la quête de mon idéal, mon âme sœur, nécessaire à la réalisation et finition de mon âme, me poussait très loin. Le long et fabuleux voyage à l'autre bout du monde, soit au bout de moi-même, au-delà de ma peur, dans l'ouverture extrême de mon cœur, et donc de mon sexe, fut exceptionnel. Je fus comme possédé par des forces qui me poussèrent à transcender et pulvériser le décor et les limites d'une réalité aux allures de carton pâte. Maya chez les hindous, ignorance chez les chrétiens ou autre samsara, chez les bouddhistes, quelle différence cela faisait-il au fond ?

Mon amour pour Raphaëlle me conduisait là, dans ces zones obscures pour que j'y sois plus fort. C'était la volonté de dieu. Il avait délégué une armée d'anges, mes frères, mes compagnons de voyage, pour me montrer le chemin. J'allais combattant vaillamment chaque zone d'ombre, traquant chaque recoin de la peur. Que n'aurais-je pas fait pour atteindre l'amour de ma vie ? Raphaëlle, sans conteste plus avancée dans la connaissance, me guida. Je voulais tant et tant la rejoindre, seuls ceux qui savent, savent, et moi, je savais la souffrance à combattre, les résistances inconscientes qui font dire « non » à tout et entravent la liberté intérieure.

Il était dieu, mon ami, en inversé

A présent que je relis ces notes, je pense très sincèrement que mon désir vital de rencontrer Raphaëlle, l'amour de ma vie, combiné au changement profond auquel j'aspirais (la délivrance définitive de la souffrance), me fit descendre en enfer. Pour comprendre le paradis et savoir de quoi je parlais, il me fallut chuter et serrer la main du diable. Je ne le nommais pas ainsi, parce qu'il était dieu, mon ami, en inversé. Et je fus surpris de trouver, là, à la place du cœur que j'avais toujours cherché, un con géant de femme, allongée, offerte au plaisir. Je me souvins de la peinture du très instinctif Gustave Courbet. Cette représentation du sexe féminin, qu'il avait titrée « L'origine du monde », peut donner une idée assez précise et fidèle de la vision surréelle que j'eus ce jour-là lors du fameux passage. Inutile de préciser que ce tableau, extraordinairement impudique, fit scandale avant de faire la gloire des collections. « Fais ce que tu vois, ce que tu sens, ce que tu voudras » constituait le credo du peintre. Observation, instinct et liberté valaient bien sagesse, force et beauté. J'étais frappé du caractère immuable et résolument moderne de cette citation de l'artiste sur l'acte de création. Je n'étais pas surpris que de telles valeurs puisse faire se situer l'œuvre en dehors du temps. Transgression était le maître mot en art. Cela constituait aller là où jamais personne n'était allé auparavant. Loin était l'autre mot. « Je suis allé loin » pouvait se lire « J'ai osé fort », et « osé fort », « Je n'ai plus eu peur ». La suite, on la devine facilement : l'œuvre détient la clef d'aller plus loin en soi, et donc de dépasser l'effroi. Tel œuvre

d'art, mariant audace, style et beauté, créait fatalement un malaise, voire une franche colère à sa sortie.

- « Ou l'indifférence ».
- « Et l'oubli. « L'origine du monde » était une œuvre passage, comme il existe parfois des artistes passages ».
- « Raphaël en fut un pour toi ».
- « Van Gogh m'allait très bien ».
- « Les plus grands ont connu ce dont tu parles ».
- « Le rejet, le silence et l'exil ? ».
- « Ceux qui n'ont pas connu le passage et la vision sont devenus fous ».
- « L'existence n'avait plus de sens ».
- « Ou sont tombés malade ».
- « Ils étaient trop faibles pour combattre la mort. La vie n'avait plus d'attrait ».
- « Ou se sont suicidés ».
- « Ils craignaient la folie. Vivre était devenue une souffrance bien trop vive ».
- « Enfin, de toute façon, ils sont tous morts. Leur œuvre peut témoigner de ce qu'ils ont été et de la violence qui les a traversés dans l'acte de création ».
- « L'histoire de l'art rend compte du respect qui leur a finalement été accordé. L'artiste véritable reconnaît la force qui le traverse quand il crée. Peu lui importe la reconnaissance d'une telle œuvre puisqu'il disparaît derrière elle ».
- « Ca s'appelle un déclic ».
- « Le bon critique sait cela : l'artiste met à nu, plus qu'il ne se met à nu. La vision, le passage, l'œuvre du peintre me permirent de réaliser ma bonne fortune ».
- « Le rejet, le silence et l'exil ? ».
- « Oui, en même temps que je comprenais ceci : le scandale de l'œuvre fait partie des grandes choses à accomplir en ce monde, pas par provocation gratuite, mais par conscience de la vacuité du monde lui-même et de la nécessité de libérer l'être, et, par là même, tous les êtres ».
- « Tout va mieux pour toi, alors ? ».
- « Ca vient. C'est au bout du livre. Mais, pour l'heure, je dois rendre compte de ce que j'ai vu lors du passage ».
- « Je t'écoute ».

A l'autre bout du monde

Derrière le décor, du côté paradis, vers la lumière, là-bas, à l'autre bout du monde, dieu me révéla son grand secret : il n'y avait plus rien ici, à l'exception du minou géant, métaphore de la matrice de l'univers. Tout revenait à la terre, et la terre était précisément la mère. C'était donc cela le fameux mystère : dieu ne voulait que la jouissance de ses créatures terrestres au grand cœur. Il m'apparut alors évident qu'un dieu spirituel, séparé du corps, ne saurait produire que des martyrs ou des théologiens. Cette pensée méritait d'être nuancée, je le sentais, par respect pour les martyrs et les théologiens, précisément. Il était essentiel d'en saisir la profondeur et l'importance sans tomber dans l'erreur fatale du jugement sectaire. Chacun avait son propre cheminement et sa façon particulière de vivre sa croyance. La grandeur de l'esprit n'était nullement en cause, bien au contraire. Le martyr, dont la dévotion sans borne à son dieu pouvait même aller jusqu'au sacrifice suprême de sa vie, choisissait l'empirisme, et donc le processus mental de la prière pour parvenir à l'expérience de la communion. Le théologien, quant à lui, s'appuyant sur des données historiques, intellectualisait, dogmatisait son approche de la foi, jusqu'à la faire se désincarner dans les grandes steppes de la connaissance, afin de prouver, presque scientifiquement, l'existence

d'un tel dieu. Chacune de ces deux approches semblait nier le corps. L'on pouvait toucher au but de cette façon-là aussi, je n'en doutais pas, seulement, il me semblait à moi que ça prenait plus de temps, et que le corps, réprimé dans ses pulsions vitales, pouvait s'en trouver estropié. Dans le monde duel, l'équilibre était nécessaire en toute chose.

- « Mais, le plaisir ouvrait la voie ».
- « Et la voie ouvrait au plaisir ».
- « Putain d'épicurien ! ».
- « Justement, parlons-en ».

Que ce fût pour le martyr, le théologien, ou le simple croyant, le cul avait bien souvent été banni des religions. Il n'existait pas ou était « mal », toute transgression à la loi entraînant une culpabilité douloureuse pour l'individu. On séparait dieu de sa matière. On diabolisait le désir et le sexe. La quête du plaisir ou de la jouissance ne faisait tout simplement pas partie de la voie. On avait décrété que dieu, s'il avait fait l'homme à son image, n'était pas sensuel pour deux sous. Et si le mot séduction figurait bien dans les pages « S » des dictionnaires, la question d'un dieu hédoniste, précisément trop tabou, n'était que trop rarement abordée de front. L'entrave et les répercussions d'un tel principe sur la liberté intérieure et le bien-être de l'individu étaient de taille. De nature ouvertement instinctive, les hommes des cavernes avaient laissé les traces d'une approche plus directe, et moins hypocrite, qui laissaient supposer qu'ils savaient pour la matrice. Chez les peuples primitifs, en effet (du moins, d'après ce que j'en savais), le sexe et dieu, loin d'être dissociés, allaient de paire, l'un permettant même l'accession à l'autre. Ayant percé le grand mystère divin de la création, l'homme-dieu, ainsi transcendé, devenait en maîtrise du monde matériel, se laissant guider confiant, par les diverses manifestations et émanations de l'amour, dit céleste, descendu dans la matière, jusque dans la terre. L'humilité parfaite était requise. Sans elle, le processus magique de grandissement et de libération des âmes s'enrayait.

Je vécus ces expériences au-delà du réel comme la plus bizarre des hallucinations, et même, la plus surprenante des révélations. A vrai dire, azimuté dans un autre espace-temps, j'avais comme pénétré une galaxie inconnue, si bien que rien de tout cela ne me parut bien réel. Il y eut désormais la vision de l'autre monde, parallèle, secret, où le sexe était roi. Cette révolution dans la perception que j'avais de la réalité devait chambouler ma vie. Je sentais que celui, désigné et assez fort pour croire en cet au-delà, n'avait plus rien à craindre pour lui-même. Jouir de la vie, transcender la matière, montrer le chemin du désir dans l'amour sacro-saint, telle était sa tâche.

- « Il y a pire ».
- « Oui, il y a bien pire, en effet ».

Ca ne pouvait pas sembler très sérieux cette idée que dieu aimait qu'on ait du plaisir, et pourtant il n'y avait rien de plus grave au monde. Ca ne voulait pas, pour autant, dire et faire n'importe quoi, avec n'importe qui et n'importe quand. Dieu distribuait les rôles, selon des règles bien précises (les fameux commandements de la bible en étaient) qu'il était nécessaire d'observer pour avoir accès à l'éden : aimer son frère, comme soi-même, par exemple. Aimer, aimer, aimer la vie. Sans ce respect des lois, il n'y avait pas de paradis possible.

Les génies savaient pour le minou géant

Les génies savaient pour le minou géant. On disait d'eux qu'ils étaient de bons vivants. Ils aimaient dieu, la chair, le vin et la bonne bouffe. Ca les faisait aller plus loin. Il n'y avait plus de limite à leur création, parce que dieu aimait s'incarner en eux. Ils savaient pour le rêve et la réalité,

pour le plaisir et la souffrance. Certains d'entre eux, à l'ombre de la vision ultime, n'avaient fait que pressentir ou entrevoir la théorie de l'unité et de l'ensemble : « Tu es dieu, je suis dieu, la forme n'existe pas, c'est cool ! ». On gagnait un temps infiniment précieux à savoir que tout était possible dans le un. J'avais plaisir à l'écrire : « Frères et sœurs, unis dans le corps divin, nous ne risquons plus rien, car celui qui sait est dans l'amour, et n'aura, de ce fait, plus jamais peur ! ».

- « Putain de prophète ! ».
- « Chut, ne dis rien, s'il te plaît ».

Je n'atteindrais mon âme sœur qu'à la seule condition que je m'atteigne moi-même, et le moi-même en question se trouve être le dieu contenu en moi, un dieu unique synthétisant tout l'univers en son sein. Les génies, je ne parlais pas des hommes et des femmes talentueux de ce monde, étaient ceux qui avaient saisi l'idée puissante du dieu présent en toute chose et en tout être, et le respect que l'on devait à ces derniers en tant qu'incarnations du divin. L'animal ou la pierre comprenait souvent bien davantage que l'homme, orgueilleux et peureux de la connaissance, ne le pouvait. Et s'il était vrai que les hommes avaient, en règle générale, peur du bonheur, certains d'entre eux semblaient, cependant, prédestinés, au terme d'une quête étalée sur plusieurs vies, à le trouver en un seul et même passage sur cette terre, comme le fruit de la lente maturation de leur âme à travers les âges.

- « Tu crois à la réincarnation, Arturio ? ».
- « Je crois que chercher l'éden suppose une configuration très spéciale de l'âme ».
- « Mais, tout le monde cherche à atteindre le bonheur permanent dans sa vie ».
- « La quête de l'éden est la quête suprême, le résultat d'un aboutissement ».
- « Je te trouve vachement élitiste sur le coup ».
- « La bible parle d'un peuple d'élus ».
- « Alors, on serait choisi ? Et que fais-tu donc du libre-arbitre ? ».
- « M'est avis qu'il n'y en a pas. Nous ne faisons que répondre à des forces obscures, inconscientes qui nous dépassent, mais j'ai le sentiment que tout est déjà couru d'avance. L'âme mûrit au terme d'un long voyage à travers les vies ».
- « Tu l'as déjà dit ».
- « Des vies dédiées à la quête. Un continuum ininterrompu de vies, dédiées à la quête. Il faut bien comprendre qu'il n'est pas donné à tout le monde d'accéder à ces enseignements. La libération ne se fait qu'au prix d'une grande souffrance et le désir de se défaire du cycle infernal des renaissances ».
- « On croirait ouvrir un livre bouddhiste ».
- « Bouddhiste ou non, celui qui veut, peut tout ».
- « Et crois-tu qu'il est possible d'atteindre le règne du sans forme sans en être ? ».
- « Etre quoi, pédé ? ».
- « Laisse tomber ? On ne peut pas discuter sérieusement avec toi... ».
- « L'homme, après avoir réalisé la vacuité du monde tel qu'il lui apparaît, et dès lors qu'il est investi des pouvoirs de dieu, en harmonie avec lui, agit sur la matière comme le magicien sur le chapeau et le lapin ».
- « On en revient à ta fameuse théosophie ».
- « Je n'en ai pas encore parlé ici, mais j'avais kiffé sur la définition du Robert ».
- « Action de séduire, de corrompre (par manœuvre frauduleuse, abus d'autorité ou promesse de mariage) à consentir à des relations hors mariage) ».
- « C'est pas la bonne ».
- « Séduire : détourner (qqn) du bien, du droit chemin ».
- « Putain, c'est tout ce qu'ils ont retenu de la séduction ? ».

- « Et oui, mec, je te rappelle que, dans le cas où tu l'aurais oublié, le bien existe ».
- « Comme la digression, cherche à T ? ».
- « Théosophie : doctrine imprégnée de magie et de mysticisme, qui vise à la connaissance de Dieu par l'approfondissement de la vie intérieure et à l'action sur l'univers par des moyens surnaturels ».

Ils agissaient au nom de l'amour

Ils agissaient au nom de l'amour, et la souffrance ou la grâce les avait peut-être poussés plus loin que les autres. Parce qu'ils avaient cherché, parce qu'ils avaient souffert et prié dans l'intimité toute relative de leur cœur, le secret sans nom de l'existence leur avait été révélé, comme un don du ciel, la clef providence du salut. L'échelle invisible reliant enfer et paradis, selon une verticalité abstraite, et parfois inversée (le haut étant le bas, le bas, le haut), reliait sens et matière au céleste via l'âme immatérielle. Nous étions en plein rêve, pas celui de la nuit, mais celui de la vie. Levant le voile de l'ignorance (ceux qui savaient n'étaient pas sans savoir), l'on trouvait un vide immense qui se traduisait, dans la réalité conventionnelle, par le monologue d'un dieu omniprésent dont le corps s'étendait à l'univers global. En d'autres termes, quand je me pinçais, je pinçais dieu, et tous ceux qui voyaient (les anges), pouvaient sentir que je pinçais dieu, et même se sentir pincés. Je caricaturais à l'extrême, mais il m'était très difficile de traduire ces expériences de transfiguration par des mots. Simplement, je savais que dieu, ne faisant que répondre à l'appel d'en bas, passait dans l'homme, lui octroyant certains pouvoirs lui permettant de transcender la matière, l'élevant, la rendant sacrale, puisque capable de libérer. La réalité conventionnelle devenait miroir de l'être profond, et le processus devenait visible aux yeux de l'initié. Il pouvait voir notamment, comme un médecin de l'âme, que les obstructions, accidents, et autres maladies survenant à l'extérieur, ne constituaient en fait que le langage métaphorique d'une âme cherchant à se libérer, et se mélanger au grand corps de dieu. L'amour immunisait, ou permettait, du moins à l'initié, de rester confiant en le fait qu'il ne risquait plus rien, à présent qu'il était doté de l'épée et de l'armure. Et les voix des élus libérés du fardeau de la haine et du doute, entonnaient toutes en chœur, jouant de leur trompette céleste : « Bienvenue, messieurs, dames, au royaume de l'éternité ! », expression signifiant la zone, à l'autre bout du monde, dans l'envers du décor, où le présent et le futur n'existent pas, où il n'y a plus rien, en fait.

- « Je crois que tu dis tout et n'importe quoi ».
- « Ca revient au même ».

C'était une façon de voir les choses. J'étais surpris, étant moi-même très croyant et imprégné du Dieu barbe blanche, du caractère primitif et brutal de ce qu'il m'avait été donné de percevoir dans les nuées. Un jour, un exégète en herbe m'avait dit qu'il existait autant de religions que d'humains.

- « Un exégète en herbe, dis-tu ? ».
- « Oui, ça t'étonne ? ».
- « Ca m'étonne en effet ».
- « A cause de l'herbe ? ».
- « Non, ça l'aurait rendu malade de toute façon ».
- « Je ne te suis pas. Où veux-tu en venir ? ».
- « J'ai noté qu'en matière de religieux, la bouche et le cœur ne vont pas forcément dans la même direction quand ils parlent ».
- « Précise ta pensée ? ».
- « Je me méfie de celui qui fait tout le contraire de ce qu'il dit ».

- « Mais, c'était plutôt bien de dire ça au sujet des religions. C'est vrai que les réponses sont multiples. Comment pourrait-il en être autrement dans ce monde de la diversité ? Tout individu reçoit son lot d'influences. De quand il naît, à l'endroit où il naît, du milieu dans lequel il évolue, de l'éducation qu'il reçoit, des rencontres qu'il fait tout au long de sa vie, et de la quête de bonheur qui l'anime en secret, sans même parler des possibles empreintes de ses vies passées... ».
- « Tant qu'il ne tue pas au nom de son dieu... ».
- « Hé, l'autre, tu y vas fort... Que se passe-t-il ? ».
- « Je dis simplement qu'aimer son frère est bien plus profond que la fameuse phrase « Aimez-vous les uns les autres ». Il ne s'agit pas de jouer les esprits tolérants quand on pense très fort en son cœur que son frère est un con ».
- « Tu as mal dormi ? ».
- « Non, mais, je réagis très mal à la guerre et aux crimes horribles qu'on justifie au nom de l'amour ».
- « Tu es très sérieux aujourd'hui. Je ne te reconnais pas ».
- « L'actualité du monde me fait mal. J'ai envie d'hurler ».
- « Je comprends, ils ne respectent rien, même pas leur mère ».
- « Ils tuent. Ils sont fiers et arrogants ».
- « Ils sont en enfer ».
- « Pas encore. Qui sème le vent, récolte... ».
- « La tempête, et on est bien d'accord qu'il n'est plus question de l'exégète en herbe ».
- « Non, nous ne parlons plus de lui. Lui parlait de tolérance quand ceux-là parlent de destruction massive ».
- « Qui aimera nos fleurs et nos enfants si l'on venait à disparaître ? ».

Difficile à gober, cette idée que la mort n'existait pas

Les portes du paradis s'étaient ouvertes pour moi. J'avais senti le vide et vu le con géant. C'était possiblement cela que je désirais le plus au monde, mater un con de femme, et ce fantasme justifiait peut-être cette vision nouvelle que j'avais eue de dieu et de l'univers confondus. Je doutais fort, cependant, que tout le monde puisse avoir cette même vision. Néanmoins, elle m'aidait à mettre la réalité dans la perspective d'un rêve qui n'existait que dans la tête d'un dieu jouisseur et hédoniste, vision accessible à tous les frères et les sœurs bénéficiant de ce même éclairage. La réalité devenait farce puisque dieu était un con ! (je doute que cela puisse faire rire tout le monde, mais ces notes ne sont pas destinées à être lues de tous, et encore moins comprises). La pensée que la vie n'était qu'un pan du rêve divin, un passage qui n'existait même pas, me calmait étrangement. Donc, c'était vrai. Chacun était le centre de son propre univers, et nous formions tous un seul et même corps dans dieu. Nous étions le miroir de nos âmes. Le monde extérieur et le monde intérieur ne faisaient qu'un. Tout rentrait en résonance. Là, on s'extasiait des coïncidences. On parlait de signes. La réalité devenait langage. L'éden irait à ceux qui aimaient la terre, et la nature. Dieu avait mis tellement d'amour dans sa création ! L'esprit saint habitait toute matière, qui était non-matière. C'était fantastique, cette puissance de dieu de créer un monde qui n'existait pas. Ça me donnait de la joie, et je me sentais d'un coup beaucoup plus serein. Je pensais : « J'ai pigé le truc ». Tout va pouvoir s'arranger à présent, le temps de mettre un peu d'ordre dans mes affaires.

On avait le choix dans l'échelle de verticalité des âmes. L'enfer était réservé à ceux qui voulaient être dieu à la place de dieu lui-même, sans comprendre leur véritable nature divine intrinsèque. Le

paradis était pour ceux qui ne désiraient plus rien pour eux-mêmes, comprenant qu'ils étaient déjà tout. Dans un cas, on aimait souffrir, et faire souffrir, dans l'autre, on aimait trop pour ça.

Je revenais du fabuleux et très perturbant voyage au bout du monde, et tâchais d'intérioriser, dans mon humanité, cette grande révélation que tout était rien, que rien était tout, que j'étais dieu, au même titre que tous les frères et sœurs. Fort de cette connaissance que rien de tout ceci n'existait vraiment, tout (le temps qu'il faisait, les expériences que nous étions amenés à vivre, les gens à rencontrer...) n'étant que métaphore, il était vivement recommandé de s'en remettre avec confiance à notre intuition, se laisser guider, légers, par les signes du décor trompe-l'œil.

- « Et la guerre, Arturo ? Que fais-tu de la guerre ? ».
- « La guerre, c'est l'allégorie de la destruction et de la haine. Des tas de gens s'y opposent et prennent position pour que le sang arrête d'être versé. La guerre, pour ces personnes, suscite une vraie prise de conscience et des convictions fortes qu'elles vont mettre en pratique dans leur vie de tous les jours. Ces énergies de vie et d'amour sont entendues et perçues à des niveaux souterrains, des zones où la bouche et le cœur se mélangent et sont indissociables ».
- « Tu veux dire derrière la couche de merde ? ».
- « Si par couche de merde, tu veux signifier l'ego impétueux qui veut conquérir et se rendre maître du monde, ma réponse est oui ».
- « Mais, toi, Arturo, ne veux-tu pas devenir roi du monde ? ».
- « Je veux simplement rencontrer ma reine, la rencontrer pour ne plus jamais la quitter. Je rêve d'une union heureuse et de réalisations édéniques avec elle ».
- « J'avais bien saisi ».

Dieu adressait souvent des clins d'œil à celui qui cultivait l'humour. La matière avait son langage propre, et les hommes étaient des anges. Bons ou mauvais, le bien et le mal étaient des notions obsolètes, et je pouvais même affirmer que perdre sa vie revenait à la trouver. J'avais tant souffert de l'absurdité apparente des choses de l'existence que ces révélations me soulageaient. Dieu était la beauté de ce monde, et la laideur était la beauté, puisque dieu était toute chose et son inversé. Ce nouvel éclairage de la pensée changeait drastiquement toutes les perspectives ordinaires et considérations qu'on portait généralement sur la vie, la souffrance de ce monde n'ayant pas plus de réalité qu'un rêve de la nuit. Difficile à gober, cette idée que la mort n'existait pas. Ça ne m'empêchait pas de pleurer devant les atrocités du monde, celui-ci ne donnant que très rarement l'occasion de se réjouir, et pourtant tout, oui, absolument tout, regorgeait de vie et de vraie fantaisie, à la seule condition qu'on se détache de la gravité. Ça m'aidait presque furieusement de savoir que l'autre n'était autre que moi. Tout se mélangeait dans l'interactivité, à tel point que le lâcher prise devenait l'absolue nécessité pour ne pas sombrer dans la folie et la dépression. Ainsi donc, ce monde matériel illusoire ne valait pas la peine qu'on s'y attache. Seule la ronde des âmes semblait présenter de l'intérêt. Cette connexion spéciale qui existait entre elles toutes, quand on la saisissait, devenait une raison valable pour apprendre à aimer la vie et à aimer tout court.

Je revins progressivement du bout du monde, et me ré-ancrais confusément dans la réalité toc où rien n'avait plus de valeur. Moi déconnecté, comme sous l'effet d'un jet-lag, tout semblait bizarre. Je comprenais la sorte de courage qu'il m'avait fallu avoir pour regarder dieu en face et embrasser l'univers par la pensée. Raphaëlle était l'âme sœur que j'attendais. C'était à travers elle que j'avais aimé l'humanité pour la première fois. Elle avait contribué à mon passage dans l'autre monde, et vint me chercher à temps pour m'aider à me reconnecter au sol. J'étais très haut, très loin, dans la réalité parallèle. Elle me fit revenir doucement du bout du monde, comme on vient prendre quelqu'un à la gare. Dans le non-sens total, nous aimer avait finalement du sens. C'était même la seule chose à faire. Dieu le voulait.

- « Ca t'arrangeait bien de penser comme ça, hein ? ».
- « Non, je t'assure que c'est arrivé ainsi. J'étais largué, tout froid, insensible à tout. Elle est venue, avec sa voix. Elle était avec lui, le maître clairvoyant qui lisait si bien dans ma tête qu'il aurait su dire ce qu'il y avait dans mon assiette. Ils parlaient ensemble, et c'est là que j'ai compris qu'elle était près de moi, qu'elle l'avait toujours été, et que je devais absolument finir de rédiger ces notes pour ceux qui les liraient ».
- « On dit ça aussi avec la merde ».
- « Pardon ? ».
- « Laisse tomber, t'es dans tes nuages PHI, PSY et SPI. J'essaie d'être basique, moi ! ».
- « Plutôt PI et CA, si je pige bien ».
- « C'est ça. T'as quelque chose contre ça ? ».
- « Non, ça détend bien ».
- « Mais, je t'en prie, poursuis ».
- « Je disais que je devais absolument finir de rédiger ces notes pour ceux qui auraient touché, de près ou de loin, à ces révélations ».
- « Touché à quoi ? ».
- « A ton cul ! Touche à ton cul ! ».
- « Dois-je le prendre PI ou CA ? ».
- « Les deux, prends les deux, connard ! Et laisse-moi finir ce bouquin, merde ! ».
- « CA, alors ? ».

Que faire de ce corps encombrant ?

Je fus, d'abord, totalement désœuvré, comme rescapé d'une autre planète. Plus rien n'avait de sens. Même ma quête de l'amour, de la justice en ce monde, me paraissait dérisoire, pathétique, jusqu'à en devenir hilarante. Ce type, Arturo Maurizio, l'artiste génial, maudit, défenseur des causes perdues, me faisait hurler de rire à la lueur de ces découvertes. Je réalisais combien j'étais à côté de la plaque, et combien je me prenais au sérieux dans ce monde qui n'existait pas, dans la peau de ce type qui n'était même pas moi ! Des questions explosaient : « A quoi l'art pouvait-il bien servir ? En quoi était-il important s'il n'était pas vrai ? A quoi, ou plutôt, à qui tout ce cirque pouvait-il bien profiter si rien n'existait de façon intrinsèque, ni les gens, ni les choses ? ». Ou encore quelques autres : « Que faire de ce corps encombrant ? ».

Raphaëlle me l'indiqua, en rêve : « Les anges sont nécessaires pour aider à faire naître et mûrir les âmes, ôter le voile de l'ignorance, et soulager la souffrance de ce monde ». Une fois de plus, son intervention m'apaisa. Dans l'intimité, je chuchotais son prénom. Je l'appelais dans un murmure, le plus doux des secrets. Elle était le lien magnifique avec lui, le divin. Je commençais à saisir. Elle, et les autres anges (ils agissaient parfois en corporations) avaient sauvé mon âme. Je me mis à aimer la patience. Le temps était nécessaire à tout accomplissement durable. Rien ne s'obtenait dans la tension. En revanche, dès qu'on était au calme, fluide et positif, la grâce, et sa ronde de souhaits exaucés, arrivait par grappes. Mais, comme il en avait fallu du temps pour que tout soit au calme, avec la conviction de l'immense unité de l'âme en l'amour.

- « Arturo, je me permets de t'interrompre, si tu le veux bien, mais je réagis à tes corporations. Les anges, c'est joli, mais ne peut-on parler d'inconscient collectif pour expliquer ces phénomènes de résonance intérieure ? ».
- « Tu veux parler de la synchronicité et du fait qu'on se sentirait comme reliés les uns aux autres ? ».

- « Oui, j'ai lu un truc là-dessus. Attends voir... Ca porte un nom anglais... Je l'ai : The Global Consciousness project ! Ca me paraissait intéressant d'en parler parce qu'il est rare que les scientifiques serrent la paluche des parapsychologues ! ».
- « C'est vrai, c'est pas souvent. Cela dit, c'est pas nouveau. La science, comme l'art... ».
- « Et le reste, ne sois pas élitiste ».
- « Mais, la science est un art ».
- « C'est vrai ».
- « Et la science, comme les autres arts, tend vers dieu. Mais, le chercheur, oublieux de dieu et des grâces qu'il accorde, perd beaucoup de temps à prouver son existence de façon rationnelle. Cela dit, ce genre de découvertes aide considérablement les gens à se faire une autre image du monde et de son fonctionnement réel... ».
- « Bon, ça t'intéresse de savoir ? ».
- « Oui, tu sais comme je suis toujours curieux d'explorer la limite entre sentir et savoir. Je t'écoute ».
- « La terre serait entourée d'un champ psychique. Le scientifique explique que son expérience est sur le point de démontrer que notre conscience n'est pas limitée à notre propre corps, mais s'étendrait à un espace beaucoup plus vaste. Il y aurait une conscience globale dont nous ferions tous partie, dans une sorte de tout ».
- « Hum Hum... ».
- « Nous ferions partie d'un tout – Heu, tu as mal à la gorge, Arturio ? ».
- « Tu en doutais ? ».
- « Non, mais... ».
- « Mais, évidemment que nous sommes connectés les uns aux autres ! Je me tue à te le dire depuis le début de ce putain de livre, et de le savoir, et d'y croire, pourrait effectivement changer la face du monde. Imagine seulement que les gens libèrent collectivement des énergies d'amour... ».
- « Tout le monde ne peut pas faire ça ».
- « Mais, si les signaux sont émis par quelques uns, ils sont aussi perçus par d'autres. C'est la base du changement. Le groupe ou la conscience collective, comme on dit, peut s'élargir. Mais, il est essentiel que cet esprit soit amour, parce que la guerre ou l'agressivité à l'égard de l'autre n'amène que destruction et détresse ».
- « Tu crois véritablement que l'on peut changer le monde ? ».
- « On ne dira jamais assez que l'amour engendre le bonheur. Imagine seulement que tout le monde cesse de penser à son cul ».
- « Comment dois-je le prendre dans ta bouche ? ».
- « Mon cul, dans ta bouche ? You must be joking, dear ! ».
- « Non, mais après les formidables révélations que tu as faites ici... ».
- « Comme quoi tout est cul ? ».
- « Oui ».
- « Je vais te dire un secret : je ne devrais jamais cesser de penser à son cul, celui de Raphaëlle, j'entends. Je suis plus heureux quand je m'unis à elle comme ça ».
- « En pensée ? ».
- « Oui. Ca se traduit par des actes chez moi... ».
- « D'auto-érotisme ? ».
- « Oui, si tu veux tout savoir, mais, je vais dans un espace beaucoup plus vaste que celui que nous connaissons ».
- « Dis-moi, Arturio, tu ne serais pas en train de baiser avec l'humanité ? ».
- « Je veux te dire qu'elle ne demande que ça l'humanité, qu'on la baise ! ».
- « Tu étais malade aujourd'hui ».

- « J'ai pas baisé assez dernièrement. Il ne s'agit pas de penser, ni de faire semblant d'oublier. Notre mission est d'aimer la terre, d'aimer les hommes, les animaux. D'aimer l'univers. En clair : de prendre son pied. Et ça marche. Chasse les nuages en toi, la colère, la déprime, et toute cette daube, et regarde comme ça brille ! ».
- « Le film t'a fait du bien, on dirait ».
- « Oui, j'aime quand les films font que les gens s'ouvrent. Ça fait penser que c'est pareil dans la vie. Tu regardes la vie et tu te dis : « Putain, ce que c'est joli ! », et tu te sens comme un chat qui regarde la neige tomber pour la première fois ».
- « L'actrice disait ça aussi ».
- « Pour le chat ? ».
- « Non, quoique, elle aurait pu ».
- « J'adore sa voix. J'ignorais qu'elle avait une sœur ».
- « Elle disait qu'elle aimait quand un film ouvrait « une fenêtre à l'intérieur de soi, une conscience du monde, une conscience des autres », voilà ce qu'elle disait ».
- « Et moi aussi, je te le dis. On est tous connectés les uns aux autres, on est dieu tous ensemble. Et nom d'un chien, ce que le monde est joli des fois, quand on le regarde avec les yeux de l'amour. Oui, le film m'a fait du bien. Dans le bus, tout le monde était gentil avec moi ».
- « Tu l'étais avec tous ».
- « Je crois que dieu était partout dans le bus ».
- « Quelle ligne ? ».
- « 89. Je me suis demandé ça aussi. Si la magie était concentrée sur cette ligne ou si tout était magique, dans tous les bus du monde, dès lors qu'on a les yeux de l'amour ».
- « Mais tu connaissais déjà la réponse, non ? ».

On est nul quand on ne fait pas les choses au nom de l'amour

Je continuais à fouiller dans ma pensée, pour tirer des lignes d'enseignement encore plus claires. Cela aiderait peut-être à mieux voir. Je me souvins de cette fille au destin brisé, et ça me rendait triste de voir qu'elle, comme beaucoup d'autres, s'était arrêtée en chemin et retranchée dans la folie. Je me disais qu'il était sans doute possible d'éviter certains écueils à condition toutefois qu'on en prit connaissance. C'était la raison d'être de ce cahier. Il était possible d'atteindre des états au-delà de la souffrance, en faisant s'éteindre la dualité en son milieu pour la faire renaître dans l'unité d'un tout, par l'acceptation du concept d'un dieu-matière. Je parlais de mon expérience de créateur pour délivrer ce curieux manuel mode d'emploi pour être bien.

Evidemment, plus l'artiste s'approchait de ces réalisations de l'amour et de la lumière intense inhérente à l'autre monde, plus son œuvre illuminait. Une lumière étrange auréolait sa création, la faisant perdurer dans le temps. Ce temps qui n'existait pas, dans un espace qui n'existait pas davantage. Et les anges étaient tous passés par là, et c'est seulement alors que le pouvoir devenait réellement conscient, dans la compréhension de l'ouverture de l'être profond. On pouvait véritablement parler de confrérie. Tous étaient allés dans l'au-delà, ou iraient. Je ne savais pas s'ils y résidaient tout le temps. Après tout, je n'avais fait que passer là et me contentais à présent d'en relater le récit d'expériences, comme le témoignage d'un voyage sidéral et hallucinant qui m'avait conduit à voir, dans sa claire magnificence, l'infinie puissance et grandeur du royaume de dieu-la matrice. Sans doute, combattre ses peurs n'était pas donné à tout le monde. Certains perdaient le contrôle et faisaient n'importe quoi, et dieu, ce qu'on est nul quand on ne fait pas les choses au nom de l'amour. On est en marge. On est tout seul. Le cœur saigne. La vie n'est pas belle. Je veux dire, pour moi, après ces visions extraordinaires, elle le devenait, belle, la vie. Comme elle. Belle

comme Raphaëlle. Je comprenais ceci : sans l'âme sœur, les portes de l'éden restaient fermées. Et comme il me fallait l'aimer, ma belle ! C'était l'aimer ou tomber malade. Je faisais des offrandes à mon dieu. Brûlais des cierges à l'église, et consumais mon désir en pensant à elle dans mon lit. Et c'était la même chose, tout revenait au même, tant mon désir de communion était fort. Et je les aimais tous à travers elle, mais il n'y avait qu'elle que je devais aimer, du moins désirer physiquement. Je m'appliquais.

- « J'imagine... ».
- « Ton côté love and piss, peut-être ? ».
- « J'aimais John ».
- « Mon problème à moi, vois-tu, c'est que je les aimais tous, et me sentais particulièrement attiré par ceux qui étaient allés au-delà. Ils n'étaient pas forcément des artistes, d'ailleurs, ni achevés, ni reconnus, ni respectés, ni accomplis, mais ils aimaient l'art au-delà d'eux-mêmes. Ah, oui, ça, ils savaient aimer ».
- « Tu veux dire... ».
- « Je ne veux rien dire du tout à part ce que je viens de dire ».
- « C'est ta façon de leur rendre hommage, en quelque sorte ? ».
- « Oui, ils tracent un chemin supérieur, riche en couleurs, dans le ciel. Ils sont les libérateurs de demain. Je les aime dans ma chair ».

Mon travail d'artiste n'avait été que pressentiment, via la recherche de cet amour, de l'existence du monde parallèle, où dieu s'adressait à chacun directement et dans l'unité. Je comprenais le calme, l'énergie et l'humour des anges frères et sœurs. Ils étaient confiants. Ils savaient, ils en étaient : Dieu était bien la toute puissance.

- « Arturio ? ».
- « Oui ».
- « Tu mets un d majuscule à dieu, à présent ? ».
- « Oui, à mesure que le temps passe, je revois les images défiler sous mes yeux. Je fais mieux le lien avec la réalité et je comprends Sa toute puissance. Ce Con est partout ».
- « De toute façon, Arturio, si je peux me permettre cette trivialité, je ne me fais plus aucun souci pour toi : tu finiras bien par la rencontrer ta petite Minette ! ».

La sublime invention

La conviction allait durer cette fois. Non, je n'étais pas fou, bien au contraire. Mon âme semblait avoir atteint son degré ultime de maturation, et il m'importait d'ailleurs assez peu de savoir où, ni quand, ni comment j'allais la rencontrer. Toutes les réponses étaient en Lui, et donc en moi. Elle, elle était là, comme elle l'avait toujours été. Mon amour, ma sœur, mon amante avait attendu patiemment que je trouve la clef de l'énigme en moi-même qui ouvrirait les portes du bonheur à deux, et pour tous. Elle avait été le déclencheur de l'unité qui rassemblait toutes les intuitions et les énergies ensemble, et donnait le sens à la vie dans le non-sens trouble et radical lié à la condition humaine. Pour elle, j'avais accepté la chute morale et la perte des repères de la rationalité. J'avais nommé, dans le club de jazz, traversé par le souffle divin, « le trou du cul de mon art », « le petit fion de mon âme ». J'avais dit tout cela sans savoir. Cela donnait, à n'en pas douter, une autre idée de l'amour, quand, au bout du compte, derrière le décor, il apparaissait que plus rien n'existait en dehors du rire irrésistible, né de l'absurdité d'un monde, rêve dément d'un dieu fou de vie et de plaisir, tombé en amour de sa création. Il excellait dans la matière, mais c'était peut-être l'art qui en était son meilleur vecteur. L'œuvre contenait l'âme de l'artiste toute

entière. C'est pourquoi elle perdurait dans le temps, continuant d'extasier et d'éreinter des générations et des générations de chercheurs analystes incrédules en quête de ce petit quelque chose d'humain qu'on appelait bonheur. Ce qu'on nommait perfection n'était autre que la réalisation de l'abîme qui plongeait dans le néant de ce monde, transcendant le toc de son décor, et l'ardent canular d'un dieu qui réduisait toute poésie, l'origine de l'univers entier en fait, à un cul énorme suspendu dans le vide.

- « Hé, Arturio, et si Dieu était une femme ? ».
- « Même alors, je ne le voyais pas ainsi. C'était bien plus fort ».

Rien de plus sérieux, et rien de plus drôle, pourtant, que cette vision délirante, cette géniale et précieuse découverte qui faisait que, sans plus de connexion avec ce monde terrestre illusoire, je ne savais plus comment aimer. Mon cœur était froid, et cynique, étranger à toute forme d'émotion, puisqu'il faut bien comprendre que, sans plus d'existence, plus rien n'importait plus. Me restait ce rire démoniaque devant la prétention des hommes à se faire maîtres incontestés d'un monde de pacotille, et la sorte d'hilarité, presque malsaine, où me plongeait la contemplation de ce qu'avait été ma vie, mes credos, et les souffrances où m'avait conduit la recherche de cet amour fou, incarné dans la superbe Raphaëlle, qui n'avait fait que m'échapper. Cette réalisation, comme quoi la quête de l'âme sœur n'était autre que la métaphore d'un moi cherchant à atteindre sa nature divine, était très difficile. C'était comprendre que j'étais dieu derrière le voile de mes perturbations, pour ne pas dire négativités. Mais, sans ce savoir, je n'étais rien qu'un humain perdu dans sa souffrance à vouloir comprendre le sens profond de son passage sur la terre. Raphaëlle était dieu, aussi, et tous les frères et les sœurs faisaient partie de ce grand corps céleste, de ce grand tout, l'univers, et l'histoire de l'humanité, la plus étonnante jamais écrite, revêtait des formes animales, humaines ou végétales dans une perspective spatio-temporelle très plausible. Là résidait la toute puissance de Dieu. Elle constituait son invention sublime.

Dans cette compréhension du jeu pipé où nous étions tous prisonniers, souffrant de maladie, de vieillesse et de mort, il devenait indispensable (et c'était très difficile) d'aller vers la douceur, la légèreté, la décontraction, l'humour et la jouissance. L'amour du prochain n'était autre que l'amour de soi, et l'amour de soi, l'amour de dieu en soi, et l'amour de dieu en soi, l'amour de dieu en l'autre. Tout s'harmonisait là, autour de ce pivot, dans ce simple concept.

- « Tu as bien dit pivot ? ».
- « Quoi d'autre : pavot ? ».
- « Et pourquoi pas pavot ? »
- « Tout s'harmonisait là, autour de ce pavot... ».
- « Ecoute, je sais que cette démonstration est un peu pénible pour ta sorte d'esprit rationnel, et que tu as, de plus, très envie que ce livre se termine, mais s'il te plaît, l'autre, essaie de suivre un petit peu ».
- « Oh, je te suis, Arturio, je ne fais que ça, d'ailleurs ! C'était juste pour faire marrer les lecteurs ».
- « Je te remercie de cette charmante intention. Ceux qui nous liront apprécieront ».

Ca me donnait beaucoup de force, de liberté et de confiance pour ce qui était de mon futur. Mon amour m'attendait quelque part, un amour qui n'était autre que Dieu, qui s'incarnait, pour moi, dans cette très belle Raphaëlle. Nous allions nous atteindre. Mon âme était arrivée au terme de son voyage. Il n'était plus question de souffrir, puisque, là-bas, dans le royaume de Dieu, la souffrance n'existait pas. Il n'y était plus question que de plaisir et de force magnifiés. La faiblesse n'était pas dans la nature de ce monde-là. Tout ce qui me semblait importer ici-bas, c'était

l'émotion de la tendresse, les liens de fraternité, la reconnaissance de l'autre en tant qu'incarnation de Dieu lui-même, sous des déguisements bizarres et divers.

- « L'humanité, quoi ? ».
- « Oui, l'autre, l'humanité ».

Tout était désiré par Lui. Oui, tout fonctionnait comme dans un rêve, où, doté d'un bon cœur, l'on pouvait choisir l'option « Conte de fée ». Je serai sans peur. Ce serait plus que cela encore. J'allais respirer, me détendre, lâcher prise. Les anges allaient prendre le relais dans le réel. Connecté désormais que j'étais à la matière comme à la non-matière, rien de ce monde ne m'atteindrait plus jamais que l'émotion qu'insufflait l'éblouissant spectacle de la vie, comme étant la grande représentation du Dieu incarné et vivant. Tout devenait fantaisie et déclinaison du grand Con. Ca n'était pas sérieux, tandis que, paradoxalement, tout devenait sacré et langage, miroir de ce moi profond qui nous servait de maison, fiction, métaphore. Devenir maître de ce monde, c'était en comprendre l'illusion, dépasser les limites du bien et du mal et se fixer comme objectif la jouissance infinie. La beauté en était l'équivalence pour l'artiste. En la cherchant, il finirait par trouver la jouissance, dans cette vie ou une autre. Il ferait l'amour à ces forces-là. Il irait sans peur, dans la vie, s'émerveillerait du décor, en captant son irréalité, comme une blague de chaque seconde. Et comme ça valait la peine de dire « oui » du plus profond de son âme à cette nouvelle perception du monde.

- « Fichtre ! ».
- « Hein ? ».
- « Je dis : fichtre ! ».
- « J'ai été trop long ? ».
- « Non, mais, il faut que je relise ce passage ».
- « Moi, il faut que j'y retourne dès que possible ».

La petite ceinture du non-dit

C'était prévisible, après l'exaltation liée à l'ouverture extraordinaire qu'il m'avait été donnée de vivre, vint la dépréciation du jugement, le doute atroce, et la joie s'en alla. Après quelques rendez-vous manqués dans le réel, il me fut bientôt impossible de faire sourire l'âme et le corps ensemble. L'ennui et la solitude reprirent le dessus. Une angoisse sourde me serra l'abdomen. La tension dans mon front et la pâleur grisâtre de mon visage se firent chair. L'espoir déserta. Il me sembla alors que mon voyage au bout du monde n'avait été qu'un mirage. Les larmes m'auraient peut-être soulagé, mais j'en étais incapable. A nouveau, je m'étais piégé dans la monotonie, la routine de la vie. J'avais réintégré le décor morose, le calme et la confiance m'ayant subrepticement quitté. Je connus cependant quelques pics d'étrangeté, et éprouvai alors la nécessité de trouver des stimulations à l'extérieur, dans les livres, les expos, les cinés, par exemple. La vie des gens, même futile, fictionnelle, fantasmagorique, réchauffait mon imagination blessée.

Je faisais face à la plus tragique de mes obstructions : mon sexe, comme tétanisé par la déception de ce retour en solitaire dans le réel, refusait de s'ouvrir. Ce refus, je le savais, éloignait ma Raphaëlle. Mon cœur avait son dysfonctionnement chronique. Je traînais ma blessure comme une malédiction. J'avais besoin de sa présence, plus et toujours davantage. J'étais revenu à la perception rationnelle où je doutais de tout et surtout de l'instinct. Comme il lui fallait de la patience pour m'atteindre ! Je ne pouvais rien forcer. Dépit, je laissais mes notes de côté pendant des jours. Je luttais intérieurement, me disant, par exemple, qu'il fallait revenir à l'état initial, défaire la peur qui comprimait, enfermait dans l'impossible. La petite ceinture du non-dit, du je-

ne-dois-pas, je-ne-peux-pas, je-n'ai-pas-envie, alors que le but du jeu était, d'au contraire, tout embrasser, tout englober dans l'ouverture et dans la joie. Je me détestais, me trouvais pathétique, incapable de francs élans internes. La magie m'avait encore échappé, la sensation de certitude s'étant changée en rêve brumeux. Mon sens rationnel avait ressurgi, et force était de constater que la vie était beaucoup moins drôle que lors du passage.

Je cherchais confusément à retrouver ces sensations et me replongeais dans la création. Il y avait là un mouvement nécessaire que j'aimais et qui me speedait comme une drogue. Ayant épuisé mes ressources de composition, je fis donc un retour symbolique à la représentation graphique. Après trois portraits inventés de ma muse, et déconcerté par la pauvreté naïve du trait, je me mis à vouloir reproduire par le dessin, puis la peinture, des portraits d'après photo de personnalités que j'aimais. Le dessin était nouveau pour moi. Je m'étais jusqu'alors senti totalement incapable de faire une pareille chose, mais je sentais que je pouvais produire cet effort pour les personnes que j'aimais. La peinture me permettait d'exprimer là où les mots et les pensées me faisaient mal. Elle me libérait et me donnait confiance. La série des gens que j'aimais, je pouvais l'étendre à mes amis, à ma famille. J'aimais le caractère infini de cette tâche. Je me voyais faire cela pendant le restant de mes jours. Ca ne me dérangeait pas, bien au contraire. Le résultat, même naïf, me faisait marrer, peut-être à cause des proportions et de la mise en couleur fantaisistes. Un portrait, c'était vivant. Mes amis étaient tous unanimes et suivaient le feuilleton au fil des jours. J'immortalisais les gens que j'aimais. Ils étaient si nombreux, à m'avoir fait retrouver l'espoir ou le sens de ma dignité perdue, ou bien encore à avoir déclenché en moi les fluides, magiques, du désir, que j'étais heureux de leur rendre hommage et les entraîner avec moi dans une sorte de postérité vaguement kitch. J'envisageais chaque moment de création comme une offrande, une invocation spéciale. Chaque chose ainsi créée prendrait sa place dans le grand puzzle de ma vie de créateur. Tous les rêves allaient devenir. En même temps, j'avais conscience que c'était à mourir de rire, précisément à cause du vide.

Puis, cette nuit-là, parce que les âmes développaient beaucoup d'amour autour de moi, ayant à cœur de me soigner, je redécouvris le désir, lié à une immense sensation de rapprochement, de chaleur du cœur. Je retrouvais l'esprit, l'amour inconditionnel et joyeux de Raphaëlle, et ensemble, l'on s'unit aux autres, à tous les autres, en un sublime 69 imaginaire.

- « Le bus ? ».
- « Tais-toi, crétin, laisse-moi finir ! ».
- « Te finir ? ».
- « Grrrrr... ».

Il n'y eut plus d'ironie, de mépris de moi-même envers moi-même. J'avais enfin retrouvé le doux sentiment de l'amour unifiant. Mes yeux avaient pleuré, avant que je ne m'endorme, au moment où je faisais monter mon désir. Oui, tout dépendait de moi et j'avais le choix, je pouvais lutter contre mes négativités et les détruire plutôt que de les enfouir.

Des histoires de gens qui ne peuvent pas être autre chose que ce qu'ils sont

- « Mais, ça n'était pas encore terminé. Tu savais qu'il fallait comprendre la provenance du mal pour être en mesure de l'anéantir complètement ».
- « Je tournais autour. Je n'avais pas envie de revenir sur mes souffrances passées ».
- « Arturio, achèveras-tu enfin ce livre ? ».
- « Je le veux, mais cette plongée en moi m'effraie ».

- « Que vas-tu découvrir que tu ne saches déjà ? Que tu ne t'aimais pas assez ? Que tu ne connaissais pas la valeur véritable de l'amour ? Que bien souvent, tu te sentais incapable de pardonner jusqu'à ce que tu craques devant ta connerie ou ton trop-plein d'adoration devant une icône à la con ? ».
- « C'est effrayant de savoir que tout est en soi ».
- « Je ne trouve pas ça effrayant, au contraire. Tu n'as qu'à vouloir l'ouverture de ton cœur, demander de l'aide, pour l'obtenir. C'est toi qui décides du monde et des conditions qui t'environnent. Alors, que choisis-tu : la liberté ou la prison ? ».
- « Hier soir, j'ai découvert Tennessee Williams ».
- « Alors, la liberté ou ... ».
- « Un écrivain formidable ».
- « Lui aussi, tu l'as rêvé. Tu vois comme dieu est grand. Il te donne tous les outils quand tu en as besoin ».
- « Ca m'a donné envie d'écrire des trucs ».
- « Comme des histoires ? ».
- « Oui, des histoires ».
- « Des histoires de gens qui aiment ? ».
- « Ou qui cherchent l'amour ».
- « Des histoires de gens qui ne peuvent pas être autre chose que ce qu'ils sont ? ».
- « Oui, des gens qui ne sont que ce qu'ils sont ».
- « Des gens assez libres pour n'en faire qu'à leur tête ? ».
- « Tant que ça ne dérange personne ».
- « Des gens qui ont des désirs ? ».
- « Des gens qui ne s'encombrent pas de la gêne ».
- « Des gens qui aiment ? ».
- « Des gens qui aiment, qui baisent et qui croient en l'amour d'en bas et d'en haut ».
- « Des gens qui n'ont plus de colère et que Dieu sauve ? ».

Je fouillais le passé. C'était nécessaire de comprendre d'où venait le mal qui me rongait depuis l'adolescence. Il y avait deux choses. Premièrement, les modèles n'étaient pas bons. Il fallait des gens pour le dire et des gens pour l'entendre : « Vous savez, il est très possible d'être heureux ici-bas ». Les religions le disaient, mais avec trop d'interdictions et de censures, et on voulait bien d'une spiritualité à condition qu'elle soit vivante et de rêve. De toute façon, j'avais mis beaucoup trop de temps avant de comprendre ce qu'était la spiritualité qui fait qu'on s'ouvre librement à l'autre. Ensuite, j'avais passé bien trop de temps à faire taire mon corps et mes instincts. Alors, il fallait bien des gens pour le dire et d'autres encore pour les entendre dire : « Vous savez, il est très possible d'être heureux ici même, à l'instant même, à condition de croire en l'amour et de baiser quand on en a envie ». C'était pas compliqué ça, non ? Ca ne demandait pas d'avoir fait des études, et ça ne voulait pas dire, pour autant, qu'on n'était qu'une bête. On chérissait le corps, on chérissait les autres, on chérissait la liberté, et c'était là le secret du bonheur, saisir, à l'écart des prisons, dans le total épanouissement de l'être, sans la peur d'être, le lien fondamental qui nous reliait les uns aux autres. Un lien d'amour, des sens qui s'accrochent, un dieu qui donne quand on donne dans ce registre.

Ensuite, j'avais été trop faible. C'était la deuxième chose qui m'avait séparé de mon bonheur. C'est toujours plus facile d'aller vers le bas que d'aller vers le haut. Adolescent, je pris des coups. Je me rappelle avoir regardé autour de moi et avoir dit : « C'est cela le monde ? », et m'être retranché.

- « Tu as eu mal, Arturio. Je comprends que tu ne veuilles pas en parler, mais tu as souffert de la séparation de tes parents, de la dislocation de ta famille. Tu te demandes quel sorte d'enfant tu étais quand tu étais petit. Et bien, moi, je vais te le dire : tu n'étais qu'un rire, Arturio ! Un rire, tu entends ? Tu avais toujours une fille dans ton cœur. Tu ne pensais qu'à t'amuser, être dehors, et tomber amoureux. Tu étais la joie personnifiée ».
- « Alors ? ».
- « Alors ? Que s'est-il passé ? Un jour, tu as pété tes dents de devant sur les dalles en dur du salon, et tu n'as plus osé sourire ».
- « C'est vrai. J'avais oublié ce détail ».
- « Ca a commencé comme ça, comme quelque chose qui n'aurait jamais dû être ».
- « Un accident ».
- « Un accident qui a foutu ton adolescence en l'air, qui a entamé ta confiance. Parallèlement, ton père et ta mère se faisaient beaucoup de mal à tenter de se convaincre qu'ils ne s'aimaient plus. Tu t'es retranché, tu as fait le dos rond... ».
- « Pour éviter les coups ».
- « Tu es devenu un putain d'introverti, un poète à la con, car c'est à cette période que la douleur a pénétré ton cœur. La douleur et la mélancolie. Ca a été de mal en pis. On n'arrête pas l'avalanche quand elle est en marche ».

La vérité profonde de quand on se sent vraiment minable et morveux

Je n'ai pas eu le cran d'affirmer qui j'étais. Je ne le savais pas, en fait. On me disait que la vie était comme ça, qu'il fallait travailler, devenir indépendant, qu'il y avait de plus en plus de chômage, et je n'étais pas assez fort pour dire : « Je suis poète » dans le climat de frilosité ambiante.

- « Tu l'as dit toi-même, tu ne le savais pas encore ».

J'ai fait comme si mes rêves n'étaient que des rêves. Je n'ai rien dit, n'ai rien montré. Et pourtant, l'envie grossissait. Je réprimais tant et si bien mon désir que je sombrais peu à peu dans la mélancolie. Il fallait bien que quelqu'un le dise pour que je l'entende : « La réalité est un rêve. De la même façon, le rêve est la réalité ». A l'époque, je n'aurais pas compris. Ces enseignements sont-ils venus jusqu'à moi ? J'en doute, j'étais tellement fermé à tout, le monde extérieur ne représentant pour moi que dangers, douleurs et contraintes. Alors, les rêves, si on veut les oublier, les tuer, ils nous rattrapent quand même. On les appelle alors frustrations. Et quand ça monte, ça fait mal. On ne comprend pas tout de suite que c'est de la colère, et encore moins de la haine. Avez-vous remarqué comme on se trouve, même minable et morveux, toujours tellement cool ? Non, sincèrement, on ne comprend pas quand la vie nous met en contact avec cette vérité profonde de quand on se sent vraiment minable et morveux. On trouve cela tellement injuste qu'on en injurie Dieu. On atteint alors le paroxysme de la souffrance : quand le rêve qu'on de soi-même s'effondre pour révéler cette vision terrible qu'on a de soi, quand la nullité éclate au grand jour et qu'il n'y a plus aucun repli possible, ni plus de protection. C'est le retour obligé à la case humilité. On appelle la bienveillance par la prière. C'est le premier pas du changement : « Je ne me supporte plus tel que je suis. S'il te plaît, fais-moi naître autrement ».

Durant toutes ces années de vaches maigres, la colère m'a consumé comme un poison. La colère et ma frustration. Je rejetais le système et me détestais d'avoir à marcher dedans, d'avoir à y jouer un rôle qui n'était pas le mien. Je n'étais pas à ma place et la haine augmentait jusqu'au jour où elle m'a rattrapé. Le double jeu me menait droit à la folie. Dans ce monde, le bonheur ne se construit pas sur une usurpation. Il s'agit bien de devenir soi-même. Ou alors, on est acteur, et ça

n'était pas mon cas. J'ai commencé à travailler, comme on sculpte son âme. Je devais comprendre qui j'étais. Cela prit du temps. On ne se construit pas en un jour. Je sentais que seul l'amour pourrait me sauver. J'y aspirais : l'amour de moi et celui que je vouerais ultimement aux autres. Il me fallut combattre le jugement péremptoire que je portais sur mes frères, mais je compris alors que la faiblesse que je trouvais en eux n'était que le reflet de ma propre faiblesse. Les autres fonctionnaient comme un miroir. En les jugeant durement, je me condamnais sans savoir.

- « C'est celui qui dit qui y est, c'est ça ? ».
- « Oui, c'est ça ».

Ce rejet de l'autre dissimulait en fait la peur que j'avais de moi-même et de me perdre dans les sombres labyrinthes de mon inconscient. Le lâcher-prise fut comme une deuxième naissance. Je n'avais plus le choix. La situation était la suivante : changer mon intérieur rongé d'autodestruction, anéantir la dispersion, ou mourir. J'appelais tant et si bien qu'une nouvelle chance me fut donné. Je n'avais aucun goût pour le suicide, voyez-vous ? J'aimais trop la vie pour ça. En conséquence, je partis à l'encontre de ma propre douceur, et décidai de passer à autre chose en terme de destinée. Décrocher des drogues, c'était le plus dur. Il y en avait de toutes sortes. Des dures, des douces. La passion qui me rongait à cette époque devait appartenir, sans aucun doute, à la première catégorie. On ne met jamais en garde contre ce poison qui assiège votre cœur jusqu'à l'étouffement, l'asphyxie. On se croit sain, quand tout nous porte à être fou.

Je pensais souvent à ce chanteur mort d'avoir mal, et n'arrivais pas à m'unifier dans l'œuvre qu'il avait laissé derrière lui, à lui pardonner d'être parti, lâchement, égoïstement, en laissant les autres tout seuls, et faire face à la douleur crue d'un gars qui sombre dans l'abîme sans se soucier du modèle de mort qui lui survivrait. Je n'avais pas supporté de voir ma propre distorsion en miroir de la sienne. Le constat que la voie, qu'il avait choisie, était sans issue m'avait fait changer de voie moi-même. La violence ne menait qu'à la destruction. Il y avait des zones où il ne fallait pas aller, sans force ou sans l'entourage adéquat, auquel cas on était brisé, à jamais.

Une dépression similaire, quoique plus faible en intensité, continuait, de temps à autre, d'émerger et d'empoisonner mon existence. Un vieux reste de négativités, des ersatz de vie dédiée à la souffrance, continuaient de ronger mon cœur de joie, jusqu'à ne plus être capable de voir l'amour aimant et véritable rayonnant tout autour de moi, et encore moins de le faire jaillir en mon sein. C'était cela, l'esprit qui oscillait. Je voulais désormais être dans la peau de celui qui encourageait à vivre et non l'inverse. Le bon modèle. Je continuais, cependant, de me déprécier. Ça me surprenait qu'on pense à moi, qu'on veuille me voir ou m'offre des cadeaux. J'avais dû repousser mon isolement et répudier mon rejet des autres. Cette lente reconstruction m'avait coûté, mais, enfin, je m'en étais sorti. Les crises s'étaient espacées. Peu à peu, j'étais allé vers le don, l'ouverture de mon cœur. Une fois, je me rappelle, j'étais tombé sur un message qui m'avait fait de l'effet, un message adressé à des personnes atteintes de cancers, et condamnées, à plus ou moins long terme, à mourir, sans miracle. Je l'avais noté quelque part, fasciné par le parfum d'énigme qu'il dégageait, sans pourtant en comprendre le sens profond : « La guérison est dans l'amour, et la foi en l'amour vous permettra de traverser le décor pour en devenir maître. La prière et un grand cœur sont les clefs. On est tous avec vous ». J'y pensais souvent.

Ils remplissaient mon cœur de lumière blanche, et mon âme de plénitude

Enfin, vinrent les anges. Peu à peu. Je les reconnaissais parce qu'ils remplissaient mon cœur de lumière blanche, et mon âme de plénitude. Ils donnaient tout gratuitement. Ils ne demandaient jamais rien pour eux-mêmes. Leur présence me faisait souvent fondre en larmes. Je les

reconnaissais à leurs grands yeux, pleins d'humanité, ils prenaient ma douleur. Ils me faisaient aller vers mes zones d'ombre et capituler. Le mot « espérance » prit un sens nouveau.

Dans l'échelle verticale des chanteurs, je tendais vers le point zéro, mais me plaçais encore sous la ligne de flottaison. Et c'était l'un des problèmes de la dépression : la dépréciation. On ne se faisait pas assez confiance. On ne voyait pas l'amour autour, puisqu'on avait tout fait pour l'ensevelir en soi, et l'on se retrouvait, après toutes ces années de négation, à toujours vouloir dire non. Et voir cet esprit de refus en moi me tuait à chaque fois. J'avais appelé et continuais d'appeler à l'aide, ça oui, et les anges avaient bien entendu. Ils ne se contentaient pas d'à peu près. Ils voulaient obtenir la complète finitude de mon être. Et le meilleur qu'ils exigeaient de moi m'obligeait non seulement à aimer les autres, mais à m'aimer moi en comprenant la nature de la force qui passait par mon canal éphémère de vie. Je décrochais les derniers nuages de mon ciel. Dieu avait choisi Raphaëlle pour m'aider, encore plus intimement, à le faire que les autres anges. J'allais m'unir à elle, corps et âme. Je ne lui en voulais jamais de disparaître quand je ne l'aimais pas assez. Avoir besoin d'elle n'avait rien d'héroïque. Elle viendrait à moi quand j'aurai envie d'elle tout le temps. Je connus, cependant, et à cette période, quelques bons moments de fraternité qui allégèrent la gravité de mon cœur.

La correspondance pour me rapprocher d'elle

Dans l'attente de l'éclaircie qui ferait lumière dans mon ciel de morosité, je n'obtenais toujours que la pluie. Je disais : « J'attends le printemps et l'été, comme tout le monde » à qui voulait bien m'entendre, mais mon cœur s'alourdissait. Parfois même, je faisais semblant d'être heureux, mais quelque chose, je le sentais, continuait d'être fêlé en moi, et ce quelque chose, c'était moi, précisément, quand je laissais mon amour rétrécir au point de s'anéantir. Mon amour global, générique, ma sensualité, toute faite de joie de vivre, le savoureux mélange entre sexuel et spirituel. Et là, même si je saisissais que je n'étais pas fini, Raphaëlle désirant bien plus qu'une mélancolie triste en guise de maison, si tous les rendez-vous où j'avais espéré la trouver n'étaient que la succession d'expériences où je devais m'atteindre moi-même, si je devais continuer d'espérer, la faire vivre en moi, comme l'autre moi, tout en supprimant les attentes, et comprenais que tout était initiation, et, qu'à l'intérieur de ce cadre, tout prenait un sens profond, y compris cette solitude qui me faisait mal, je réalisais également que toutes ces étapes de l'ouverture, presque ascensionnelle, étaient nécessaires. Il suffisait de me tourner sur mon passé d'inferno, pour voir le chemin parcouru vers la lumière, et réaliser comme j'avais su, finalement, éviter les écueils de la mort. Ca n'était pas si mal en terme de destinée, ça : éviter le pire.

- « Je te trouve quand même très spécial ».
- « Négatif ? ».
- « Positif ! ».
- « Ok : vouloir le meilleur ».
- « C'est beaucoup mieux ainsi ».
- « Je sais tout ça, mais si je disais « éviter le pire », c'est que, vraiment, par moment, j'avais été très loin ».
- « Penses-tu ! C'est juste une illusion ».
- « Non, je t'assure que ça n'en était pas une sur l'instant ».
- « Et après ? ».
- « Et après, j'ai bien rigolé ».
- « Avec qui ? ».
- « Avec elle ».

- « Mais, plus tard alors ? ».
- « Pas tellement de temps après ».
- « Ca n'était pas encore tout de suite ? ».
- « Non, ça n'était pas encore tout de suite, j'étais trop triste ».

Plongé dans les affres de la solitude et du manque de l'autre qu'on éprouve parfois à l'aube des petits matins blêmes, j'avais eu l'idée d'une correspondance en vue de me rapprocher d'elle. Je relisais les lettres que je lui avais écrites (sans toutefois jamais les lui envoyer) dans ces moments d'égarement où l'âme crève d'aimer, et que je m'étais efforcé, dans le souci de ne plus rien détruire, de ne pas brûler.

« Raphaëlle,

Laissez-moi vous vouvoyer pendant un temps. Comprenez le besoin que j'ai de vous retrouver. Si seulement vous saviez comme chacun des manquements à mon véritable amour pour vous me peine, vous vous rendriez probablement plus présente à mes yeux, pour tenter de me sauver à jamais de la détresse. Vous sauriez, à vous seule, atténuer ma violence. Alors, je vous écris ces lettres pour apprendre à vous aimer et mettre mon âme en patience, vous parler de moi aussi, dans le but de nous dire, et tenter d'exprimer ce que je ressens à votre égard, pour que la connaissance intime que nous avons l'un de l'autre puisse être entière et mutuelle. Mon ami, Sam, arrive. Pardonnez-moi, je me disperse un peu pour mieux vous retrouver. J'écoute cependant le jazz qui vous est si cher ».

- « Sam, j'ai bien noté, arrive toujours au bon moment. C'est d'ailleurs lui qui t'a prêté l'ordinateur sur lequel tu écris. Mais, dis-moi, Arturio, tu étais vraiment comme ça ? ».
- « Oui, je le crains ».
- « Raphaëlle tient à sa peau. Bon point pour elle. Elle est vachement bien, cette fille ! ».

« Me mettre dans votre présence, ne serait-il pas accepter cette douceur en mon cœur, une chaleur qui irradierait par chaque pore de ma peau jusqu'à vous réinventer dans chaque chose qui m'entoure, et vous percevoir à nouveau comme l'unique quête de mon âme, la réunification de moi à travers et dans l'autre ? ».

- « Tu comprends ce que je veux dire, Arturio ? Les lettres ne trompent pas. Tu étais dans la détresse. On ne peut pas aimer comme ça ».

« Mon ami Sam était heureux que nous passions ce moment d'intimité ensemble. Pourtant, le caractère émotionnel que charge votre présence occulte m'a manqué. Vous retrouver, mon amour, moi qui vous ai pourtant mise à distance, pour mieux me protéger, constitue mon vœu le plus cher. Comme j'écris mal ce que j'éprouve pour vous ! Vous me poussez dans les hautes sphères où le désir prend sa place dans son exquise et ultime dimension sensuelle. En ce domaine, je vous le confesse, je manque d'assurance et ne me fais aucunement confiance ».

- « Tout ça pour dire que tu avais envie de la baiser, c'est tout much, tu ne trouves pas ? ».

« Pourtant, je revois ces moments d'éternité que vous m'avez livrés : votre regard et votre sourire. Après, mon cœur était alors bien trop dans la souffrance pour vous embrasser tout à fait, et vous avez touché un point sensible, chose à laquelle je n'étais pas préparé. Je ne me suis jamais totalement remis de cette blessure que vous m'avez infligé. Ainsi, vous n'étiez pas seule dans votre vie, et je devais vous partager. Il m'a semblé, cependant, avec le recul, que j'étais votre unique amour, le plus intense que vous n'avez jamais eu à vivre. Nous n'étions qu'aux

balbutiements de notre histoire, et je n'étais pas prêt, avec mon cœur en pierre, avec mon cœur en feu, à vous appartenir totalement. L'idée, elle-même, mettait mon cœur à sang ».

- « Pierre, feu, sang ! Bigre, ton cœur contient tout l'univers ! ».
- « Ne te moque pas ».
- « Tu disais l'aimer ? ».
- « Je disais que je n'étais pas prêt ».
- « Je comprends ça. Et aujourd'hui, comment te sens-tu ? ».
- « Un peu moins con qu'avant ».

« Je vous désire ».

- « Dans celle-ci, l'approche est plus nette. C'est pas mal quand tu condenses, tu ne trouves pas ? ».
- « Mais, c'est vrai que j'ai envie d'elle ».

« Ca me reprenait : faire des choses folles pour vous. Comme de vous offrir un strip-tease sensuel, une parade amoureuse où je vous donnerais mon corps en offrande. Je le sens, vous écrire me rapproche de vous. Je ferai exactement ce que j'ai dit que j'allais faire. Mon corps nu, je regarde tomber la pluie qui offre un rideau de gouttes scintillant à la lumière orange du réverbère. Me caresser en pensant à vous, à la pluie et au désir qui va cheminer jusqu'à mon sexe. Ca vaut mieux que toutes les littératures et toutes les musiques, ou toutes les pensées que je lance vers vous. Mon corps, pour vous surprendre, et vous convaincre. Oui, vous convaincre ».

- « Celle-ci l'aurait fait marrer ! ».

« Je suis encore trop rattaché à la matière. Vous savoir, ce soir, si proche et si lointaine me touche à des niveaux étonnamment sensibles. Je suis ému, je vous l'avoue et aimerai vous retrouver dans la fréquence que je connais et que j'aime. C'est dans cette zone que je n'ai plus de questions attenantes à la véracité et au bien-fondé de l'étrange liaison qui nous lie désormais depuis des mois. Si seulement, j'étais moins maladroit, si démesurément sensible, je pourrais voir plus loin et contempler l'amour que vous avez pour moi sans jamais plus douter que nous nous appartenons. Votre absence perpétrée occasionne chez moi un état de manque proche parfois du désespoir, un désespoir qui tend à la morosité. Mais, ça n'est pas suffisant. Vous voulez pour moi l'amour de la vie. C'est étrange comme vous réapparaissent toujours quand j'atteins le point de détachement et de lâcher-prise d'avec ma tendre et persistante passion pour vous ».

- « Je ne sais pas toi, mais moi je m'amuse beaucoup en tout cas ! ».
- « Arrête ou je les brûle toutes ».
- « Non, Arturo, tu ne le feras pas. Ces lettres sont utiles à la démonstration que tu es en train de faire. Assume, au contraire ».

« Pourquoi refusez-vous toujours ce que j'ai à vous offrir. Cette peinture, je l'avais faite pour vous. Peut-être n'aimez-vous pas que je peigne ? Ou que je vous donne de façon trop explicite ? Vous m'impressionnez tant que je suis incapable de vous parler. Quand je suis à vos côtés, je retrouve la quiétude de votre présence implicite dans le silence de ma chambre, alors je me tais. Les gestes ou les intentions me semblent moins banals que les mots d'une conversation encombrante. Vous m'avez réveillé de mon rêve en me faisant passer pour un fou obsessionnel. Vos refus me rendent stupide. Je ne sais plus quoi faire. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il y a cette sorte de majesté dans le don. Ca oui, vous le savez bien. J'aime offrir comme vous aimez offrir. J'ai hâte de votre chaleur ».

- « Tu reviens de loin, on dirait. Tu t'en rends compte ? ».
- « Je commence à le voir. Ca me fait tout drôle ».
- « Tu gagnes vraiment à être plus simple... ».
- « Et être simple, c'est être soi, bla-bla-bla... Tu sais bien, l'autre, que j'ai changé depuis ces lettres. Cette correspondance était purement thérapeutique ».
- « Oui, on peut le voir comme ça, mais ce pathos est franchement imbitable ».
- « J'ai tout gardé pour moi... Je n'ai rien envoyé. Tiens, celle-ci est plus enjouée ».

« Chère Raphaëlle,

Je me sens si heureux aujourd'hui. Etrangement heureux, comme plus léger, délesté de mon impatience à vous trouver pour ne plus vous quitter. Je me sens dégagé de ce but. J'ai accepté mon imperfection. Je veux dire : j'ai conscience de mes ténèbres. Je sais que les résorber prendra du temps. Je me suis même habitué à l'idée de ne jamais vous revoir, et ne rien vivre avec vous ».

- « Frimeur, va ! ».
- « Tu crois que je mentais ? ».
- « Tu avais le bourdon, voilà tout ! Sinon, tu l'aurais tutoyée ».

Quand je m'ouvre à l'ange

L'autre avait raison, le malaise continuait, malgré ces faux-semblants, qui ne trompaient que moi. Je ne m'en sortais pas. Raphaëlle n'avait rien à voir avec mon mal de vivre. C'eut été un leurre de penser que son absence en fût la cause. Moi seul pouvais me réparer, et, me sentant encore loin du but, cette pensée me blessait atrocement. Oui, sans doute, j'avais plus de plaisir à vivre qu'avant. Je me sentais plus calme depuis que « je savais ». J'étais aussi plus indépendant, dans ma pensée, mes actions, mais mon esprit continuait d'osciller entre grande exaltation et déprime amoureuses. Tout ne tenait qu'à moi, et je n'étais pas prêt. Jaloux, petit, mesquin, aveugle, j'éprouvais du dépit envers moi-même. Je décidai donc, de guerre lasse, de mettre fin à ces notes. La lucidité de qui j'étais me tuait.

- « Tu recommences avec la dépréciation, Arturio ? ».
- « Je ne peux pas m'en empêcher. Souviens-toi du passé où j'étais plein de haine ».
- « Je m'en souviens. L'heure est grave ».
- « La colère, qui me ronge les sangs, est la racine de mon mal. Je dois la purger définitivement ».
- « Tu fais tout ce que tu peux, j'en témoigne ».
- « Mais, je me sens si minable, parfois. Si tu savais... ».
- « Je le sais ».
- « Je suis aveugle ».
- « Ca va aller ».
- « Je vois et je ne vois pas ».
- « Te bile pas pour ça ».
- « Je la sens et je ne la sens plus ».
- « Mouche-toi ».
- « Je me défais. Je me sens nul ».
- « Tu es trop impatient ».
- « Je me justifie, comme un con ».

- « Mais, ne sens-tu pas, Arturio, que c'est justement quand tu ne baisses pas que tu te trouves dans cet état qui te fait dire que tu n'arriveras pas ? ».
- « Des fois, je ne peux pas. Je ne veux pas forcer mon désir, et le désir est absent ».
- « On ne bande pas quand on se sent triste et sec ».
- « Je me dis que je ne l'aime pas assez, et donc, que je n'en suis pas digne ».
- « Mortification, malheur ! ».
- « Cette pensée m'énerve au point de ne plus pouvoir me supporter ».
- « C'est bien ce que je dis : mortification, malheur ! ».
- « Je voudrais avoir des rêves, ou me sentir stimulé par tout ce qui se passe autour de moi, mais ça ne vient pas ».
- « Mais, ça viendra ! ».
- « Justement, quand je ne viens pas, sans jouissance et sans plaisir, rien ne vient que les attentes, mes geignements ou des joies en demi-teinte ».
- « Là, laisse-moi te dire que tu exagères, Arturio. Tu vois tout en noir, aujourd'hui ».
- « C'est vrai, il y a des exceptions... ».
- « Oui, il y a ces moments où je te vois vraiment heureux, où la joie inonde ton visage... ».
- « C'est quand je suis en présence d'une belle chose, parce qu'alors j'appelle Raphaëlle et sens sa joie envahir mon cœur dans le partage de la beauté. Tout me paraît alors beaucoup plus humain... ».
- « Tu veux dire que tu voyages dans l'intuition que tu as de sa présence ? ».
- « Oui, je la sens. Elle remplit la pièce dès lors que mon cœur s'ouvre. Souvent, je pleure de cette tendresse. C'est sublime de voler sur les ailes de cet amour-là. Ce serait comme de se laisser atteindre par la beauté d'une œuvre ou d'un arbre, et de s'en sentir tout imprégné. Seulement, je ne suis pas encore assez fort pour maintenir cette joie dans le réel ».
- « Ouvre-toi. Sois juste toi ».
- « Je suis encore trop lourd ».
- « Tes attentes le sont. A toi, il te manque la constance. Mais, tu sais bien que Raphaëlle réapparaît toujours quand tu t'ouvres au plaisir et à la joie ».
- « Oui, quand je m'ouvre à l'ange ».

De terre subtile en terre subtile

Il suffisait alors qu'on me parle intimement à mon cœur (les anges avaient le secret de la grâce), que je rassemble les deux moitiés blessées de mon âme, pour fondre en larmes, comme un bébé, nourri de la chaleur extraordinaire et magique de la présence aimante, seule capable d'ouvrir mes fichues portes verrouillées.

- « Marie ? ».
- « Oui, Marie ».

Je savais, et pourtant, je continuais de me saboter encore un peu, me disant que, de terre subtile en terre subtile, mon voyage initiatique, qui consistait à me libérer de toutes les énergies, pulsions et empreintes négatives, allait durer toujours. Je n'en voyais pas la fin, me sentant bien souvent dans l'incapacité de rire de moi-même. Ça me désespérait de manquer, à ce point, de patience, de confiance et d'amour vrai. J'étais lucide : il allait me falloir du temps, et même beaucoup de temps, pour être assez clair et assez bien pour elle. Cette pensée me faisait mal.

A force d'espairs déçus, de rendez-vous manqués, mon cœur s'était réfugié, je m'en rendais compte, dans une sorte de froideur totalement vaine, qui me servait de protection. Je

monologuais, et me disais que ma souffrance était moindre quand je cessais d'attendre. C'était bidon, et je sentais bien que cette feinte indifférence éloignait Raphaëlle dans l'instant. Dans cette sorte d'étrange résignation où j'avais sombré, la sève ne montait plus comme avant. Tout était bien pire, mais je m'illusionnais sur le fait que c'était sans doute mieux ainsi. Je m'absorbais, par exemple, dans mes taches, mais sans plus les lui dédier. Alors, c'était comme d'installer sciemment de la distance entre elle et moi, juste dans le dessein égoïste de ne plus souffrir. Evidemment, j'aimais mal, et cette froideur, dont j'étais le seul instigateur, ne faisait que reculer le moment de notre rencontre. J'étais l'élève discipliné, sans âme, devant la musique ou la peinture. Je refusais l'idée extravagante, pourtant le fruit indubitable de mes pérégrinations à l'autre bout du monde, que l'éden était contenu dans le sexe. Ca n'était pas possible, ça ne pouvait pas constituer la chose unique qui permettait l'ouverture de l'âme. Refusant de croire, je continuais de résister à l'appel de ma propre sensualité : « L'âme et le corps ensemble, oui, ça me semble plus juste. L'art. Mélange de légèreté et de gravité, de matière et de non-matière... ».

- « Bla-bla-bla... ».

Mais, pourtant oui, je le savais que c'était vrai, que le sexe ouvrait ces portes-là. J'avais beau faire, j'avais beau dire, mon bonheur passait par cette résistance que je finissais toujours, en final, par lâcher au nom de l'amour que j'éprouvais pour Raphaëlle du fond de mon âme. C'était de plus en plus difficile, ce plaisir dans ma solitude. J'éprouvais du dégoût. J'ensevelissais, et faisais comme si je pouvais faire sans, ou comme s'il eut existé des sortes d'équivalences. Et pourtant, ça se passait toujours ainsi : quand je venais, je revenais à elle, et je ne venais que quand j'étais dans la joie, l'ouverture et l'ardeur sensuelles. Alors, une émotion, un cœur plein de larmes, un orgasme montaient vers elle, et j'aimais cela, parce que je savais qu'elle captait ces énergies saines, emplies de désir. C'était toujours ainsi. Ca ne valait pas le coup de continuer à dire. Un jour, c'était sûr, je serai prêt, ouvert, plein et sans peur. Je ne l'attendrai plus, j'aurai vaincu.

- « Combien ? ».

Elle viendra à moi, dans ma joie.

Le rire fin et léger montait et se mettait en phase avec toute chose

Puis, je la vis une dernière fois. Ce fut comme je l'avais prédit, et même beaucoup plus beau : elle vint à moi, comme je vins à elle. Plus rien n'existait plus que son regard et sa main dans la mienne. Plus rien. Plus rien. Plus rien. Et l'amour envoyé de Dieu ressemblait à cela. Un regard d'éternité. Un baiser qui ne s'arrête plus. Une étreinte sacrée. « Ma Raphaëlle. Comme il fut long le chemin qui me menait jusqu'à toi. Mais, maintenant, que tu es là, je ne crains plus personne, ni plus rien ».

- « Faux ! ».

Je n'avais plus eu peur, ni de la solitude, ni de la dépression. Je m'étais battu comme un lion.

- « Vrai ! ».

Enfin imprégné d'une confiance absolue, nous nous rencontrâmes pour la dernière fois. Ne me sentant plus pressé de rien, l'heure sonna. Je savais, j'étais sûr, et ma conviction totalement inébranlable. Et ma joie, comment puis-je parler de ce rire fin, léger qui montait et se mettait en phase avec toute chose ?

- « L'entendre peut-être ? ».

Je lui dis les mots que j'avais gardés pour elle : « Raphaëlle, mon amour infini, je t'aime, je t'aime, je t'aime sans fin ».

- « La voir sûrement ».

Elle sourit, à ces mots, et me dit, dans un vaste mouvement d'âme heureuse, qui embrassa ma bouche, et embrasa mon être : « Arturio, tu es beau ! ».